

PH 0532

CHANTECLAIR

DIRECTION
 CARNINE LEFRANCQ
 ROMAINVILLE (Seine)
 Téléphone : COMBAT 01-34
 R. & C. Seine, 5, 1925.

VINGTIÈME ANNÉE
 N° 201
 JANVIER 1925 (1)

JOURNAL ILLUSTRÉ

ABONNEMENT

UN AN. | FRANCE... 18 Fr.
 ÉTRANGER! 20 Fr.

LE NUMÉRO. | UN FRANC

MEREJKOWSKY.

LA MORT DE LÉONARD DE VINCI

Au cœur même de la France, dominant la Loire, se trouvait le château royal d'Amboise. Le soir, au crépuscule, se reflétant dans le fleuve désert, blanc crème et vert pâle, il paraissait léger comme une apparition, vaporeux comme un nuage.

De la tour, la vue s'étendait sur un bois de chênes, sur des prés, sur les rives de la Loire, transformées au printemps en de vastes champs de pavots rouges et de lin bleu. Cette vallée embrumée rappelait la Lombardie, comme l'eau verte de la Loire rappelait l'Adda, avec cette différence que l'une était impétueuse et jeune, et l'autre, calme, lente, fatiguée et vieillie.

Au pied du château se pressaient les chaumières d'Amboise, toits pointus couverts d'ardoise noire, scintillante au soleil, et parmi eux des hautes cheminées de brique.

Dans les rues tortueuses tout respirait l'antiquité.

Au-dessous des corniches et des linteaux, dans les encoignures des croisées, se voyaient, taillés



LÉONARDO DE VINCI, par lui-même
 Crayon de la B.M. Royale de Turin.

† dans la pierre blanche, de gros molnes réjouis ramassés sur leurs jambes, de jeunes clercs, de graves docteurs à épaulières à l'expression préoccupée et concentrée. Les mêmes visages se rencontraient dans les rues de la ville : tout respirait bourgeois cossu, soigneur, parcimonieux, froid et dévot.

Lorsque le roi arrivait à Amboise pour chasser, la ville s'anima : les rues s'emplissaient d'aboiements, de sons de cors ; les vêtements des seigneurs de la cour y mettaient un scintillement inaccoutumé ; la nuit, du château parvenaient des airs de danses et les murs se pourpraient à la lueur des torches.

Mais le roi parti de nouveau, la petite ville, se replongeait dans son silence ; durant la semaine elle semblait morte, et ne s'éveillait que le dimanche à l'heure de la grand-messe ou les soirs d'été durant lesquels les enfants organisaient des ronades. Et lorsque la chanson se taisait, régnait un silence profond, troublé seulement par le son

La Carnine Lefrancq est le remède héroïque
 des Anémies, de la Chlorose, du Lymphatisme
 et de toutes les déchéances physiques

métallique de l'horloge sonnant les heures, au-dessus de la tour de l'Horloge, et les cris des cygnes sauvages sur les bancs de sable de la Loire qui reflétait, unie tel un miroir, le ciel d'un bleu vert.

A dix minutes du château, sur le chemin du moulin Saint-Thomas, se trouvait un tout petit castel, le Cloux, ayant appartenu jadis à l'armurier du roi Louis XII.

Une haute haie l'entourait d'un côté, de l'autre une petite rivière. Droit devant la maison s'étendait une pelouse ; un pigeonnier émergeait entre les ifs et les noisetiers, dont l'ombre faisait paraître l'eau immobile comme l'eau d'un étang. Le sombre feuillage des marronniers et des ormes formait un fond propice au château de briques roses et de pierre blanche encadrant les croisées et les portes ogivales. Ce petit bâtiment à toit pointu et à tour octogonale tenait de la villa campagnarde et de la maison de ville. Reconstruit quarante ans auparavant il semblait encore neuf, gai et hospitalier.

Tel était ce petit castel dans lequel François I^{er} installa Léonard de Vinci.

Cette année-là, l'hiver fut dur ; le passage des glaçons avait brisé les ponts de la Loire ; des gens mouraient gelés sur les routes ; les loups venaient rôder jusque sous les fenêtres du château de Cloux : on ne pouvait sortir le soir sans armes ; les oiseaux tombaient engourdis par le froid.

Un matin, Francesco trouva sur le perron, dans la neige, une hirondelle à demi gelée ; il l'apporta au maître, qui la ranima de son souffle et lui installa un nid derrière la haute cheminée, pour lui rendre la liberté au printemps.

Il n'essaya plus de travailler et avait caché dans un coin de l'atelier le *Saint Jean* inachevé, les dessins, les pinceaux et les couleurs. Les journées s'écoulaient vides. Parfois, le notaire, maître Guillaume, venait rendre visite à Léonard, parlait des récoltes, de la cherté du sel, ou expliquait à la cuisinière Mathurine à quoi on distinguait un lapereau d'un vieux lapin. De même venait souvent un moine franciscain, le frère

Guillermo, originaire d'Italie, mais depuis de longues années établi à Amboise — vieillard simple, gai et aimable ; il avait le don de conter admirablement les nouvelles florentines les plus lestes. Léonard riait à ces récits d'autant plus qu'il était narrateur.

Durant les interminables soirées d'hiver, ils jouaient aux échecs, aux cartes et aux jonchets.

Lorsque les hôtes avaient regagné leur logis,

Léonard pendant des heures marchait de long en large, jetant de temps à autre un regard sur le mécanicien Zoroastro da Peretola. Maintenant, plus que jamais, cet infirme représentait pour lui le remords vivant, l'ironie de l'effort de toute sa vie : les ailes humaines. Assis dans un coin, les jambes repliées, il rabotait des planchettes ou taillait des toupies ; ou encore, les yeux mi-clos, avec un sourire bêta, agitait ses bras comme des ailes et marmonnait sa triste chanson.

Enfin, la nuit tombait tout à fait. Un grand silence régnait dans la maison ; la tempête hurlait dehors, les hurlements des loups y répondaient. Francesco allumait un grand feu et Léonard s'asseyait devant.

Melzi jouait fort bien du luth et possédait une jolie voix. Pour dissiper les idées sombres du maître, il faisait parfois de la musique. Un jour il chanta la vieille romance de Laurent de Médicis, infiniment heureuse et triste mélodie que Léonard aimait parce qu'elle lui rappelait sa jeunesse.

*Quant'è bella giovanezza !
Ma si fugge tuttavia.
Chi vuol esser lieto, sìa :
Di doman non c'è certezza.*

Le maître écoutait, la tête inclinée : il se souvenait de la nuit d'été, des ombres noires, du clair de lune dans la rue déserte, du son des mandolines devant la loggia de marbre, qui accompagnaient cette même romance — et ses méditations au sujet de la *Joconde*.

Le dernier son se mourait tremblant. Francesco, assis aux pieds du maître, leva sur lui les yeux et vit que des larmes roulaient le long des joues



LE CLOUX. — Manoir de LÉONARD DE VINCI à Clos-Lucé.
Photo. Monuments historiques.

CHEZ LES BACILLAIRES
LES PLUS ANOREXIAQUES

LA CARNINE LEFRANCQ

SE CONDUIT COMME UN SÉRUM MUSCULAIRE ANIMÉ ET VIVANT,
AUGMENTANT RAPIDEMENT LES FORCES & LE POIDS DES MALADES
GRACE À SES NUCLEOPROTÉIDES, À SES VITAMINES, ET À SA
RICHESSE NATURELLE EN LÉCITHINE ET EN
PRINCIPES MARTIAUX.



LA VIERGE, L'ENFANT JÉSUS ET SAINTE-ANNE
Tableau de Léonard de Vinci (1452-1519). — École florentine.

ANÉMIES REBELLES
CONVALESCENCES DIFFICILES
MALADIES DE POITRINE
TOUTES FORMES DE DÉBILITÉ

QUAND VOUS AUREZ TOUT ESSAYÉ
SANS RÉSULTAT APPRECIABLE,
PENSEZ A
La CARNINE LEFRANCO

ridées de Léonard. Souvent, en relisant son journal, Léonard y notait ses nouvelles pensées sur le sujet qui l'intéressait — la mort.

« Maintenant, tu vois que tes espoirs et tes désirs vont retourner à leur patrie ; l'homme attend toujours un nouveau printemps, un nouvel été, croyant que ce qu'il désire arrivera. Mais ce désir n'est autre chose qu'une manifestation de la nature ; l'âme des éléments, prisonnière dans l'âme humaine, n'aspire qu'à s'échapper du corps pour retourner à Celui qui l'y a enfermée. »

« Dans la nature il n'y a rien d'autre que la force et le mouvement ; la force est la volonté du bonheur. »

« Une partie souhaite toujours s'unir à l'entier pour échapper à l'imperfection ; l'âme désire toujours être dans un corps, parce que sans les organes elle ne peut agir, ni sentir. »

« Comme une journée bien employée procure un bon sommeil, une vie bien vécue donne une douce mort. »

« Quand je croyais que j'apprenais à vivre — j'apprenais seulement à mourir. »

* *

Au début de Février, la température s'adoucit,

la neige commença à fondre sur les toits, les bourgeois éclatèrent. Le matin, lorsque le soleil glissa ses rayons dans l'atelier, Francesco installait dans un fauteuil son vieux maître, et celui-ci se chauffait immobile, la tête inclinée, les mains posées sur les genoux ; dans ces mains et sur ce visage se lisait une expression de fatigue infinie.

L'hirondelle qui avait hiverné derrière la cheminée et que Léonard avait apprivoisée, tournoyait dans la pièce, se posait sur l'épaule de l'artiste ou sur ses mains, puis s'enlevait d'un coup d'aile comme impatiente du printemps qui s'annonçait. D'un regard attentif, Léonard suivait tous les mouvements de l'oiseau et la pensée des ailes humaines de nouveau fermentait en son cerveau.

Les dernières années, il ne s'en était guère occupé, tout en y songeant toujours. Observant le vol de l'hirondelle et sentant définitivement un nouveau projet mûr dans son cerveau, il résolut d'entreprendre un dernier essai avec le dernier espoir que la création de ces ailes justifierait tout l'effort de sa vie.

Il entreprit ce nouveau travail avec la même obstination, avec la même hâte fiévreuse que celles qu'il avait mises à peindre Jean le Précurseur. Ne songeant pas à la mort, vainquant sa faiblesse et la maladie, oubliant le sommeil et la nourriture, il restait penché des journées entières au-dessus de ses

dessins et de ses calculs. Par moment, il semblait à Francesco que ce travail était le délire d'un fou. Une semaine s'écoula ainsi. Melzi ne quittait pas le maître, passait des nuits à veiller près de lui. Cependant, la fatigue l'emporta, et le troisième jour Francesco s'assoupi dans le fauteuil auprès du feu éteint.

L'aube blanchissait les vitres. L'hirondelle éveillée piaillait. Léonard assis devant un petit bureau, la plume dans la main, la tête inclinée sur le papier, alignait des chiffres.

Subitement, il eut un balancement étrange et très doux ; la plume tomba de ses doigts ; la tête s'inclina sur la poitrine. Il fit un effort pour se lever,

appeler Francesco ; mais un faible cri s'échappa de ses lèvres et, s'affondrant de tout son corps sur la table, il la renversa.

Le lendemain matin, 23 d'avril, Léonard exprima au notaire ses dernières volontés : il donnait quatre cents écus à ses frères en signe de pardon ; à son élève Melzi, tous ses livres, ses appareils scientifiques, ses machines, ses manuscrits, et le reste de son traitement ; à son serviteur Baptiste Villanis, les meubles et la moitié de son vi-

gnoble près de Milan, à Porta Vercellina ; l'autre moitié à son élève Salaino ; à sa vieille servante Mathurine, une robe de drap, une coiffure et deux ducats.

Puis il se confessa au moine et reçut le Saint-Sacrement avec une humilité toute chrétienne.

Le 24 avril, jour de Pâques, un mieux sensible se produisit. Enfin le 2 mai, après plusieurs jours passés sans connaissance, Francesco et son Guillelmo s'aperçurent que la respiration faiblissait. Le moine lut la prière des agonisants.

Peu de temps après, l'élève ayant posé la main sur le cœur du maître, sentit qu'il ne battait plus. Il ferma les yeux de Léonard.

Le visage du mort gardait l'expression d'une profonde et calme contemplation. Il fut enteré au monastère de Saint-Florentin, de façon que chacun fut convaincu qu'il avait expiré en l'fidèle de l'Église catholique.

Écrivant aux frères du maître à Florence Francesco disait :

« Je ne puis vous exprimer la douleur que m'a causée la mort de celui qui était pour moi plus qu'un père. Tant que je vivrai, je le pleurerai, parce qu'il m'a aimé de tendre et le profond amour. Du reste, tout le monde, je pense, regrettera la perte d'un homme tel que lui, et que la Nature ne saura plus créer. Que le Dieu Tout-Puissant lui donne paix éternelle. »



MORT DE LÉONARD DE VINCI
Dessin de INGRES. — Musée du Louvre. — Phot. Brassat et C°

CONVALESCENCES
DIFFICILES



CARNINE LEFRANCQ
réussit
toujours et très vite

JEAN LEJEAUX.

LA LÉGENDE DE PARMENTIER

C'était un jour de l'an 1781. La Cour était en fête; tout un monde d'élégance suprême se grisait de la vanité des salutations galantes et du charme des conversations aimablement précieuses.

Et puis un grand silence s'établit, le roi passe d'un pas nonchalant le regard. Indifférent. Derrière lui les marquises chuchotent, les seigneurs s'interrogent. Le roi a piqué dans sa boutonnierre une petite fleur paysanne aux pétales pauvrement violets.

Alors la foule luxueuse, qui, selon l'esprit du temps, s'ouvre aux curiosités de la nature et lit parfois le *Journal de Paris* et la *Feuille des Agriculteurs*, se rappelle que le sieur Parmentier, apothicaire aux armes, écrit des articles étonnantes sur les vertus de la pomme de terre.

Le savant pharmacien a les meilleures sympathies officielles. Bientôt, en 1783, il fait planter aux environs de Paris, dans la plaine des Sablons, 50 arpents (environ 25 hectares) de ce tubercule aux qualités précieuses. Des fossés limitent le champ; il ouvre et nuit la garde veille, si bien que l'attrait du fruit défendu incite les téméraires à dérober quelques touffes de ces plants mystérieux.

La réputation de la pomme de terre croît chaque jour. De plus en plus, elle vainc les préjugés et conquiert l'opinion publique, jusqu'à mériter qu'en 1793 la Convention nationale décide de transformer le jardin des Tuilleries en champ de pommes de terre.

Aujourd'hui, après un siècle de développement, cette plante couvre en Europe dix millions d'hectares et produit chaque année un milliard de quintaux de tubercules. Elle pénètre dans tous les milieux, elle est devenue d'une indispensable nécessité alimentaire.

C'est pourquoi le nom de Parmentier est universellement répandu; c'est l'homme célèbre définitivement classé comme le vulgarisateur de la pomme de terre.

« Cependant, à peine l'œuvre du temps fait-elle entrer l'histoire des réalités dans la fantaisie durable des légendes, que le malin plaisir des érudits s'attache à écarter nos meilleures croyances.

Parmentier est souvent attaqué par des écrivains de talent qui s'efforcent de rendre un jugement équitable sur le grand agronome. Parmi ceux-là, L. Gibault, le très documenté bibliothécaire de la Société nationale d'horticulture, est celui qui a serré de plus près la vérité dans son *Histoire des légumes*.

Évidemment, la pomme de terre était connue en France bien avant Parmentier. Dans la plupart des provinces du royaume, sa culture était soumise au xii^e siècle à la dîme, ce qui indique que le cultivateur en enseignait ses champs à l'égal de l'avoine et du seigle.

« Bien plus, en 1601, au début du xii^e siècle, un très remarquable ouvrage latin imprimé à Anvers et richement illustré, — *Rariorum plantarum historia*, — donnait une image tout à fait démonstrative et d'indiscutable précision de la « Cartoufle ».

Or, la cartoufle, c'était la pomme de terre, dont le nom à l'époque était une corruption de l'italien *tartufo*, la truffe. On l'appelait indistinctement la truffe blanche ou la cartoufle, et ce dernier mot est

resté dans le vocabulaire allemand sous la forme de *Kartoffel*.

Et bien, l'homme de France le plus parfaitement convaincu que ce n'était pas Parmentier qui avait découvert la pomme de terre, c'était Parmentier lui-même, puisqu'il écrivait textuellement dans son livre fondamental sur l'*Examen chymique des pommes de terre*: « Elle s'est tellement répandue qu'il y a des provinces où les pommes de terre sont devenues une partie de la nourriture des pauvres gens; on en voit depuis quelques années des champs entiers couverts dans le voisinage de la capitale, où elles sont si communes que tous ses marchés en sont remplis. »

À quel point d'utilité commencent donc les études du laborieux pharmacien? Quel était le but directeur de ses recherches?

Ce que poursuivait, l'ancien apothicaire aux armées, mais en même temps que les Tissot, les Faiguets, les Réville, le chevalier Mustel: il voulait arriver à faire du pain de pomme de terre, soit avec de la fécale pure, soit par un mélange avec de la farine.

Tres fréquemment, en effet, les disettes affaiblissaient la population des villes, condamnaient à de terribles angoisses des milliers d'artisans misérables, de femmes et d'enfants; et c'était un palliatif à ces crises chroniques de la faim que cherchait dans la pomme de terre l'habile pharmacien.

Le pain de Parmentier était franchement désagréable au goût et indigeste pour l'estomac, mais son apôtre était un publiciste de premier

ordre, et, par ses ouvrages, ses rapports, ses discours infinitiment multipliés, il stimulait l'attention générale.

— C'est dans cette fécondité littéraire qu'il faut voir la raison majeure de la popularité qu'il obtint non point de son vivant, mais surtout après sa mort, lorsque les compilateurs se mirent à fouiller dans ses travaux.

Malgré toute l'ardente activité de cet éminent vulgarisateur, la pomme de terre n'aurait jamais pris une grande extension. Elle était, en ce temps, indiscutablement dangereuse à consommer, et les préjugés populaires se justifient toujours par un fonds d'observations exactes. La pomme de terre de la fin du xii^e-xiii^e siècle contenait en forte proportion de la « solanine », poison extrêmement toxique, capable de provoquer de graves troubles organiques.

En conséquence, les discussions de gazettes soulevées et entretenues par les soins de Parmentier amènent d'abord à la cuisson régulière des tubercules, et puis, c'est là le meilleur effet, elles ouvrent aux horticulteurs la voie féconde des améliorations culturelles, de la sélection des espèces, de l'hybridation des variétés.

Cinquante ans des efforts collectifs de nos jardiniers aboutissent à la création de ce légume sain, nutritif, savoureux, qui est sans conteste une des plus bienfaisantes conquêtes pacifiques de l'humanité laborieuse.

Ainsi donc, n'égratignons pas trop la gloire de Parmentier; elle est un juste tribut de reconnaissance nationale. Et, devant la réalisation contemporaine des espérances qu'il avait entrevues, il doit rester pour nous le bon artisan d'une cause généreuse et utile.



LOUIS XVI ET PARMENTIER

d'après P. L. DELANCE. — Photo, BRAUD et C°.

ANÉMIES REBELLES

CARNINE LEFRANCQ
agit

très rapidement

Vieux Refrain

Charles Fuster

*Sur la route où 'e chemine
J'ai, tout à l'heure, entendu
Une petite gamine
Chanter un refrain oerdu,*

*Chanter d'une voix très douce,
Sur un air lent et banal:
« Je ne suis qu'un pauvre mousse
A bord du vaisseau royal... »*

*C'était peu de chose, en somme :
Cinq ou six mots, quelques sons ;
Mais il est au cœur de l'homme,
De mystérieux frissons,*

*Et les naïves complaintes
Ont quelquefois de ces traits
Dont nos âmes sont atteintes
Pour longtemps saigner après.*

*Pauvre mousse d'un autre âge
Parti sur la vaste mer !
Tout son mal, tout son courage
Revivaient dans ce vieil air ;*

*Et, le soir, sous les étoiles,
Je le voyais, ce marmot
En train de plier les voiles
Et d'étoffer un sanglot.*

*Et puis, c'est aussi ma vie :
Comme lui jadis, du quai,
La mer me faisait envie,
Et je me suis embarqué.*

*Le but fuyant me repousse :
Dans la course à l'idéal,
Je ne suis qu'un pauvre mousse
A bord du vaisseau royal... »*

*Et, dans cette heure sincère,
En songeant à ce petit,
J'ai pleuré sur ma misère,
Moi le mousse au loin parti !*



PARIS. — MUSÉE DU LOUVRE



L'ENFANT PRODIGUE A TABLE AVEC DES COURTISSANES

Tableau de David Teniers, dit le Jeune (1610-1690). — École flamande.

JULES CLARETIE.

K L É B E R

Un homme semble rappeler éternellement à Strasbourg la patrie Française; cet homme, c'est Kléber.

La statue de bronze se dresse hauteine, superbe, au milieu de la place, regardant la cathédrale comme pour y chercher le drapeau de Saint-Jean-d'Acre. Appuyé sur son sabre recourbé, le soldat de Mayence, de la Vendée, de Sambre-et-Meuse et d'Héliopolis, représente non seulement le courage et l'ardeur, mais l'attachement même de l'Alsace à la France.

Les ossements de Kléber sont là. D'abord rapportés d'Egypte et conservés au château d'If, ils avaient été transportés de Marseille à la cathédrale de Strasbourg; mais, depuis 1838, le corps du général républicain a été descendu dans un caveau sous la statue de bronze.

Le Strasbourgeois Kléber, c'est, comme Westermann, l'audace unie à la prudence, la vivacité gauloise et la gousillerie alsacienne; c'est le rire en pleine bataille, une face de Titan jetant sa menace et sa bravade au-dessus de la mêlée, un sabreur acarné et un penseur profond. « Volez-vous cet Hercule, son génie le dévore ! » disait de lui Caffarelli. — « C'est le Dieu Mars en uniforme », ajoutait un autre. Bonaparte le trouvait endormi, mais il avouait que « cet homme du moment », incomparable un jour de combat, avait le réveil du lion.

Ce lion n'aimait pas cet aigle.

Instruit, pensif, ce fils de maçon, qui avait été architecte, qui fit bâti le château de Granvillars, l'hôpital de Thann, la maison des chanoinesses de Massevaux (le musée de Strasbourg montrait encore plusieurs dessins et des épures de la main du général; tout cela est brûlé), Jean-Baptiste Kléber avait deviné Napoléon sous Bonaparte, le César impérial sous le général plein d'ambition. On a retrouvé et publiée la copie du carnet sur lequel le combattant du Mont-Thabor et le vainqueur d'Héliopolis écrivait ses impressions et ses pensées durant l'expédition d'Egypte. Il y a là, sur Bonaparte, des traits à la Tacite. Kléber note les mots échappés au général en chef. Cela deviendra ce que cela pourra, dit Bonaparte à Paris au moment de s'embarquer pour l'Egypte. Il risque la vie de milliers de gens sur un coup de dés. « La moitié de mon savoir, dit-il encore, est de ne point répondre. »

« Un jour, écrit Kléber sur son carnet, Bonaparte, dans son imprudente présomption, me parla des revers

auxquels il devait s'attendre, des succès qu'il espérait après la désastreuse bataille d'Aboukir, et dit : « Pour moi, qui joue avec l'histoire, je puis calculer plus froidement qu'un autre ces sortes d'événements. »

« Mais, ajoute Kléber, jouer avec l'histoire est, ce me semble, se jouer des événements mêmes; se jouer de tels événements, c'est se jouer de la vie des hommes, des fortunes publiques et particulières, du bonheur et de la prospérité de la patrie... Est-ce là ce que le héros prétendait me faire entendre ? Je l'ignore ; je l'aurais compris s'il m'avait dit : « Je ne vis, je n'agis

« que pour remplir de mon nom les pages de l'histoire ; la célébrité est le seul objet « que je poursuis ; tout le reste n'est pour « moi qu'un jargon vide de sens ». »

« Quoi qu'il en soit, j'ai été tellement frappé de cette impénétrabilité ; qu'un mouvement involontaire d'indignation m'échappa et lui fit subitement changer de ton et de langage. »

Voilà l'homme. Franc, emporté, le verbe haut comme le cœur, l'esprit droit,

la conscience juste et l'âme fière. « Qu'est mon courage, lui disait Marceau, auprès de votre génie ? » Et devant l'Alsacien sans rival, le loyal enfant de Chartres, attiré par la cordialité frondeuse de Kléber, ajoutait : « Je ne demande qu'à servir sous vos ordres et à l'avant-garde ! » Un jour, après les terribles journées du Mans et de Savanay, funestes aux Vendéens, les Nantais offrirent à Kléber une couronne de lauriers. « Ce n'est pas pour moi, mais pour mes soldats que je l'accepte, citoyens, répondit

Kléber. Nous avons tous vaincu, et je prends cette couronne pour la suspendre aux drapeaux de l'armée ! »

Et Kléber n'a pas seulement l'héroïsme solennel, il a — soldat vraiment français — la bravoure gouailleuse, et quand il aborde la mort de front, c'est pour la narguer. Lorsque, en Septembre 1794, en plein hiver, à la tête de l'aile gauche du corps de Jourdain, il dut traverser le Rhin, la nuit, on lui envoie contre-ordre ; la lune est dans son plein et sa clarté peut trahir les mouvements de nos soldats.

— La lune ? fait Kléber.

Il hausse les épaules.

— La lune, ajoute-t-il avec son accent alsacien che m'assis des tessus et che passe !

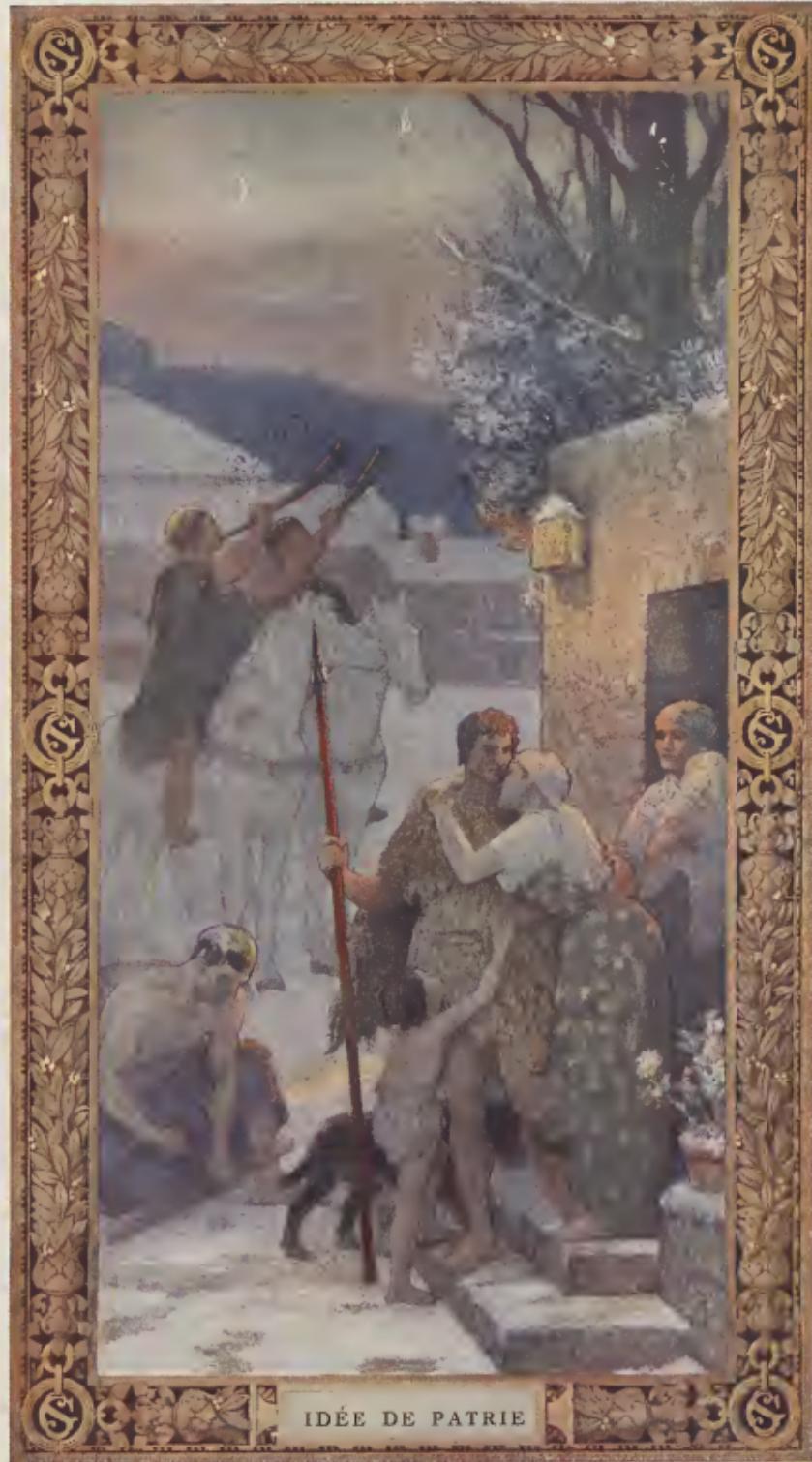
Et ce qu'il avait résolu de faire, il le fit.



STATUE DE KLEBER
sur la Place Kléber, à Strasbourg
(Œuvre du sculpteur alsacien GRASS.)



Par ses actions multiples la **CARNINE LEFRANCQ** s'affirme comme étant un agent reconstituant de premier ordre, doué de vitalité régénératrice rapide du sang, accroissant le poids du corps et renforçant les défenses naturelles de l'organisme vis-à-vis des intoxications du froid et des hémorragies.



Fresque de Ferdinand HUMBERT, Membre de l'Institut — École française.

Ph0382



DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone: COMBAT 01-34
R. C. Seine 25.195

VINGTIÈME ANNÉE

N° 202

JANVIER 1925 (2)



ABONNEMENT

UN AN.	FRANCE... 18 Fr.
	ÉTRANGER. 20 Fr.
LE NUMÉRO. UN FRANC	

LE GRAND MYSTÈRE



ANDRÉ DE LORDE

Folgoët est un petit village de pêcheurs au fond d'une crique perdue de la Bretagne. Un ami m'en avait vanté le charme sauvage, et j'avais résolu d'y aller passer un mois pour y prendre des croquis. L'ami qui m'avait envoyé l'a m'avait donné une lettre de recommandation pour un hobeau du pays, le seul homme civilisé que je dusse rencontrer sur cette côte. Il s'appelait M. Bréhat-Kergen. Après la mort de sa femme, qu'il adorait, il était revenu se fixer dans sa maison natale, une grande maison carrée, perchée comme un nid de goéland dans un creux de granit, à l'extrémité de la pointe de Batz.

Je demandai donc à mes hôtes le chemin qui conduisait chez M. Bréhat-Kergen. L'homme et la femme se regardèrent avec étonnement.

Enfin ce fut l'homme qui se décida à parler:

— C'est un mauvais chemin, monsieur; il ne faudrait pas vous y attarder à la tombée de la nuit, vous pourriez y faire de mauvaises rencontres...

— Des contrebandiers ?

— Non, des disparus !

Et comme je m'étonnais, il me rapporta la légende

qui courrait parmi les pêcheurs sur le compte de M. Bréhat-Kergen. On le voyait peu. Une vieille servante était sa seule compagnie. Encore ne lui adressait-il la parole que pour les besoins du service. On savait cependant par elle que M. Bréhat-Kergen, dès la nuit venue, s'enfermait dans une chambre, l'ancienne chambre conjugale, qui donnait sur la mer... Défense était faite à la vieille bonne de monter à l'étage qu'occupait son maître. Mais, jusqu'au matin, elle l'entendait marcher et parler au-dessus de sa tête. Même, elle affirmait avoir reconnu la voix de feu Mme Bréhat-Kergen, et la croyance s'était répandue dans le pays qu'elle revenait toutes les nuits.

Ce récit accrut mon désir de connaître l'homme qui l'avait inspiré et je me hâtai vers sa maison. Je la trouvai telle qu'on me l'avait dépeinte. Elle surplombait d'un côté la falaise et regardait de l'autre la campagne. On y accédait par une large voûte qui conduisait dans une cour intérieure. Le portail était ouvert; j'entrai dans la cour où une servante étendait du linge. Je lui donnai ma lettre, qu'elle porta aussitôt à son maître.

Au bout d'un moment, un grand vieillard robuste et souriant sortit de la maison et s'avança vers moi, s'excusant de ce qu'on m'eût fait attendre au dehors. Nous entrâmes au salon et je lui exposai mon désir

LE MEDECIN NE RECHERCHE PAS UN REMÈDE BON MARCHÉ
MAIS UN REMÈDE ACTIF, CONSCIENCEUSEMENT PRÉPARÉ
VOILÀ POURQUOI LA CARNINE LEFRANCQ
PREND CHAQUE JOUR UNE IMPORTANCE PLUS GRANDE

de fixer sur la toile les sites environnants. Il parut s'intéresser si aimablement à mes projets que j'acceptai avec empressement l'invitation à déjeuner qu'il voulut bien me faire pour le lendemain.

Cet homme me paraissait si affable, si bien équilibré, si normal enfin, que je me demandais comment une légende absurde avait pu naître à son sujet, et, comme il régnait déjà entre nous une certaine familiarité, je crus pouvoir me risquer à lui conter les histoires qui couraient sur son compte. Je m'attendais à le voir sourire et hausser les épaules, mais c'est avec une grande solennité qu'il me répondit :

— Il est vrai, monsieur, que ma femme revient chaque nuit, non pas qu'elle se manifeste sous une forme humaine, comme le croit le vulgaire, mais elle me révèle sa présence par des signes indubiables et cette correspondance avec son âme reste ma seule consolation depuis que son corps m'a été ravi.

Je le regardai avec étonnement : il semblait sourire de tout son bon sens.

— Je sens, continua-t-il, que je choque votre raison ; vous me croyez peut-être en proie à un accès de folie intermittente ? J'ai été, comme vous, un incrédule. Mais il a bien fallu un jour que je me rende à l'évidence.

— Je ne demande qu'à voir pour croire, protestai-je par courtoisie.

— Si ! ne tient qu'à cela, vous verrez, dit-il.

Puis, sans expliquer autrement ses paroles, il me raconta comment il avait été converti au spiritisme pour avoir entendu, dans une réunion de spirités, nommer, par une table qu'il avait interrogée, la maladie dont sa femme était morte : un cancer ; détail qu'il était seul à connaître.

— C'était peut-être une coïncidence, objectai-je... — Une coïncidence, dites-vous ! Cette explication restait plausible si chaque nuit je n'avais pas la confirmation de ce premier fait.

La conversation reprit, indifférente. Mais, quand je voulus me retirer : « Revenez ce soir ayant neuf heures », dit-il en me reconduisant.

A huit heures et demie, je me présentai de nouveau chez M. Bréhat-Kergen. On me fit entrer dans sa chambre. Je ne distinguai rien d'abord, à cause de l'obscurité, qu'une petite lampe ne parvenait pas à dissiper complètement. Au bout d'un moment, je l'aperçus. Il était assis dans un fauteuil et semblait absorbé dans la contemplation d'un portrait de femme pendu au mur. Je m'assis près de lui en silence et j'examinais la chambre. Elle n'avait qu'une fenêtre qui plongeait à pic sur la mer. Un grand lit de milieu faisait face à cette fenêtre. Une bibliothèque vitrée, une armoire, une table et quelques sièges componaient tout l'ameublement.

Nous étions là depuis quelque temps déjà, quand le vieillard me saisit le bras et murmura avec passion : « C'est l'heure, elle va venir ! »

Je sentis ma gorge se serrer et mon cœur précipiter ses battements, sans que j'eusse pu déterminer

le motif de ma crainte. C'était une angoisse sans raison, l'attente, l'appréhension d'un grand mystère. Tout d'un coup, la maison trembla et la porte s'ouvrit lentement. Les yeux agrandis par l'épouvante, je regardai quel visiteur étrange allait se dresser devant moi. Mais le seuil béant restait vide.

— Elle est là, éteignons la lumière afin qu'elle révèle sa présence.

Et il souffla la lampe. Nous restâmes dans l'obscurité. Au milieu du bruit de la mer et du vent, je croyais percevoir comme des cris humains, des râles et des gémissements. Plusieurs fois je crus qu'on frappait au volet et à chaque coup je frissonnais de tout mon être. Depuis une demi-heure environ, mon regard essayait de percer les ténèbres, lorsqu'une lueur jaillit de la vitrine de la bibliothèque, passa sur le mur et disparut. Je poussai un cri de terreur auquel répondit une exclamation de triomphe. Mon compagnon m'étreignit en criant : « Vous voyez bien qu'elle est là. Elle nous entend. Elle me répond ! Vous êtes convaincu, je pense ? »

À ce moment, pour la seconde fois, la lueur apparut sur le mur, miroita dans la bibliothèque et s'évanouit.

— Partez... laissez-nous ensemble maintenant. Nous avons tant de choses à nous dire !

Il avait rallumé la lampe et me conduisait doucement dans une chambre voisine. Je me laissai faire, anéanti, comme dans un rêve.

— Reposez-vous, dit-il en me quittant, nous recueillerons demain. Elle m'attend.

Puis son pas décrut dans le couloir et je l'entendis refermer sa porte. Je restai assis pendant des heures sur mon lit, prêtant l'oreille. Des sons de voix m'arrivaient confusément, venant de la chambre où veillait M. Bréhat-Kergen. Enfin la fatigue triompha de mon énervement, je m'endormis d'un sommeil lourd.

A mon réveil, je trouvai un mot griffonné par M. Bréhat-Kergen, qui s'excusait de partir brusquement à Rennes où l'appelait une affaire urgente. Il serait de retour le lendemain, et il me pria, en l'attendant, de considérer sa maison comme mienne.

Cette lettre me remit en mémoire les événements de la nuit. La lumière du jour, en dissipant les terreurs de la nuit, m'avait rendu mon scepticisme. Je songeai aux phénomènes extraordinaires dont j'avais été le témoin. Ils ne m'effrayaient plus, mais demeuraient cependant inexplicables. L'hypothèse d'une hallucination ne me satisfaisait pas, et supposer une fraude de la part de M. Bréhat-Kergen était chose impossible.

J'éprouvai aussitôt le désir impérieux de retourner dans la chambre hantée, afin de me livrer sur place à une enquête minutieuse. Par la fenêtre je m'assurai que la servante poursuivait son interminable lessive, et je me glissai vers l'appartement de M. Bréhat-Kergen.

J'examinais d'abord la porte. Elle était vieille et

CARNINE LEFRANCQ
ALIMENT LIQUIDE
LE PLUS RICHE
ET LE MIEUX TOLÉRÉ



Le Professeur JEANNIN
de la Faculté de Médecine de Paris

vermoulu. Je constatai tout de suite que ses gonds n'étaient pas rigoureusement au-dessus l'un de l'autre, ce qui donnait au vantail une inclination suffisante pour qu'il s'ouvrit de lui-même dès qu'on avait tiré le loquet.

Je remarquai ensuite que ce loquet était à peine engagé de quelques millimètres dans la cavité du chambrelle, si bien qu'en secouant un peu la porte on pouvait l'en faire sortir aisément. Restait à déterminer comment tous les soirs, à la même heure, la cloison recevait une secousse capable de faire sauter le loquet hors de la serrure. Je résolus d'attendre le soir et d'observer.

Après le déjeuner, pendant lequel j'essayaï vain de faire parler la bonne, je mis à profit le reste de la journée pour visiter soigneusement la chambre. Je palpai les murs, principalement celui en face duquel apparaissaient les phénomènes lumineux. Ces recherches amenèrent la découverte, près du plafond, d'une petite ouverture ronde et grillagée : une de ces ouvertures que ménagent parfois les architectes dans leurs constructions pour l'aération des appartements. En grimpant sur un meuble, je parvins à regarder par ce trou. Mais, contre mon attente, la vue était barrée par une bicoque que je n'avais pas remarquée encore et qui me semblait perchée sur une petite élévation, à une cinquantaine de mètres de mon observatoire.

C'était l'heure du dîner, il me fallut descendre. En sortant de table, je m'installai dans la cour, l'œil en quête, l'oreille aux aguets, en fumant des cigarettes.

A neuf heures, la servante sortit de la maison, traversa la cour et se dirigea vers la voûte qui donnait accès sur le chemin. Je la vis alors qui poussait avec peine une porte massive, et, comme elle y mettait toute sa force, les lourds battants butèrent l'un contre l'autre avec fracas. Les vitres des fenêtres tremblèrent. Je courus à l'appartement de M. Bréhat-Kergen dont je trouvai la porte ouverte.

Je repris alors mon poste d'observation, devant le trou que j'avais découvert. J'étais là depuis quelques instants lorsque je fus ébloui comme par un éclair. Le rayon lumineux m'avait semblé jaillir brusquement des fenêtres de la maison d'en face. Une seconde fois, le phénomène se reproduisit et j'eus encore la même impression.

Je descendis en toute hâte dans la cour, je tirai le verrou du portail et je montai au sommet du petit terre-plein sur lequel était construite la bicoque. C'était une maisonnette abandonnée qui servait d'abri sans doute aux douaniers. Je promenai les yeux autour de moi et j'aperçus au loin un phare qui n'était pas visible de chez M. Bréhat-Kergen. Le phare promenait sa gerbe lumineuse le long de la côte, foulant les criques, éclairant brusquement les falaises. C'était cette projection, réverbérée par les

vitres de la cabane, qui m'avait ébloui tout à l'heure ; c'était elle dont j'avais aperçu le reflet, la veille, sur le mur de la chambre.

Le lendemain, avant que M. Bréhat-Kergen fût de retour, j'avais eu le temps de clore l'ouverture de la muraille et de consolider tant bien que mal la serrure de la porte. J'étais bien décidé à guérir de sa malheureuse illusion un homme par ailleurs si raisonnable et si cultivé.

Il me demanda comment j'avais passé mon temps, si je m'étais ennuyé ? Je l'assurai que je m'étais promené et que j'avais peint. De mon côté, je le questionnai sur la bonne issue de son voyage. Il me déclara qu'il en était content, mais il ne me cachait pas la hâte qu'il avait de se retrouver en tête à tête avec sa chère femme.

J'implorai la faveur d'une seconde initiation qu'il n'osa pas me refuser, et j'attendis le soir avec impatience. Nous nous installâmes, comme le premier jour, devant le portrait de la morte. Lui se recueillit, et moi je cherchai un moyen de le préparer à ce que je devais lui dire.

Neuf heures sonnèrent au clocher de Folgoët. J'entendis la servante fermer le portail, mais cette fois la serrure de la chambre résista.

— Elle est en retard dit-il.

— Elle ne viendra peut-être pas.

Il secoua la tête :

— Depuis deux ans, elle n'a jamais manqué un rendez-vous.

Nous attendîmes encore. Je n'osais rien lui révéler.

— Enfin, que se passe-t-il ? s'écria-t-il avec une anxiété douloureuse. Veut-elle me punir de l'avoir abandonnée un soir ?

— Rassurez-vous, eus-je le courage de prononcer, elle ne viendra pas. Je le sais.

— Comment le savez-vous ? C'est donc vous qui l'avez empêchée de venir ?

— Oui, c'est moi. Ecoutez donc. Laissez-moi vous expliquer...

Mais je n'eus pas le temps d'achever. Son visage s'était épouvantablement décomposé, son regard avait pris soudain une expression effrayante de démentie. Ses deux mains s'abattirent sur mon cou, et il me serrait en hurlant : « Misérable ! Misérable ! Il faut que tu meures pour qu'elle revienne ! »

Il m'avait poussé contre la fenêtre, qui s'ouvrit sous mon poids. Je me sentis perdu. Je fus alors un sursaut qui l'envoya rouler à terre. Je courus à la porte appeler du secours. Mais lui s'était relevé, invoquant sa femme, jurant qu'il saurait la rejoindre. Et, avant que j'aie pu l'en empêcher, il se précipita par la fenêtre. Son corps tournoya un moment dans la nuit, et je n'entendis plus que le bruit des vagues.

ANONYME DE LORDE.



CORNEILLE ET LA POLICE

Sait-on que le grand Corneille, le plus honnête homme du monde, celui là même que Napoléon aurait fait prince s'il avait vécu de son temps, eut un jour maille à partir avec la police ? La Revue *Nos Poètes* nous le rappelle.

On était en 1667. Corneille en lutte avec la pauvreté, demeurait alors rue d'Argenteuil, sur le territoire de la paroisse Saint-Roch. Agésilas avait été un échec, l'année précédente, et *Attila* qui venait d'être joué, subit le même sort. Au milieu de ces déboires, le poète fut cité « à comparaître » devant le Commissaire de police de son quartier. De quoi s'agissait-il ? D'un tas de paille placé devant la porte du domicile de Corneille et obstruant, depuis plusieurs jours, la voie publique.

Il pouvait en résulter une forte amende, car, sous Louis XIV, la police faisait argent du moindre délit, mais Corneille plaide sa cause avec la bonne foi des coeurs innocents : son fils ainé, Pierre, capitaine des Chevau-légers du Roi, d'être blessé au siège de Douai ; le ministre l'avait autorisé à se faire soigner chez son père. On le transporta donc à Paris dans une litière garnie de paille, et cette paille n'avait pu être encore enlevée, le poète étant retenu au chevet de son fils.

Le commissaire du quartier Saint-Roch s'inclina devant l'argument. L'audience se termina par les



PIERRE CORNEILLE

Capitaine des Chevau-légers du Roi,
par Jean de Reyn. — Phot. Braun et Cie.

chaudes félicitations du magistrat. Mais l'affaire avait fait du bruit. La police n'a pas tous les jours l'occasion de se chamailler avec un grand poète ! Aussi, le fameux Loret, l'auteur de la *Maze historique* — où tant d'utiles faits-divers parisiens nous sont transmis en vers outrageusement rocailloux — s'empresse-t-il de la coucher sur ses tablettes. Naturellement, par la plume du gazetier, c'est en vers que le commissaire congédie, ou plutôt acquitte l'auteur du *Cid* :

*La paille tourne à votre gloire.
Allez, grand Corneille, il suffit !*

Ce sont là les seuls rapports qu'ait eus l'illustre tragique avec la police de son temps. Le blessé de Douai, le Capitaine Pierre Corneille, devint par la suite gentilhomme de la chambre du roi ; et l'on peut voir à la Bibliothèque municipale de Versailles, un très beau portrait de lui, dû à Jean de Reyn, élève de Van Dyck.

Moins heureux que Corneille, Molière avait été emprisonné pendant plusieurs jours, au Châtellet, vingt-deux ans auparavant, du fournisseur de chandelles de l'« Illustré Théâtre », et pour une dette de 142 livres...

Il n'y a pas, dit-on, de grand homme pour son valet de chambre. Il n'y en a pas non plus pour un créancier.

(*Almanach des Lettres*).

ANÉMIES REBELLES



CARNINE LEFRANCQ
agit
très rapidement

LES GAUDES

Les gaudes ! Cette farine jaune faite de maïs — de Turquie, pour dire comme là, — base de la nourriture des Comtois de jadis, qui faisait passer dans leurs moelles un peu des calcaires du terroir, qui durcissait leurs os, colorait leurs joues et musclait leurs bras, venue d'on ne sait où, apportée par on ne sait qui, fut pour la première fois récoltée à Arinthod, il y a plus de deux siècles. Et des bords de la Valouse, de proche en proche, la mode gagna le haut et le plat pays, s'imposa jusqu'à monter en Bourgogne, à descendre en Bugey et en Suisse, à envahir l'Est tout entier. Avant la Révolution, les gens de Comté étaient, pour la France, des mangeurs de gaudes, comme les Normands sont des buveurs de cidre, et les Auvergnats des amateurs de soupe aux choux. Les dictoms courrent à travers le monde ; qui nous raillent sur ce point ; jouant sur notre « pais langage et nos rudes accentuations, on disait et l'on dit encore que nous avons la

bouche pleine de gaudes. « Jeus ! mon bon müssieu, avais-vous bien mangé les gaudes ! ». Eh ! mon Dieu ! il le faut avouer, la belle farine blonde, mijotée sur un feu doux, encrémeée de lait gras, déposant aux marmites sa « rasure » dorée, fleurant la fraîcheur, la santé, nous la préférions encore aux très savantes fantaisies des cuisines parisiennes. Au réveil, les enfants joufflus s'ébrouent et la réclament ; Charles Besson en a écrit cette petite chose gaie comme un flie-floc :

*Dans la Franche-Comté, quand un enfant morveux
Comme un prédateur tempête, braille et crie,
Sa mère le dorote et lui dit ! Je t'en prie.*

Dis-moi ce que tu veux ?

*Veux-tu mon collier d'or avec ses émeraudes ?
Veux-tu le gris coucou qui chante au fond des bois ?
Non ! répond le moutard de pur sang franc-comtois,
Je veux manger des gaudes !*

(*La Franche-Comté*)

HENRI BOUCHOT.

PLUS TARD

Parfois, je t'imagine avec des cheveux blancs,
Avec un petit corps vieilli qui se dérobe,
Et qui s'indique à peine aux plis que fait la robe,
Ta main sur moi se pose en gestes indolents.

Mais ton visage ancien transparaît sous tes rides,
Tes yeux ont survécu limpides et fleuris,
Tu ne regrettas rien, puisque tu me souris
Sous ton petit bonnet de tulle à larges brides.

Nous aimons respirer de lointaines odeurs ;
Le temps nous a guéris du désir et des fièvres.
Toute parole est pure en passant par tes lèvres.
Même nos souvenirs ont d'exquises pudeurs.

Le monde autour de nous s'apaise et s'atténue,
Les couleurs et les bruits, tout se voile et s'éteint.
Chaque jour notre corps nous semble plus lointain.
Je te vois telle enfin que je t'ai méconnue.

Comme nous étions fous ! Que de baisers perdus
Nos ames d'autrefois étaient deux étrangères,
Et ne cherchaient dans les étreintes passagères
Qu'un égoïste espoir de frissons éperdus.

Dans le fauteuil où la vieillesse nous enchaîne,
Purs et libres de tout ce qui nous séparait,
Le meilleur de notre dame à présent s'apparaît,
Et nous nous comprenons devant la mort prochaine.

AMÉRÉ RIVOIRE.

PARIS. — MUSÉE DU LUXEMBOURG



LES BIJOUX

Tableau d'Émile TRONCY. — École française.



DAMES TURQUES

Tableau de Francesco NETTI (1832-1894). — École d'Italie.
Paris. — Musée du Luxembourg.COMPLICATIONS ET CONVALESCENCE
DE LA GRIPPE

Le système nerveux et le système musculaire paient les frais de la toxémie grippale, plus encore que les voies respiratoires et que le système nutritif. La céphalée, la douleur des membres et du tronc, la lassitude générale, l'abattement incroyable des forces, peuvent même, par leur intensité, en imposer pour les altérations organiques les plus graves. Et ces symptômes désagréables et alarmants, accompagnent souvent le grippé pendant sa convalescence, longue et entrecoupée de rechutes ou traversée de complications diverses.

Rien n'est plus nuisible, dans ces cas, que les elixirs et vins généreux, dont certaines théories attardées continuent à vouloir gaver les malades. Au contraire, la Carnine Lefrancq rendra, ici, les plus grands services. C'est, d'abord, un aliment fort riche et d'une assimilation intégrale. Ensuite, le suc musculaire jouit de propriétés *immunisantes*, qui expliquent l'enthousiasme thérapeutique dont il a été l'objet dans la tuberculose. C'est un tonique musculaire, un équilibrant nérvin et surtout un « antitoxique ».

LE PROFESSEUR JEANNIN

Jeannin, Cyrille-Augustin, est né à Nantes, le 21 Janvier 1874.

C'est à Nantes qu'il fit ses études classiques et ses trois premières années de médecine.

En 1897, on le trouve externe à Paris ; interne en 1898, et en 1902, il était reçu docteur en médecine.

Il conquérait l'agrégation en 1907, et était nommé accoucheur des Hôpitaux en 1909. Enfin, en 1922, il obtient la chaire de clinique obstétricale à la Faculté. Il est actuellement accoucheur de la Pitié.

On doit au professeur Jeannin une série d'études sur les Infections puerpérales, études dont les premières remontent à 1902 ; un *Précis d'Obstétrique* dont la première édition date



de 1903, et qui en est maintenant à sa sixième édition ; une *Thérapeutique Obstétricale* (Ballière, 2^e édition).

L'enseignement de l'Obstétrique par le jeune maître a pour caractère d'être essentiellement clinique, et d'insister sur le développement, dans sa pratique, de la technique chirurgicale. Tous les accoucheurs apprécient sa collaboration au *Progrès Médical* et aux *Archives d'Obstétrique et de Gynécologie*.

Le professeur Jeannin, est bien entendu, membre de la Société d'Obstétrique et de Gynécologie.

PORTRAIT-CHARGE. — Le docteur Jeannin rapportant la bonne récolte.

DE LA CONCENTRATION DU SUC MUSCULAIRE

Le Suc Musculaire destiné à la préparation de la **CARNINE LEFRANCQ** est extrait uniquement des cuisses de bœuf. Il est concentré ensuite dans le **VIDE ET A FROID**, nous obtenons ainsi **UN VÉRITABLE EXTRAIT DE SUC MUSCULAIRE**, renfermant, sous un faible volume, toutes les propriétés toni-reconstitutantes de la viande crue ; Et c'est ce qui explique **LA RAPIDITÉ D'ACTION DE LA CARNINE LEFRANCQ**



UNE LEÇON CLINIQUE DU PROFESSEUR CHARCOT, à l'Hospice de la Salpêtrière. Tableau de A. Bouillet. (Photo Brau et C°)



PORTRAIT DE MRS. MARK CURRIE
Tableau de George ROMNEY (1734 + 1802). — École anglaise.

LES BIENFAISANTS EFFETS DE LA CARNINE LEFRANCO SE MANIFESTENT
DÈS LES PREMIERS JOURS
C'EST UNE MÉDICATION VIVIFIANTE AU PREMIER DEGRÉ



L'ANTECLAIR

JOURNAL ILLUSTRÉ



DIRECTION

CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone: COMBAT 01-34
R. C. Seine 25-195

VINGTIÈME ANNÉE

N° 203

FÉVRIER 1925 (1)

ABONNEMENT

UN AN. | FRANCE... 18 Fr.
ÉTRANGER... 20 Fr.

LE NUMÉRO... UN FRANC

L'HYGIÈNE DE VOLTAIRE

Quand il naquit, il était mort — ou à peu près. Il paraissait si chétif qu'on n'osa pas, crainte de le tuer tout à fait, lui verser sur le front les quelques gouttes d'eau nécessaires à l'onctionnement ; on retarda la cérémonie de plusieurs jours et le baptême de huit mois, ce qui obligea les parents à consigner dans l'acte une fausse date de naissance, afin de justifier auprès des autorités ecclésia- tiques ce long délai.

Son enfance fut débile, son adolescence maladive, sa jeunesse sans vigueur. Son visage était délicat et fin, mais sans barbe ; jamais elle ne poussa ; jamais il n'eut besoin de se faire raser ; on voyait sur sa cheminée trois ou quatre paires de pinces épilatoires à l'aide desquelles il s'arrachait, tout en causant, quelque poil follet.

A vingt-six ans son estomac délabré ne digérait plus, il souffrait « des tortures », il devint d'une maigreur de styliste ; il ne pouvait s'asseoir à sa table et prendre la plume ; alors il s'étendait sur son lit et composait de la mémoire ou dictait des vers. Aux approches de la trentaine, il gagne la petite vérole, se fait saigner

deux fois, prend, sur l'ordonnance du médecin, huit doses d'émétique et deux cents pincées de limonade. Un autre serait trépassé ; lui, malin- gre, en réchappe ; mais il reste gravé, chancelant, condamné aux remèdes ; il use de ceux en vogue : le baume trans- quille du capucin le père Aignan, les lotions à l'eau de Rabel, les fric- tions au baume de Varenge, dont la recette est perdue. Il va aux eaux de Forges : elles lui font le même effet que s'il avait bu de l'encre ou du vitriol : il essaye de Plombières sans meilleur résultat ; il s'astreint à une cure de petit-lait, prend de l'essence de cannelle ; Silva, le médecin à la mode, le médecin des vaporeuses, lui fait avaler des petites boules de fer. Rien de meilleur que les petites boules de fer pour assurer la digestion. N'est-ce pas ainsi qu'on rince les bouteilles sales ? Les boules ne guérissent pas Voltaire. Il en arrive à prendre huit médecines et douze lavements dans un mois ; il a pour ce dernier usage, dont il se montre fervent, un appareil rapporté d'Angleterre, une machine perfectionnée, une merveille. « C'est un chef-d'œuvre de l'art,

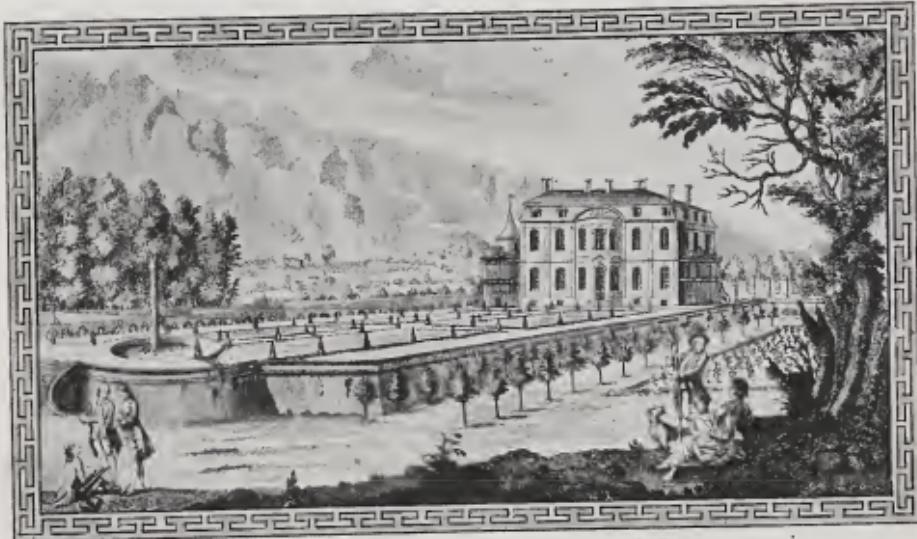


Dessiné d'après nature
en 1775, par DEMON

CONVALESCENCES DE LA GRIPPE
CARNINE LEFRANCQ
RECONSTITUANT RAPIDE ET ÉNERGIQUE

écrit-il, vous pouvez la mettre dans votre gousset... vous pouvez vous en servir toutes les fois et quelque part où vous soyez. » A Berlin, il découvre la panacée : les pilules de Stahl ; il en prend, il s'en trouve bien. Rentré en France, il écrit à son ami Frédéric II, de lui en expédier une livre — des véritables. Le roi philosophe répond : « Il y a de quoi purger toute la France avec les pilules que vous me demandez, et de quoi tuer vos trois académies ; j'ai chargé d'Argent de vous envoyer de cette drogue qui a si grande réputation en France,

son après-midi. Ce régime, grâce auquel le petit souffle de vie qui animait la maigre carcasse du philosophe consentit à y demeurer durant quatre-vingt-quatre ans, ce régime miraculeux nous est révélé par M. le Docteur Cabanès, dans son volume *« Les Indiscrétions de l'Histoire »*. Le Docteur Cabanès, comme nul ne l'ignore, s'est formé la plus imposante des clientèles, puisqu'elle se compose de tous les personnages illustres depuis Cléopâtre jusqu'à Gambetta. Pour notre plus grand plaisir et la satisfaction de notre



Le Château de VOLTAIRE, à Ferney, d'après une gravure de Savy.

et que le défunt Stahl faisait fabriquer par son cocher... » Et du coup, Voltaire fut dégoûté du remède. Ses dents tombent, il a la fièvre, il se roule de coliques, il devient aveugle, il n'entend plus, il a des vertiges, il perd la voix... Et il parvient à vivre quatre-vingt-quatre ans !

Il est donc du plus haut intérêt de connaître le régime de cet impotent, qui malgré ses souffrances et sa débilité réussit à atteindre presque le nonagénaire, sans avoir rien perdu de son esprit, de sa mémoire, de sa vivacité, de son amour de vivre, et tout en abusant du peu de forces que la nature avait dispensées à son petit corps. Car il travaillait vingt heures par jour et ne dormait guère, — il aimait les tourtes grasses et les confiseries, et n'avait pas le courage d'y renoncer, — il abusait du café, dont il absorbait jusqu'à vingt tasses dans

indiscrète curiosité. M. Cabanès a porté un diagnostic rétrospectif sur l'agoraphobie de Charles VII, la neurasthénie de Louis XI, la constipation de Luther, la fistule de Louis XIV, la gale de Marat, la continence de Louis XVI, les varices de Robespierre, les hémorroïdes de Napoléon et la goutte de Louis XVIII. Tous les héros de notre épope, déshabilles, ont été soumis à son auscultation posthume ; évidemment le Docteur Cabanès ne les a pas ressuscités, — leur résurrection eût été une effroyable calamité, — mais grâce à lui, l'histoire saura de quelles tares ils étaient corporellement marqués et de quel mal ils sont morts [1].

[1] *Les Indiscrétions de l'Histoire*, par l'auteur du Cabinet secret, sixième série.

En plus de sa valeur alimentaire, on doit ne pas oublier la réelle valeur opothérapeutique du Suc musculaire, qui semble agir autrement que par la voie énergétique qu'il opporte, et qui le fait souvent préférer à la Vionde crue elle-même, malgré sa moindre valeur alimentaire.

OPOTHERAPIE

Paul CARNOT, Professeur agrégé, Médecin des Hôpitaux

Or, il nous a été permis de constater que la CARNINE LEFRANCQ est parfaitement tolérée, et oussi qu'elle possède une EFFICACITÉ THÉRAPEUTIQUE RIGOUREUSEMENT COMPARABLE à celle du suc musculaire froid.

HOPITAL DE VILLEPINTE.

Extrait du Rapport du D^r LEFÈVRE, Médecin en Chef.





Le Professeur MASSON
de la Faculté de Médecine de Strasbourg.

Aujourd'hui il nous apprend comment le frêle auteur de *Candide* est parvenu, cahin-caha, jusqu'à la vieillesse, en dépit de ses douleurs d'entraînes et du délabrement de son estomac. D'abord Voltaire était d'une propreté extrême, qualité assez rare à l'époque ; il mangeait peu ; à déjeuner il prenait du chocolat et du café ; quand l'acteur Lekain fut pour la première fois, admis à sa table, les deux convives consommèrent une douzaine de tasses de chocolat mélange avec du café, et rien autre chose ne fut servi.

Le repas unique de Voltaire était donc — sauf exceptions, — le souper, à neuf ou dix heures du soir. Son mets préféré était les lentilles ; ce légume avait sa prédilection ; il n'était cadeau auquel il se montrait plus sensible. Un bon potage lui était agréable, et comme viande, un peu de mouton ne lui déplaçait pas ; avec cela des œufs ; du petit lait quand il se mettait au régime.

Il y a, écrivait-il, des nourritures fort anciennes et fort bonnes dont tous les sages de l'antiquité se sont toujours bien trouvés...

J'avoue que mon

estomac ne s'accommode pas de la nouvelle cuisine. Je ne peux souffrir un ris de veau qui nage dans une sauce salée... Je ne puis manger d'un hachis de dinde, de lièvre et de lapin qu'on veut me faire prendre pour une seule viande. Je n'aime, ni le pâté à la crapaudine, ni le pain qui n'a pas de croûte. Je bois du vin modérément, et je trouve fort étrange les gens qui mangent sans boire et qui ne savent même pas ce qu'ils mangent... Quant aux cuisiniers, je ne saurais supporter l'essence de jambon ni l'excès de champignons et de poivre et de moutarde, avec lesquels ils déguisent les mets très sains en eux-mêmes et que je ne voudrais pas seulement qu'on lardât... Je veux que le pain

soit cuit au four et jamais dans un privé. Un souper sans apprêt, tel que je le propose fait espérer un sommeil fort doux et qui ne sera troublé par aucun songe désagréable.

Voltaire se couchait immédiatement après le souper ; il ne dormait que quatre ou cinq heures ; il en passait cependant dans son lit seize ou dix-huit. Pendant la nuit, trois bougies restaient allumées à côté de son oreiller ; son lit était couvert de livres ; à portée de sa main était avancée une table élégante sur laquelle se trouvaient toujours de l'eau fraîche, du café au lait, des marques de papier blanc et une écritoire.

Du moins, lorsqu'il était sous ses édredons, Voltaire n'avait pas trop froid ; ce bouillant polémiste grelot pendant toute sa vie. Même en été, il recherchait le coin d'un feu ; on ne brûlait pas moins de six cordes de bois, tous les jours, à Cirey, au dire de Mme de Graffigny. Néanmoins, le philosophe avait toujours peur de périr gelé.

Ce n'est pas de froid qu'il mourut ; il succomba comme on sait, à la fatigue du voyage de Fer-

nay à Paris. A son arrivée, il fut pris d'un crachement de sang, absorbé de l'opium, se surmena de cent façons ; il n'en fallut pas moins pour abattre ce chétif colosse de quatre-vingt-quatre ans, l'éternel geignard, sans cesse dolent, toujours moribond et devenu si fantastiquement maigre et décharné, qu'il y a quelques années, quand on découvrit ses restes dans le caveau du Panthéon, Berthelot ayant saisi le crâne dans le cercueil ouvert pour l'élever à bout de bras et le faire voir aux assistants, tous eurent l'impression qu'ils le reconnaissaient, tant cette tête de mort entièrement desséchée ressemblait au masque de la statue de Houdon qu'on voit dans le foyer public du Théâtre-Français.

T. G. (Historia).



LE LEVER DE M. VOLTAIRE

Musée Carnavalet. — Phot. Giraudon.



ANOREXIE - ANÉMIE - DÉBILITÉ
TUBERCULOSE
NEURASTHENIE - CHLOROSE



CONVALESCENCE - FAIBLESSE
MALADIES
DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN



CARNINE LEFRANCO

PUR SUC DE VIANDE DE BOEUF CRUE CONCENTRÉ
SOUS FORME DE SIROP DE SAVOUR APPÉTISANT

FUMOUZE - 78 Faub. St. Denis - PARIS

5.5.1917

LÉONARD



TRISTAN BERNARD

Mon valet de chambre — un phénomène — s'appelle Léonard. Je puis vous le présenter en liberté, sans qu'il y ait danger d'affronter sa modestie. Il ne lit jamais les journaux, bien qu'il soit très souvent en train de lire. Mais il lit de préférence des livres dépareillés que l'on a mis au rebut. Comme tous les gens d'imagination, il adore les volumes où il manque des pages.

Un observateur superficiel disait de lui: « C'est un garçon distrait. » Sa prétendue distraction vient de ce qu'il a un esprit de suite tout à fait extraordinaire. Si j'ai le tort de lui demander de me préparer mes habits de soirée au moment où il est préoccupé d'un autre sujet, il n'abandonnera pas, bien entendu, son sujet de préoccupation. Aussi lui arrive-t-il de me sortir un habit noir et un pantalon gris, de disposer au pied de mon lit un soulier verni et un soulier mat, et quelquefois deux souliers du même cuir mais aussi du même pied.

Quand je lui fais remarquer ces menues erreurs, il est le premier (et parfois le seul) à s'en amuser. Il considère qu'il y a en lui un petit être inconsidéré, qu'il contemple avec beaucoup d'indulgence.

— C'est encore moi qu'a fait ça ! s'écrie-t-il avec jovialité.

Lorsqu'on téléphone en mon absence, il oublie rarement de me dire qu'on a téléphoné. Mais il ne se rappelle jamais le nom du monsieur qui m'a demandé à l'appareil.

— Tout ce que je puis dire à monsieur, c'est que cette personne tient à ce que monsieur lui téléphone tout de suite : elle a dit comme ça que c'était important.

Il lui manque également la mémoire des physiognomies. Mais il se rappelle fort bien les noms de quelques amis et de divers fournisseurs. Quand un ami sonne à ma porte, Léonard se croirait déshonoré s'il lui demandait son nom. Mais il puise au hasard dans le lot des noms qu'il connaît. Ensuite, il fait irruption dans ma chambre, et me dit avec assurance :

— M. Maréchal attend Monsieur au salon.

Je sais maintenant que ce nom ne s'appliquera que providentiellement à la personne qui m'attend.

Mais au début, je n'étais pas entraîné. Léonard venait m'annoncer un maître vénérable. Je quittais en toute hâte mon veston de travail pour un vêtement moins taché, je préparais un sourire d'accueil affable et déferant, et je me trouvais brusquement en présence d'un petit commis de seize ans qui apportait une facture.

Aussitôt levé, je prie Léonard de faire ma chambre, pour pouvoir travailler à mon petit bureau. Quelquefois, il fait le ménage avec une rapidité inquiétante. D'autres jours, il est pris d'un besoin de minutie que rien ne contente, et qui lui fait pourchasser maladivement jusqu'au dernier grain de poussière. Dans ces cas-là, je n'attends pas qu'il ait fini. Je rentre dans ma chambre, je ferme d'autorité la fenêtre et je me mets à mon travail. Léonard ne s'en formalise pas. Il continue sa besogne pendant une heure encore, en me racontant mille incidents du quartier. Si je lui demande de se taire, il y consent de bonne grâce, et continue à frotter les meubles en riant silencieusement. Je pourrais en être agacé ; mais il me dit avec gentillesse :

— Ce n'est pas de Monsieur que je ris.

L'autre avant-midi, il est entré chez moi comme un cyclone, s'est arrêté tout à coup, et m'a dit, avec un bon sourire :

— Je ne sais plus du tout ce que je voulais dire à Monsieur.

Il s'est accoudé ensuite rêveusement à la bibliothèque en se demandant à haute voix, et à diverses reprises, ce qu'il était venu me dire. Puis son regard était tombé sur le livre que je consultais, il s'approcha avec intérêt pour en lire le titre. Il vit que c'était un ouvrage sur la guerre.

Il en prit texte pour me parler de ses campagnes. Il me révéla alors ce qu'il avait toujours négligé de me dire : il avait obtenu deux citations. Il en conservait sur lui les libelles, qui étaient fort honorables. Mais il les regardait avec détachement : on eût dit qu'il s'agissait de quelqu'un d'autre. Il en souriait comme s'il s'était amusé de ses gaffes...

Puis il me fit, en y attachant cette fois une grande importance, le récit des aventures du front les plus insignifiantes. Il me rapporta, syllabe par syllabe, un très long entretien oiseux avec un vaste-mestre...

Une autre fois voilà que le cuistot... Ah ! j'ai trouvé ce que je venais dire à Monsieur : Monsieur est servi !

TRISTAN BERNARD.



UN MARCHAND D'ESCLAVES. — Tableau de VICTOR GIROD. — Musée du Louvre.

GREUZE

C'est à un travail presque uniquement personnel que Greuze dut sa manière. Il ne naquit pas en effet, au seuil d'un atelier de peinture, mais à Tournus, en 1725, de parents qui ne rêvaient pour lui que la vie calme et sans fastes de petit commerçant. Déterminé et opiniâtre, l'enfant refusa de pareilles perspectives d'avenir. Il avait appris, à peu près sans maître, à tenir un crayon : il rêvait d'être artiste. Aucun raisonnement, aucun sévèrie n'eurent raison de sa volonté ; de guerre lasse, son père le confia à un gâcher de toiles, nommé Graudon, qui faisait du portrait. Il emmena Greuze à Lyon et lui enseigna ce qu'il savait, c'est-à-dire peu de chose : mais il eut la bonne inspiration de s'en venir à Paris avec son élève, où celui-ci ne tarda pas, après quelques études supplémentaires, à affirmer sa manière et à acquérir la faveur du public avec : *le Père de Famille expliquant la Bible à ses enfants*. D'autres œuvres suivirent nombreuses, qui

rendirent célèbre le nom de Greuze. Citons parmi elles : *La Mère bien aimée*, *le Retour du fils ingrat*, *le Gâteau des rois*, *la Petite fille qui pleure son oiseau mort*, *l'Accordée de village*, *la Cruche cassée*, etc.

Maitre incontesté du tableau de genre, Greuze, comme Ingres plus tard avec son violon, voulut se donner un talent qu'il ne possédait pas. Il eut la prétention de se présenter à l'Académie de peinture

comme peintre d'histoire et il composa une toile intitulée : *Septime-Sévère reprochant à son fils Caracalla d'avoir attenté à sa vie*. Greuze fut refusé ; ses

nombreux ennemis, car ayant réussi, il en avait acquis, en firent des gorges chaudes, et

il dut accepter finalement, après un long entêtement, de n'être reçu que

comme peintre de genre. Il mourut en 1805, un peu oublié, et dans une situation assez malaisée. La Révolution et l'Empire n'avaient pas fait le bonheur du peintre, dont la gloire datait de l'ancienne monarchie.

Jean-Baptiste
GREUZE

Peintre français
1725-1805

PENSEES

Deux choses remplissent l'âme d'une admiration et d'un respect toujours renouvelants et qui s'accroissent à mesure que la pensée y revient plus souvent et s'y applique davantage : le ciel étoillé au-dessus de nous, la loi morale au dedans. KANT.

Trois vertus conduisent à l'accomplissement de nos devoirs : la prudence, qui fait discerner le bien du mal ; l'amour universel qui lie tous les hommes entre eux ; le courage qui nous donne la force de faire le bien et de fuir le mal. (Maxime Chinoise).

Son portrait
par lui-même

— 4 —

Musée du Louvre
PARIS

PENSEES

Rarement l'étude est utile, lorsqu'elle n'est pas accompagnée du commerce du monde. Il ne faut pas séparer ces deux choses : l'une nous apprend à penser, l'autre à agir ; l'une à parler, l'autre à écrire ; l'une à disposer nos actions, l'autre à les rendre plus faciles. VAUVENARGUES.

Nous sommes tellement dominés par l'impression du moment, qu'un service rendu par un ennemi peut chasser la haine de notre cœur, comme un seul tort de la part d'un ami peut nous faire oublier le dévouement de toute sa vie. Comtesse DIANE.

TROUBLES DIGESTIFS DE L'ENFANCE

Une alimentation défectueuse ou insuffisante comme qualité, parfois excessive comme quantité, un sevrage trop brusque, accompagné de l'abus des soupes farineuses, déterminent fréquemment des troubles digestifs chez l'enfant. Or, toute gastro-entérite un peu aigüe s'accompagne d'hypotrophie ou d'athéropsie et ouvre à la tuberculose les portes de l'organisme frêle et délicat.

Naguère on donnait à ces petits malades, la viande erue, qui arrête assez souvent la diarrhée, mais est rarement tolérée longtemps par les voies

digestives. La Carnine Lefrancq dont la base exclusive est le sue muscular du bœuf, possède tous les avantages eupéptiques de la viande erue sans aucun de ses inconvénients, puisqu'on la volont arrêter souvent les vomissements, même en cas d'acétonémie. Ce qui est précieux surtout, dans la Carnine, c'est sa puissante action de remontement sur l'enfant en déchéance : c'est pourquoi elle a remplacé, en pédiatrie, les vieilles médications à base d'huile de foie de morue et de sirops iodotaniques et autres, fastidieux pour les enfants.

LE PROFESSEUR MASSON, de la Faculté de Médecine de Strasbourg

Pierre Masson, d'une famille de magistrats, est né à Dijon, le 12 novembre 1880.

Après avoir fait ses études classiques et passé sa licence ès-sciences dans cette ville, il vint à Paris terminer ses études médicales (1904).

Assistant à l'Institut Pasteur de 1909 à 1919, dans le service du professeur Borrel, chef de laboratoire du professeur Gossel de 1911 à 1919, il était, le 15 janvier 1919, nommé professeur d'Anatomie pathologique à la Faculté de médecine de Strasbourg.

Parmi les travaux du docteur Pierre Masson, nous devons signaler, outre sa thèse sur les névromes ganglionnaires du grand sympathique (1909), des recherches sur le cancer de l'homme et des animaux, sur les tumeurs de l'ovaire et du testicule, sur les tumeurs de l'appendice, sur l'appendicite chronique, sur les tumeurs mélaniques, sur les appareils régulateurs de la circulation artérielle, etc.

On doit encore, au même savant : *Les Tumeurs; Diagnostics histologiques (in Traité Sergent, Ribadeau-Dumas et Babonneix, Maloine édit., 1923)*; une étude sur l'Appendicite neurogène, dans les *Annales d'Anatomie pathologique médico-chirurgicales*, (Masson, 1924); une étude du gliome neuro-myo-artériel des régions tactiles et des tumeurs (*Lyon chirurgical*, mai 1924); et de nombreux articles dans le *Bulletin de l'Association française pour l'étude du cancer* et dans le *Bulletin de la Société Anatomique*.

Les recherches du docteur Masson sur l'appendicite chronique et les carcinoides (prétendus cancers appendiculaires) ont montré la fréquence d'hyperplasies nerveuses dans l'appendice malade. Les prétendus cancers de l'appendice ne sont en somme que des parangliomes, homologues de ceux que l'on rencontre dans la surrenale, mais rattachés au système nerveux intestinal.

Quant au gliome neuro-myo-artériel dont l'auteur entreprit l'étude à la suite de l'examen de certaines tumeurs douloureuses sous-unguérales, il a révélé l'existence d'un dispositif autonome qui contrôle et règle la motricité de certaines artères terminales et par là même la circulation capillaire.

Le jeune professeur d'Anatomie pathologique de la Faculté de Strasbourg a donné, à l'enseignement pratique, un grand développement : L'Institut d'Anatomie pathologique de la Faculté a le monopole des autopsies : tous les cadavres provenant des cliniques y sont étudiés, et tous les étudiants sont astreints à un stage d'autopsies. Les pièces nécropsiques, auxquelles s'ajoutent

de nombreuses pièces chirurgicales, forment un énorme matériel d'enseignement. Elles ont permis de constituer une collection histo-pathologique d'une grande richesse, qui est mise à la disposition des chercheurs.

Directeur (avec MM. Cunéo, Grégoire, Lecène, Polcide et Roussy) des *Annales d'Anatomie pathologique médico-chirurgicales* (Masson), le professeur Pierre Masson a fondé et présidé une filiale de la Société anatomique de Paris : la Réunion anatomique de Strasbourg.

Il est membre de la Société anatomique de Paris, membre de l'Association française pour l'étude du cancer, et Chevalier de la Légion d'Honneur (1923).



PORTRAIT-CHARGE. — Le professeur Pierre Masson, à son microscope, examine des coupes d'appendices prétendus cancéreux.

Autour de lui, des crabes (signes du cancer !) attaquent des appendices.

IL EST D'ÉTRANGES SOIRS...

*Il est d'étranges soirs où les fleurs ont une âme,
Où dans l'air énervé flotte du repentir,
Où sur la vague lente et lourde d'un soupir
Le cœur le plus secret aux lèvres vient mourir.
Il est d'étranges soirs où les fleurs ont une âme
Et ces soirs-là, je vais, tendre, comme une femme.*

*Il est de clairs matins, de roses se coiffant,
Où l'âme a des goûts d'eaux vives dans les roches
Où le cœur est un ciel de Pâques plein de cloches
Où la chair est sans tache et l'esprit sans reproches.
Il est de clairs matins, de roses se coiffant.
Ces matins-là, je vais joyeux comme un enfant.*

*Il est de mornes jours où, las de se connaître,
Le cœur, vieux de mille ans, s'assied sur son butin
Où le plus cher passe semble un décor déteint,
Où s'agit un vague et minable cabotin.
Il est de mornes jours las du poids de connaître,
Et, ces jours-là, je vais courbé comme un ancêtre.*

*Il est des nuits de doute, où l'angoisse vous tord
Où l'âme, au bout de la spirale descendue,
Pâle et sur l'infini terrible suspendue,
Sent le vent de l'abîme et recule épandue.
Il est des nuits de doute, où l'angoisse vous tord,
Et, ces nuits-là, je suis dans l'ombre comme un mort*

Albert SAMAIN.

LA CARNINE LEFRANCQ

est la préparation de choix pour remonter les organismes délabrés et lutter contre les maladies consomptives et infectieuses



LA RONDE DE NUIT

La sortie de la Compagnie du Vol N° 1, commandée par le Capitaine Frans Banning Cocq.
Tableau de Rembrandt van Rijn (1606 + 1669). — École hollandaise. — Peint en 1642.



CHANTECLAIR

JOURNAL ILLUSTRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : COMBAT 01-34
R. C. Seine 25.145

VINGTIÈME ANNÉE
N° 204
FÉVRIER 1925 (2)

ABONNEMENT
UN AN. | FRANCE... 18 Fr.
ÉTRANGER. 20 Fr.
UN NUMÉRO. UN FRANC

René BAZIN,
de l'Academie Française.

AU BORD DE LA MÉDITERRANÉE
(UN GOLFE CORSE)



La route qui longe à gauche le golfe de Porto, et qui s'élève à de grandes hauteurs, sans jamais couronner la montagne, est une route de joie pour les yeux. Ce golfe toujours présent, très bleu, désert et bordé de roches de porphyre, c'est la première merveille, et celle qu'on est venu voir. Elle éblouit. Calé entre des couvertures et des coussins, réchauffé par le soleil, louant les vertus de l'automobile qui fait l'ascension sans secousse et sans bruit, je regarde, avec une surprise qui dure, chaque détail de ce paysage épanson, cette ceinture de pourpre vineuse au ras de la mer très calme, les ondulations qui viennent du large et qui sont l'unique mouvement dans l'étendue, je regarde les eucalyptus à l'embouchure du torrent, loin déjà derrière nous, et la colline rocheuse qui pointe au milieu, et la tour de guet, qui paraît grosse comme un poïs. Comme je vais regretter tout ce lointain ! Et cependant, près de nous, quelle autre magnificence ! Ce n'est que le maquis ; mais il couvre

les deux pentes de la route, celle qui tombe jusqu'au golfe, celle qui remonte jusqu'aux sommets de la montagne. Il est d'une épaisseur telle que le vent, qui le rebrousse, n'y creuse pas une cavérone. Nulle part on ne devine la branche brune et tordue des arbustes. Les têtes seules luttent pour la lumière et pour l'espace, fleuries, luisantes ou sombres, l'une touchant l'autre, cimes des arbousiers, panaches des buis, des romarin ou des bruyères, que dominent des chênes verts espacés, bien ronds, bien drus dans le soleil et l'air libre. Les arbousiers surtout sont à l'heure magnifiques. Ils portent leur grand pavois d'octobre, leurs grappes de baies et de fleurs mêlées. Et sur la route, où personne n'a passé avant nous, le vent a jeté, et le vent fait rouler des millions de ces clochettes pâles, et de ces fruits, rouges ou jaunes, qui ressemblent à des lanternes japonaises.

Nous sommes bien à cinq cents mètres au-dessus du golfe de Porto. L'odeur-fraîche et puissante de la mer et des bois nous enveloppe. Le chemin va tourner et prendre le cap en travers.

— Voyez la Tête-de-chien ! dit mon compagnon.

— Où donc ?

— A droite, en avant, c'est l'entrée des Calanques.

LA CARNINE LEFRANCQ

est d'un prix élevé, mais... c'est une Préparation qui GARANTIT n'être exclusivement fabriquée qu'avec du Suc Musculaire de Bœuf CONCENTRÉ. Ce Suc Musculaire est ensuite conservé en une Solution Sucro-Glycérinée, sans aucune addition.



Une roche, nette sur le bleu du ciel, imite, en effet, de façon surprenante, une tête de chien grognon baissant l'oreille et défendant le défilé. Nous voici dans un paysage de falaises et d'agulilles.

La route se pile et passe entre ces blocs aigus qui la domine de haut. Ils sont faits de lamelles verticales, soulevées aux temps anciens de la terre, et depuis lors écrétés, forés, rongés, aiguiseés, taillés à facettes vives par le vent, par la pluie et la foudre. Ils sont couleur de vieux rayons de cire, avec de grandes couleurs orangées, qui tombent droit, égales jusqu'à la base.

Je voudrais les voir plus rouges. J'aurais plaisir à jeter ici ce beau mot de pourpre, dont peuvent les enrichir sans doute ceux qui les aperçoivent du large. Non, cette pierrière audacieuse, pyramides, dolmens, obélisques, ces groins d'animaux, ces demeures éventrées qui se lèvent aux deux bords de la route, sont bruns seulement, d'une belle violence de ton, mais bruns.

Nous allons à pied, amusés, étonnés, nous demandant si c'est là toute la richesse de ce passage célèbre. Un kilomètre de chemin environ, des détours, des niches creusées dans la roche, tout en haut, et où je cherche une statue de saint, et qui sont vides comme tant de coeurs ; puis nous franchissons un contrefort dentelé qui coupe en deux le paysage, et je m'approche du parapet. L'abîme est magnifique. Du fond d'un gouffre, des falaises s'élèvent, laissant entre elles une étroite vallée, comme le lit d'un torrent desséché. Elles montent à pic, elles dessinent des enceintes, des bastions, des citadelles, deux châteaux-forts en ruines, plus grands qu'aucun de ceux qui furent bâties de main d'homme, et dont la moindre pierre est d'un rouge foncé : c'est enfin la couleur dont je révèle, celle du vieux bois de cerisier. Des éperons de roches éboulées encadrent le paysage. Quelques buissons de maquis, perdus dans ces éboulis, ont l'air de touffes de mousse. Nous voyons cela de très haut. Le vent du gouffre est

ardent et mêlé de poussière, et l'étendue, si vaste, au-dessous de nous, qu'ayant entendu les sonnailles d'un troupeau, je cherche inutilement, pendant plusieurs minutes, les chèvres et le chevrier du désert de porphyre.

* * *

Nous sortons des calanques, mais si la pierre change de couleur et de lignes, elle reste maîtresse du paysage nouveau, très large, ondulées et stérile. Elle affleure souvent au creux des collines, parmi les traînées d'herbes que nourrissent des sources muettes. Elle ne porte point assez de terre pour que les grands arbres vivent, et le froment qu'elle chauffe en dessous doit périr de sécheresse.

Elle a des tavelures blanches et brunes, comme le ventre des cailles. C'est une pauvre roche. Mais il y a, dans la création, des arbustes, des buissons et des herbes de misère, des racines qui ne boivent que par hasard, des

tiges qui vivent avec un air mourant, des fleurs, des fruits qui naissent d'un peu de poussière et de beaucoup de soleil. Ils sont là, ternis et parfumés par le long été.

On voit, sur la croupe, sur les flancs des collines, des figuiers de Barbarie, plantés autour d'une petite vigne, des oliviers, des amandiers trapus et des frangins, et des houppes de graminées, et de maigres broussailles, qui sentent la lavande et le géranium.

A droite, au loin, vers l'occident, la mer est admirablement bleue, autour des éperons blancs qui l'entament.

Nous pourrions nous croire sur les côtes de la Grèce ou de quelqu'une des îles de l'Archipel. Et il est vraisemblable que cette parenté des paysages fut une des raisons qui amenèrent, en cette région de la Corse, une colonie hellène.

Voici la petite ville, là-bas, au bord de la mer. Deux églises la dominent, plantées sur deux terres affrontées, à peu de distance de la plage. Toutes les deux sont catholiques, mais l'une du rite latin,



CORSE. — VUE GÉNÉRALE DE CARGÈSE

DANS LA MÉDECINE INFANTILE

LA CARNINE LEFRANCQ est de beaucoup supérieure

aux Huiles de Foie de Morue, Sirops antiscorbutiques, etc.

qui sont des Médications à longue échéance.

SON ACTION EST PLUS RAPIDE ET LES ENFANTS LA RÉCLAMENT AVEC PLAISIR



Le Professeur MÉNÉTRIER
de la Faculté de Médecine de Paris

et l'autre du rite grec. Elles s'entendent chanter les mêmes louanges, au même Dieu, sur des tons différents. Elles voient officier des prêtres dont les vêtements ne sont point pareils, mais qui professent la même foi et donnent l'exemple de la variété dans l'unité. La meilleure preuve c'est que, dix minutes après notre arrivée à Cargèse, nous visitons les deux églises, accompagnés par le curé latin et par le curé grec...

Les groupes d'hommes sont toujours nombreux, dans les petites cités méridionales, fidèles à l'agora et au forum. Nous interrogeons. Le don de répartie est commun parmi les Corses. Et les fragments d'histoire, peu à peu, se rejoignent et font tout.

Ce Cargèse a onze cents habitants, dont trois cents environ d'origine grecque et de rite grec. Une dizaine de familles comprennent encore la langue maternelle, non d'Homère ou d'Aristophane, mais de Botzaris et de M. Papadiamantopoulos. Je m'approche d'un notable, — je le juge tel à sa gravité, — qui parle d'une voix mesurée, dans un groupe d'amis, et dont la barbe renue au vent de la mer et des mots.

— D'où êtes-vous venus, anciennement ?

Sans s'émouvoir en apparence, ni hauser le ton :

— Nous sommes Spartiates, dit-il.

— Et en quelle année quittiez-vous la Grèce ?

— Monsieur, nos parents nous ont raconté que ce fut en 1676.

L'œil seul exprimait, luisant à l'angle de la paupière, la parfaite conscience qu'on était noble et d'une race célèbre avant même la latine.

Ces Grecs sont venus de Sparte ou d'ailleurs,

en faisant un détour. L'histoire va-t-elle jamais droit ? Ils étaient huit cents. Ils fuyaient les Turcs, dont le voisinage fut toujours rude. Sur deux navires, dont l'un s'appelait le *Saint-Sauveur* et portait l'évêque Parthenios Calcandy, ils firent

le voyage que tant de leurs ancêtres, tant de

étrangers, de poètes, de marchands et tant

de statues de marbre ou de bronze

avaient fait avant eux. Ils vinrent

vers l'occident latin, contournèrent l'Italie, et abordèrent

en Corse, où ils s'établirent

d'abord à Paomia. Ils y vé-

curent à peu près heureux

pendant cinquante ans,

puis des querelles de race,

leur refus de se révolter

contre les Génois, les

obligèrent à quitter Pa-

omia pour Ajaccio. Ils se

trouvaient là lorsque l'île

fut cédée à la France et

M. de Marbeuf nommé

gouverneur. M. de Marbeuf

s'intéressa à la colonie. Avec

les délégués de la nation,

j'en suis convaincu, il chercha

un territoire où les enfants émi-

grés de Lacédémone connaissent

enfin le repos. Je l'entends leur

dire : « Choisissons une contrée

peu habitée, qui vous rappellera la

patrie, son sol pauvre et pierreux,

mais où le laurier peut vivre et

l'amandier aussi, son ciel lumineux, sa mer tout

de suite bleue et profonde. » Ce fut Cargèse.

L'église grecque a de vieux bois peints, que mes guides d'un moment me montrent avec amour, en répétant : « Ceci a été apporté par nos ancêtres ; » un saint Jean-Chrysostome, un saint Basile, un saint Grégoire-de-Nazianze, une Vierge entourée de saint Spiridon et de saint Nicolas, un saint Jean-Baptiste qui a deux ailes comme un ange... Je ne regarde pas sans émoi ces images transplantées et ces hommes qui n'ont pas tout à fait cessé de regretter Sparte.



CORSE. — Les Calanques de Piana.
Échappée sur le Golfe de Porto.

SUC MUSCULAIRE ET ENTÉRO-CÔLITES

La pathologie intestinale joue un rôle important et étendu dans la genèse des états diathésiques et dyscrasiques. Les difficultés que l'entérite crée à l'assimilation nutritive, les congestions hépatiques qu'elle détermine, les poussées de fièvres et d'intoxication qu'elle sollicite, nous expliquent la haute importance d'un bon traitement de l'intestin. Dans nombre de cas graves, le suc musculaire nous a semblé exercer une influence des plus utiles sur l'atonie viscérale, la coprostase et la stercorémie.

Ajoutée au régime classique de l'entéro-côlité, la *Carnine Lefrancq* — préparation

vraiment pratique et concentrée de suc musculaire de bœuf — régularise les évacuations, diminue glaires et fausses membranes, raffermit le ventre et dissipe les coliques. Ce traitement rationnel exerce la plus heureuse action sur la reprise de l'appétit, le retour des forces et la sédation de l'éréthisme dans la circulation porte. La *Carnine Lefrancq* est, d'ailleurs, la seule préparation albuminoïde qui ne favorise pas la putridité intestinale, grâce aux catalases et aux oxydases antitoxiques qu'elle renferme. C'est pourquoi elle fait partie intégrante du régime de l'entéro-côlité.

ANOREXIE



CARNINE LEFRANCQ
ramène toujours l'appétit
dès le premier flacon

BOURRIENNE

BONAPARTE INTIME

Bonaparte ne croyait ni à la médecine, ni à l'efficacité des remèdes ordonnés par les médecins. Il en parlait comme d'un art tout à fait conjectural et son opinion à cet égard était fixe et inébranlable. Il avait une raison forte qui n'admettait que les vérités démontrées.

Il avait peu de mémoire pour les noms propres, les mots et les dates, mais il en avait une prodigieuse pour les faits et les localités. Je me rappelle qu'en allant de Paris à Toulon, il me fit remarquer dix endroits propres à livrer de grandes batailles et il ne les a jamais oubliés.

Insensible aux charmes de l'harmonie poétique, il n'avait pas même assez d'oreille pour sentir la mesure des vers et il ne pouvait pas en réciter un sans en altérer le mètre; mais les grandes pensées le charmaient. Il idolâtrait Corneille et cela au point qu'un jour, après une représentation de *Cléopâtre*, il me dit :

— Si un homme, comme Corneille, vivait de mon temps, j'en ferais mon premier ministre; ce ne sont pas ses vers que j'admire le plus, c'est son grand sens, sa grande connaissance du cœur humain, c'est la profondeur de sa politique.

Il a dit à Sainte-Hélène qu'il aurait fait Corneille prince; je le crois, mais à l'époque où il me parla de Corneille comme on vient de le voir, il ne pensait pas encore à faire des princes et des rois.

La politesse avec les femmes n'entrant pas dans le caractère habituel de Bonaparte; il avait rarement quelque chose d'agréable à leur dire; souvent même, il leur faisait de mauvais compliments ou leur disait les choses les plus étranges: tantôt c'était : « Ah ! mon Dieu ! comme vous avez les bras rouges ! » Tantôt : « Oh ! la vilaine coiffure ! Qui vous a fagoté les cheveux comme cela ? » Tantôt encore :

« Vous avez là une robe bien sale ! Est-ce que vous ne changez jamais de robe ? Je vous ai déjà vu celle-là vingt fois ! »

Il était sans pitié et aimait en général à faire dépenser de l'argent.

Il s'occupait souvent de la toilette de sa femme et elle avait un goût si exquis que cela a pu le rendre difficile sur le costume des autres dames. Alors, c'était surtout de l'élegance qu'il voulait; plus tard, ce fut le luxe et l'éclat, mais toujours la décence. Il se plaintit même plusieurs fois, au commencement du Consulat, de la mode des robes décolletées.

Il n'aimait pas le jeu, et c'était fort heureux pour les personnes invitées à ses cercles, car lorsqu'il était à une table de jeu, comme il se croyait quelquefois obligé de le faire, rien n'était plus ennuyeux que le salon, soit au Luxembourg, soit aux Tuilleries.

Lorsque, au contraire, il se promenait au milieu de nombreuses personnes réunies chez lui, chacun était content parce qu'il adressait la parole à beaucoup de monde, mais c'était toujours avec les savants qu'il cherchait à s'entretenir, surtout avec ceux qui l'avaient accompagné en Egypte, tels que Monge et

Berthollet. Il causait aussi très volontiers avec Chaptal et Lacépède et avec Lemerrier, l'auteur d'*Agamemnon*.

Ru reste, c'était moins dans un salon qu'à la tête de ses troupes qu'il fallait voir Bonaparte pour s'en faire une haute idée et apprécier tout ce qu'il y avait de valeur en lui.

L'uniforme lui allait beaucoup mieux que les plus beaux costumes civils; ses premiers essais d'habits habillés ne furent pas heureux. On m'a dit que la première fois qu'il en mit un, il avait conservé une cravate noire, ce qui faisait une singulière disparate, et comme on lui en faisait l'observation :

— Tant mieux, répondit-il, cela me laisse toujours l'air un peu militaire et il n'y a pas de mal.

Sur la religion, Bonaparte n'avait que des idées vagues.

— Ma raison, me disait-il un jour, me tient dans l'incrédulité de beaucoup de choses, mais les impressions de mon enfance et les inspirations de ma première jeunesse me rejettent dans l'incertitude.

Il aimait cependant beaucoup à parler de religion. Je l'ai vu très souvent, en Egypte ou à bord de l'*Orient* et de la *Multrou*, prendre une part très active à des conversations animées sur cette matière. Il cédait volontiers sur tout ce qu'on lui prouvait, mais il ne voulait pas entendre parler de matérialisme. Je me rappelle qu'une nuit, sur le pont de l'*Orient*, entouré de quelques personnes qui discutaient en faveur de ce dogme affligeant, Bonaparte, élévant sa main vers le ciel et montrant les astres, leur dit d'un ton très calme. « Vous aurez beau discuter, Messieurs, qui a fait tout cela ? »

Il avait pour les religions une tolérance entière et ne concevait pas que l'on pût persécuter quelqu'un pour des croyances religieuses.

Parmi les habitudes singulières de Bonaparte, je dois citer celle qu'il avait de s'asseoir à molloit sur toutes les tables qu'il trouvait à sa portée. Il s'asseyait ainsi sur la mienne, appuyait son bras gauche sur mon épaule droite, balançait la jambe qui ne posait pas à terre et me dictait en remuant la table, ce qui me gênait beaucoup pour écrire.

Il avait beaucoup de répugnance à revenir sur une décision arrêtée, alors même quelle était reconnue injuste. Dans les petites choses comme dans les grandes, rien ne pouvait le déterminer à faire un pas en arrière.

Jamais Bonaparte n'a dit : « J'ai eu tort. » Son mot favori était : « Je commence d'abord par croire le mal. »

Cependant, et malgré cette maxime, plus digne d'un philosophe chagrin que du chef d'un gouvernement, Bonaparte n'était ni haineux, ni vindicatif. Il n'était point sanguinaire par caractère. Je ne pourrai sans doute le justifier sur tous les reproches que lui ont attirés l'impérieuse loi de la guerre et de cruelles nécessités, mais ce que je puis dire, c'est que l'on a été souvent bien injuste envers lui.



LE GÉNÉRAL BONAPARTE,
PREMIER CONSUL
par S. JANINET. — Beau, Édit.

LA CARNINE LEFRANCQ

POSSÈDE TOUS LES AVANTAGES EUPEPTIQUES DE LA VIANDE CRUE
SANS AUCUN DE SES INCONVÉNIENTS

dont la base exclusive est le Suc Musculaire de Bœuf concentré

Edmond Haraucourt

POÉSIES

Armand Sylvestre

Lorsque l'hirondelle se pose
Au bord du toit solide et sûr,
Qui devineraut ce qu'elle ose
Dans les profondeurs de l'azur ?

Sitôt qu'elle a plié son aile,
Dans le voisinage des nids,
Aucun signe ne reste en elle
De l'essor aux cleux infinis.

L'âme ainsi paraît différente,
Selon qu'on la voit tour à tous
L'aile pliée, ou bien errante
Aux cleux du rêve et de l'amour.

Quand ton sourire me surprit,
Je sentis frémir tout mon être ;
Mais ce qui domptait mon esprit,
Je ne pus d'abord le connaître.

Quand ton regard tomba sur moi,
Je sentis mon ame se fondre ;
Mais ce que serait cet émoi,
Je ne pus d'abord en répondre.

Ce qui me vainquit à jamais,
Ce fut un plus dououreux charme,
Et je n'ai su que Je t'aimais
Qu'en voyant ta première larme !

THE NATIONAL GALLERY. — LONDRES



LES AMBASSADEURS

(A gauche, Jean de Dinteville, Seigneur de Polisy, Ambassadeur de France. A droite, George de Selve, Évêque de Lavaur).
Tableau peint en 1533, par Hans Holbein, le Jeune (1497 + 1543). — Ecole allemande.

LE PROFESSEUR MÉNÉTRIER



Pierre Eugène Ménétrier est né à Paris, le 7 décembre 1859, et fit ses études au Collège Rollin.

Externe des Hôpitaux en 1879, et interne en 1882, il soutenait sa thèse en 1887.

En 1892, il arrivait à l'agrégation et était médecin des Hôpitaux en 1894.

Chef de service à la maison Dubois en 1897, à l'hôpital Tenon de 1899 à 1919, et à l'Hôtel-Dieu de 1919 à 1924, il obtenait la Chaire d'Histoire de la Médecine et de la Chirurgie à la Faculté de Médecine, en 1919.

Actuellement, le professeur Ménétrier est médecin honoraire de l'Hôtel-Dieu.

En plus de sa thèse sur la grippe et la pneumonie, on doit au docteur Ménétrier des travaux sur les

maladies infectieuses, la tuberculose, la pneumonie, etc., et plus spécialement sur les tumeurs et les cancers. En 1908, il faisait paraître chez Baillière un *Traité du cancer*, dont une nouvelle édition va prochainement sortir.

Notons aussi de multiples communications à l'Académie de Médecine, à la Société médicale des Hôpitaux, à la Société anatomique, à l'Association française pour l'étude du cancer, et à la Société française pour l'Histoire de la médecine.

Membre de la Société anatomique, de la Société médicale des Hôpitaux, de l'Association pour l'Étude du Cancer, Président de la Société française d'Histoire de la médecine, le professeur Ménétrier est membre de l'Académie de médecine depuis 1914, et Chevalier de la Légion d'Honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Le docteur Ménétrier a son microscope... De la platine de l'instrument se dégage une vision tourbillonnante de microbes variés, qui fixe l'attention de l'observateur.

LE JEU NE VAUT PAS LA CHANDELLE

Il est dans les vieilles habitudes de la France, surtout en province, que les joueurs, en dehors des établissements publics, ne payent pas plus de redevance au maître de la maison qu'ils ne se cotisent entre eux pour pourvoir aux frais. L'une et l'autre manière de faire n'étant pas considérées comme convenables, on a recours à un moyen détourné qui consiste, pour chacun des gagnants, à déposer sous le chandelier une certaine partie de son gain. Ce dépôt appartient à celui qui donne à jouer, et cela se pratiquait, il n'y a pas grand nombre d'années, dans de bonnes maisons bourgeoises, où l'on n'était pas assez riche pour supporter la dépense du luminaire et des autres accessoires qu'entraînent de fréquentes réceptions.

Or, lorsque ce qui se trouvait sous le chandelier était inférieur aux avances, on pouvait dire, à une époque où l'on ne connaissait pas encore la bougie, que le *jeu ne valait pas la chandelle*; et cette phrase prise au figuré, a été employée comme elle l'est encore, pour signifier que la chose dont on parle ne mérite pas les soins qu'on prend, la peine qu'on se donne, la dépense à laquelle on se livre.

Il y a des personnes qui introduisent en dans cette phrase proverbiale, et qui disent : *Le jeu n'en vaut pas la chandelle*. Je crois que c'est une faute; parce qu'au propre, le mot *jeu* n'y pouvant recevoir, en aucun cas, un régime précédé de la préposition *de*, il n'y a jamais lieu de faire entrer, par suite d'une ellipse du substantif régime, le prénom *en* dans ladite phrase.

EN. MARTIN.

RECONSTITUANT
ÉNERGIQUE ET RAPIDE

UN SEUL FLACON

VOUS DONNERA DES RÉSULTATS

APPRÉCIABLES ET DURABLES



LA POURVOYEUSE

par J.-B. Siméon CHARDIN (1699-1779). — École française.

SI VOUS AVEZ UN SUJET FATIGUÉ, DÉLABRÉ, USÉ MÊME,
SOUMETTEZ-LE A LA CARNINE LEFRANCQ
et vous serez frappé de la grande amélioration qui se produira
DÈS LES PREMIERS JOURS



CHANTECLAIR

JOURNAL ILLUSTRÉ

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
 ROMAINVILLE (Seine)
 Téléphone - COMBAT 01-51
 R. C. S. 25.195

VINGTIÈME ANNÉE
 N° 265
 MARS 1925 (1)

ABONNEMENT

UN AN.	FRANCE . . .	18 Fr.
	ÉTRANGER . . .	20 Fr.
-->		
LE NUMÉRO. . .		UN FRANC

LA LEÇON EN TAXI



et relevé davantage le col de fourrure de son manteau.

Il faisait un de ces froids que, selon ses préférences zoologiques, on qualifie « de loup » ou « de canard ».

Quand elle eut dépassé la zone d'observation de ses voisins boutiquiers, elle chercha un taxi, mais avec la visible volonté de choisir le chauffeur... Au premier, puis au second, qui sollicitèrent aimablement sa pratique (comme il est d'usage quand le travail ne donne pas), elle répondit non...

Enfin — comme dirait Romain Coolus — une femme passa, qui conduisait avec autorité une automobile bien propre. Il faut croire que cette chauffeuse agréait à Odette, car celle-ci s'élança, appela, fit de grands gestes...

La chauffeuse, une femme entre deux âges,

Visiblement nerveuse Odette Rival venait de sortir de chez elle. Élégante à son ordinaire, elle avait seulement mis une voilette un peu plus épaisse que de coutume, et enfoncé un peu plus son petit chapeau drôle,

propre, correcte, l'aperçut, et accosta aussitôt avec précision la bordure du trottoir :

— Nous allons ? demanda-t-elle en baissant le drapeau blanc.

— Je vais vous le dire, répondit la jeune femme avec embarras, mais je vous préviens que je vais vous garder un peu... Je vous paierai bien... C'est pour une chose spéciale... Allez toujours rue Saint-Georges...

— Numéro ?

— Numéro... Voilà : Justement je ne veux pas m'arrêter exactement où j'ai affaire... J'ai des raisons... Alors vous m'arrêtrerez en face... Un peu plus loin... devant le 97, par exemple... Là, nous attendrons...

La chauffeuse avait dévisagé sa cliente, mais avec la discréction qui est une des obligations du métier :

— Bon, dit-elle.

Et aussitôt qu'Odette se fut frileusement introduite dans le taxi, elle démarra.

Devant le numéro 97, de la rue Saint-Georges, la voiture s'arrêta et puis, à cause du stationnement prévu, la chauffeuse immobilisa le moteur.

Tapie, dans un des coins, Odette repéra en face, à vingt mètres, un immeuble banal, dont elle ne perdit plus de vue la porte, éclairée par un réverbère qu'un employé municipal venait d'allumer... On

LES BIENFAISANTS EFFETS DE LA CARNINE LEFRANCQ SE MANIFESTENT

DÈS LES PREMIERS JOURS

C'EST UNE MÉDICATION VIVIFIANTE AU PREMIER DEGRÉ

était en janvier, il était cinq heures, la nuit tombait...

Un quart d'heure passa ainsi, au bout duquel la chauffeuse se mit à frapper ses mains l'une contre l'autre, à s'agiter, à taper ses galoches contre le plancher du siège...

Puis la digne femme descendit et se mit à arpenter le trottoir avec d'énergiques croisements de bras, car une bise glaciale s'était levée qui rendait l'immobilité intolérable.

Un autre quart d'heure passa encore, au bout duquel la chauffeuse, n'y tenant plus, entra et ouvrit la portière :

— Sommes-nous là encore pour longtemps, madame ? Interrogea-t-elle poliment... Parce que j'irais prendre quelque chose de chaud là-bas au petit bar... Je suis gelée... J'ai des gosses et j'ai pas les moyens d'être malade...

Cette travailleuse était vêtue et coiffée avec netteté, elle avait une bonne figure saine :

— Vous avez raison, dit vivement Odette, il ne faut pas attraper du mal... Tenez, montez donc à côté de moi, il ne fait pas trop froid là-dedans...

Sans facon, la chauffeuse monta et referma la porte :

— On va partager l'édredon, proposa-t-elle en disposant sur les quatre genoux son épaisse couverture laineuse.

Le silence régna, un peu gênant. Et après cinq minutes de contrainte :

— Vous vous demandez ce que je fais là ? demanda Odette, tourmentée à la fin par un désir de confidences, et encouragée aussi par la physionomie sympathique de sa compagne... Ma foi, vous avez l'air d'une honnête personne, et puis vous êtes femme, je peux bien vous le dire : je guette mon mari... Oui, une lettre anonyme m'a appris qu'il rencontrait une femme deux fois par semaine dans cette maison, là-bas, entre cinq et sept... Alors, vous comprenez, je veux voir, je veux me rendre compte, je veux être sûre !

— Qu'est-ce que vous ferez, quand vous serez sûre ?

— Ce que je ferai... Je ne sais pas, mais je saurai !

Et Odette, rageuse, tapotait ses genoux avec le manchon où s'enfonçaient ses deux mains.

— C'est-il que vous voulez quitter votre mari ?

— Le quitter ? Je ne peux pas le quitter. J'ai deux enfants, un garçon de quatorze ans, une fille de neuf ans, et pas de fortune personnelle !

— Si vous ne voulez pas le quitter, pourquoi voulez-vous savoir ? Réfléchissez ma petite dame ; quand vous serez sûre, vous ne pourrez plus garder ça pour vous, vous casserez les vitres, vous ferez un malheur... Tant que vous ne savez pas, vous êtes forte, vous pouvez vous taire, attendre, espérer, jouer votre jeu, croire que ça n'est pas vrai...

— Tout de même, si c'est vrai ?

— Il vous reste la ressource de penser, ce qui est certain, qu'il reviendra toujours à la jolie maman de ses jolis gosses... Il vous a épousée sans argent, vous êtes riche, bien habillée, vous avez une belle maison, des domestiques, des enfants que vous pouvez gâter ! Tout cela représente pourtant déjà un bon numéro à la loterie !... Pensez un peu à toutes celles qui ont le même chagrin, mais pas de si belles compensations...

— Evidemment... mais pensez donc ; une femme de rien ! Une grue !

— Tant mieux ! Les grues, à ce qu'on dit, c'est des oiseaux qui passent ! Vous allez dire que je me mêle de ce qui ne me regarde pas, ma petite dame, mais j'ai quarante ans passés, et pour avoir fait ce que vous voulez faire, j'ai gâché ma vie !... Parfaitement ! Mon homme était un peu courroucé, mais il n'était pas méchant... Il m'aimait bien... Et ses gosses aussi... J'ai appris qu'il connaissait une bonne femme, et comme vous j'ai voulu savoir, être sûre !... Quand j'ai su, naturellement ça été plus fort que moi... Patatras ! J'ai mis les pieds dans le plat, de telle façon que ce qui aurait certainement fini par s'arranger s'est cassé tout à fait... Il s'est buté, et il est parti avec l'autre ! Je ne l'ai plus revu... Je n'ai pas de conseils à vous donner, mais je suppose que ces choses-là c'est la même chose chez les bourgeois et chez nous autres... Tous les hommes et toutes les femmes sont pareils...

Odette Rinaldi avait écouté, troublée, le discours de la brave femme, et insensiblement les sentiments de colère, de rancune et d'humiliation s'étaient calmés sous l'effet des arguments de la raison, de la logique et de l'expérience... Pour la première fois, elle venait d'avoir la notion de son imprudence, la peur de l'éventualité irréparable...

— Voyons ! Vous êtes mignonne comme un cœur, continua, devinant son irrésolution, la chauffeuse. Vous avez le temps devant vous ! La vie est belle ! Prenez de l'agrément. Amusez-vous, et au lieu de languir, de vous lamenter... Tenez ! rendez-le jaloux !

— Vous avez raison ! déclara brusquement Odette, sentant tout à coup l'espérance rentrer dans son âme... Montez sur votre siège, ma brave femme, et allons-nous en d'ici !

La chauffeuse était descendue :

— Où allons-nous ? demanda-t-elle avant de refermer la portière.

Odette jeta un regard de défi à l'immeuble d'en face, et sourit :

— Au dancing du Faisan Bleu, dit-elle... J'ai un flirt qui m'y attend... MIGUEL ZAMACOIS.

La CARNINE LEFRANCQ

NE FATIGUE NI L'ESTOMAC, NI L'INTESTIN. COMME LE FAIT LA VIANDE CRUE, ET SON ACTION EST PLUS ENERGIQUE PUISQUE.

"DANS LA VIANDE CRUE L'ÉLÉMENT SPÉCIFIQUE ACTIF, THÉRAPEUTIQUE, C'EST LE JUS."

DOCTEUR J. HIRICOURT,
EX-CHIRURGIEN à l'ARMÉE





LE DÉJEUNER

Tableau de François Boucher (1703 + 1770). — École française.

 La **CARNINE LEFRANCQ** EST LE RECONSTITUANT DE CHOIX
contenant tous les fermentes vivants du tissu musculaire,
TRÈS RAPIDEMENT, ELLE RÉGÈNÈRE LE SANG
et renforce les défenses naturelles de l'organisme. 

LA REINE MARGOT & L'HOTEL DE SENS

La Ville de Paris a racheté l'hôtel de Sens pour y installer le Conseil des Prud'hommes.

Pauvre hôtel de Sens ! Il était vraiment temps de lui faire un sort. Depuis que l'ont abandonné les archevêques métropolitains de Sens, dont Paris était suffragant, il n'a été affecté qu'à de vils usages : d'abord dépôt des coches de Bourgogne, puis verrerie, puis magasin de confitures. Les Parisiens lui doivent réparation. Plusieurs cardinaux le sanctifient de leur présence, depuis le cardinal Duprat jusqu'au vieux liegeur de Pellevè, lequel, nous rappelle M. le marquis de Rochebrune, « y mourut de saisissement en apprenant que les portes de Paris s'ouvriraient devant le Béarnais ». Ce seul souvenir suffirait à la gloire d'une maison parisienne. Mais, parmi tous les hôtes de la noble demeure, ce n'est pas à des prélates politiciens que va notre préférence. L'hôtel de Sens est cher aux gens de lettres, pour avoir abrité, derrière ses tourelles, une des fées de la littérature,

Une dame de France au plaisir souvenir.

Il a vu le dernier amour de la reine Margot.

Dire d'un amour de Marguerite de Valois qu'il fut son dernier, c'est peut-être s'avancer beaucoup. Bornons-nous à dire, par prudence, que Marguerite vécut là sa dernière tragédie amoureuse. Elle n'avait alors que cinquante-trois ans. Après des fortunes diverses, elle était parvenue à occuper une situation des plus honorables, celle de reine répudiée. A partir du jour où son mariage avec Henri IV fut annulé, à Rome, pour vices canoniques, les deux époux vécurent dans les meilleurs termes. Ils n'attendaient que cette formalité pour apprendre à s'apprécier réciproquement. Marguerite avait témoigné de la répugnance à céder ses droits à Gabrielle d'Estrées. Après la mort, si opportune, « de cette tant décriée bagasse », elle s'effaça spirituellement devant la nièce du grand-duc de Toscane. La dernière des Valois, restée quand même une vraie Médicis, se prêta de bonne

grâce à ce qu'une Médicis devint reine de France. Elle envoya au roi son désistement. Henri IV se montra touché. Un panégyriste trop zélé prétend même qu'il se mit à pleurer d'attendrissement ; le trait serait trop beau. Henri se contenta d'envoyer un de ses gentilshommes porter à son ex-femme ses remerciements.

— Je suis très satisfait, lui disait-il, de l'ingénuité et candeur de votre procédure.

Et il ajoutait :

— Je ne veux pas moins vous cherir et vous aimer pour ce qui est advenu que je faisais avant.

Ce n'était point s'engager témoirement. La vérité, c'est qu'Henri IV conçut dès lors, pour Marguerite, des sentiments sincèrement conjugaux. Il mit une tendre délicatesse à régler la situation, tout de même un peu difficile, de cette reine démissionnaire. Il l'autorisa à quitter son exil d'Auvergne, et à paraître à la Cour. Marguerite mit de la discrétion à profiter des faveurs. Elle ne vint à Paris que cinq ou six années plus tard. Le château de Madrid lui était donné pour résidence. Henri IV envoya à sa rencontre un seigneur nommé Harley de Chamvallon, « lequel avait été autrefois aimé par Marguerite plus qu'elle ne devait ». Etait-ce une gaffe ? Peut-être un simple oublie. Le roi vint rendre visite à son ancienne épouse, et demeura trois heures en sa compagnie. — Et dire que rien n'a été conservé de ce dialogue !

Le « Journal » de l'Estoile nous apprend qu'Henri IV, « à son arrivée, l'a requise de deux choses : l'une, que, pour mieux pourvoir à sa santé, elle ne fit plus, comme elle avait coutume, la nuit du jour et le jour de la nuit ; l'autre, qu'elle restreignit ses libertés et devint un peu ménagère de son bien ». Marguerite consentit à promettre quant au premier point ; sur l'article de dépenses, elle refusa de s'engager. Elle demanda à voir le dauphin. Le futur Louis XIII vint la visiter et la salua du nom de « maman fille ». Il paraît que cette appellation protocolaire était une trouvaille de Marie de Médicis. Quant à Henri IV, lorsqu'il



MARGUERITE DE VALOIS
Braun et C^{ie} Édit.



ANOREXIE - ANÉMIE - DÉBILITÉ
TUBERCULOSE
NEURASTHÉMIE - CHLOROSE



CONVALESCENCES - FAIBLESSE
MALADIES
DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN



CARNINE LEFRANCQ

*PUR SUC DE VIANDE DE BOEUF CRU CONCENTRÉ
SOUS FORME DE SIRUP DE SAUVEUR APPÉTISANT*

FUMOUZE . 78, Faub^g St Denis . PARIS . R. O. S. S. N. E. . 25.1927.

parfait de sa première épouse, il disait « ma sœur ». Telles étaient les surprises du divorce, en l'an de grâce 1605.

Cette oubliée, cette revenante du Louvre de volonté, fit sensation à la Cour et à la ville.

— Son nom, s'écriait un contemporain, est dans la bouche et au cœur de tous.

Les poètes saluèrent le retour de la grande amie des lettrés qu'avait chantée Ronsard. Marguerite se lassa vite de sa maison lointaine de Madrid; elle vint s'installer « en l'hôtel de Sens, joignant l'Ave-Maria ». Elle y mena un train quasi royal, au milieu de moines savants, de musiciens et de gais diseurs.

Un jeune Provençal, nommé Date de Saint-Julien, accompagnait partout Marguerite. Il ne faut pas croire tout ce que raconte à ce sujet, *Le Divorce Satyrique*, qui est un perfide pamphlet huguenot. Mais l'honnête l'Estoile, encore que crédule, est un mémorialiste bienveillant. Que dit-il ?

Le mercredi 5 avril, fut tué, à Paris, un gentilhomme, favori de la reine Marguerite, par un autre jeune gentilhomme, âgé de dix-huit ans

seulement, qui le tua d'un coup de pistolet tout rejoignant la reine. Le meurtri se nommait Saint-Julien, lequel ladite reine aimait passionnément et, pour ce, jura de ne boire ne manger qu'elle n'en eust vu faire la justice. »

Un drame dans le style des Valois souilla le Paris de Sully. Marguerite, redevenue Margot, la sœur de Charles IX et d'Henri III, exigea le supplice de Vermont, le meurtrier.

galante de Brantôme assistait à l'exécution. Elle était bonne personne, malgré tout. Sa vengeance lui fit horreur; elle s'évanouit. La nuit même, elle quittait l'hôtel de Sens, pour n'y plus revenir.

Sa vie dévote date du supplice de Vermont.

Henri IV, qui eut, dans toute cette affaire, la conduite la plus correcte, essaya de lui indiquer des consolations profanes. Il lui fit dire qu'il y avait, à la Cour, « d'aussi braves et galants écuyers que Saint-Julien, et que, quand elle en aurait affaire, on lui en trouverait encore plus d'une douzaine ». Marguerite préféra s'occuper de son salut. Ses calomniateurs parlent bien encore d'un Bajaumont, pour qui elle demanda une abbaye, et d'un musicien, Le Villars, que la canaille parisienne appelait « le roi Margot » ; mais l'histoire ne s'écrit point d'après les pamphlétaires. Marguerite accorda le meilleur de sa confiance aux Petits-Augustins ; elle se plut aux fondations pieuses, et donna même un pain bénit d'une rare magnificence dans l'église Saint-Etienne-du-Mont. Elle trépassa saintement. Le religieux chargé de son

oraison funèbre nous a laissé un document péremptoire.

« Qu'il me soit permis, s'écriait-il, d'espandre sur son tombeau des fleurs que les Muses, par mes mains, lui présentent; d'offrir des lys à sa pureté, des roses à sa vertu, l'ombrager tout de palmes, le couvrir de lauriers que le seul parterre de ses vertus me fournira avec plus d'abondance que ne feront toutes les princesses des siècles passés. »

Henry ROUJON,
de l'Academie française.

LA REINE MARGUERITE DE VALOIS, A L'HÔTEL DE SENS
d'après une Eau-Forte de ROBBIA.

CHEZ LES BACILLAires LES PLUS ANOREXIQUES

LA CARNINE LEFRANCQ

SE CONDUIT COMME UN SÉRUM MUSCULAIRE ANIME ET VIVANT.
AUGMENTANT RAPIDEMENT LES FORCES & LE POIDS DES MALADES
GRACE A SES NUCLÉOPROTÉIDES, A SES VITAMINES, ET A SA
RICHESSE NATURELLE EN LÉCITHINE ET EN
PRINCIPES MARTIAUX.



*Jardin de l'Occident, douce terre natale,
D'un cœur trop peu fervent je t'aimais autrefois,
O Touraine, où sur l'or des sables fins s'étale
La Loire lente, honneur du vieux pays gaulois !*

*Mais le ciel d'Orient, dont l'immuable gloire
Brûle mes yeux et pèse à mon corps accablé,
Par un lent repentir ramène ma mémoire
Vers ton sourire humain et de larmes voile.*

*Car la Nature ici ne m'est plus une mère ;
Sa bonté ne rit plus éparsée dans le jour ;
Elle n'a pas souci de l'homme, et c'est chimère
De rêver avec elle un commerce d'amour.*

*Belle implacablement, l'ombre sèche des palmes
Se découpe sur la blancheur de son front pur,
Et la fatalité siège dans ses yeux calmes
Dont nul pleur n'attendrit l'inconscient azur.*

*Elle ne comprend pas nos besoins de tendresses ;
L'éclat de ses couleurs éblouit sans charmer ;
Sa clarté sans pénombre ignore les caresses,
Et ses contours sont durs comme un refus d'aimer.*

*Je ne sens plus, perdu dans sa splendeur hostile,
Que mon être chétif sort de son flanc divin.
Sa face fulgurante et pourtant immobile
Est une porte close et que je heurte en vain...*

*Mais là-bas, au pays, la terre est maternelle ;
La Nature a chez nous la grâce et l'ondoiement,
Quelque chose qui flotte et qui se renouvelle,
Et des vagues contours le mystère charmant.*

*Elle a le bercement infini des murmures
Et les feuillages fins dissous dans l'air léger.
Elle a les gazon frais sous les molles ramures
Et les coins attrayants où l'on vient pour songer.*

*Elle a dans ses couleurs, dans ses lignes fuyantes,
Des indécisions qui caressent les yeux ;
Et j'aime à lui prêter des pitiés conscientes,
Et je me ressouviens du jour de nos adieux.*

*Je sentais bien, là-bas, que je vis de sa vie
Et que je suis né d'elle, et qu'elle me comprend.
C'est une volupté que cette duperie.
J'ai trop souffert, ici, du ciel indifférent.*

*Et je veux vous revoir, ô ciel changeant et tendre,
Coteaux herbeux, petits ruisseaux, coins familiers.
Saules, je vous désire ! et je veux vous entendre,
Chuchotements plaintifs des tremblants peupliers.*

TACITE ET LA VIANDE CRUE

L'historien Tacite rapporte que les Germains puissent dans la viande crue la vigueur, l'énergie et le courage. La tradition s'est perpétuée jusqu'à la période contemporaine, où Richet démontre que ces propriétés énergétiques sont dues surtout au suc ou plasma musculaire, dont les vertus ont été popularisées et rendues pratiques par la *Carnine Lefrancq*.

Aujourd'hui, au lieu de suralimenter des tuberculeux anorexiques par la méthode de Fuster, c'est-à-

dire par de répugnantes et indigestes quantités de viande crue, on leur donne simplement une ou deux cuillerées de *Carnine*. On leur fournit ainsi des anti-corps immunisants contre les toxines, et des protéines et nucléines précieuses pour organiser les réactions de défenses. À toutes les périodes et dans toutes les variétés des maladies de poitrine, la *Carnine* possède une action tonique et anti-cachectisante, qui favorise les cicatrisations de la *natura medicatrix*.

PARIS. — MUSÉE DU LUXEMBOURG



DOULEUR

Tableau de Gabriel Ferrier (1847-1914). — École française

GUSTAVE GEOFFROY

MANON, FANCHON & JEANNETON

Manon, Fanchon et Jeanneton, les trois vieilles filles, vieilles à peu près d'un siècle chacune, demeurant en un vis-à-vis de triangle, au bord de la petite rue tourmente en colimaçon, à l'ombre du château féodal en ruine, dans la petite ville de Basse-Normandie. Elles passent ensemble leur vie, hormis les heures de leur sommeil léger, si court, interrompu à pointe d'aube. Vite levées, maigres et agiles, trotinant à pas menus malgré l'âge, le dos cassé, la tête chaque jour davantage penchée vers le sol, elles ont bientôt fait de ranimer les braises, de chauffer l'eau, le lait, de moudre le café. Elles paraissent, toutes trois en même temps, sur le pas de leurs portes, sous l'avent de leurs si petites maisons, tout juste grandes pour elles, pour leur ménage de vieilles poupées. Elles tiennent toutes trois en leurs mains sèches, l'écuelle empile jusqu'au ras de café au lait, de pain gonflé, de crème. Elles rient au jour, à leurs bicoques, à leur petite rue contournée, à l'ombre du château, elles se rient l'une à l'autre, s'assoient sur leur seuil, mangent, satisfaites. C'est un des bons moments de la journée.

Rentrent du même mouvement, la porte et la croisée ouvertes, elles vont, viennent, s'agitent, balaien le sol, frottent le lit-armoire, la table, le fauteuil de paille, le métier, lavent l'assiette, l'écuelle, la casserole, s'acharnent à tout faire briller, et de temps à autre passent leur tête en coiffe blanche à la lucarne, s'interpellent. Puis, tout de suite installées à leur métier, dans la lumière, la face attentive, les mains adroites.

Au premier coup de onze heures, trois sursauts, et la dinette du matin recommence : le feu rallumé, des pommes de terre, des légumes, du lard, des châtaignes ou des crêpes, de l'eau ou du lait. Le soir, à six heures, la soupe et, le dimanche, une pomme cuite. Toujours le repas pris sur le seuil, pour se voir.

L'après-midi, d'habitude, se passe chez l'une d'elles, Jeanneton, qui a la chambre la plus grande. Manon et Fanchon apportent leurs mietters. De même, le soir, en été, lorsque le jour traîne longtemps.

Manon, Fanchon et Jeanneton sont dentellières.

Dentellières réputées, connues à la ronde. Elles ont pour clientes les mercières de la ville et les religieuses de l'Hospice. Depuis leur enfance, elles fabriquent de la dentelle, là, à la même endroit où elles vieillissent ensemble, chacune dans son embrasure ou rassemblées toutes trois, les chaises se touchant, le métier sur les genoux, dans l'embrasure de Jeanneton.

Leurs métiers sont des petits métiers ovales, très anciens, la planchette tout usée, toute polie, bien rembourrée ; les fuseaux sont luisants comme du métal, et les vieilles mains les font marcher avec une vélocité extraordinaire. A voir les trois octogénaires couchées dans leurs lits-armoires ou sommeillant dans leurs fauteuils de paille, on pourrait croire à des momies, jaunes, cireuses, rigides. Réveillées, leur activité tient du prodige. Debout, elles trotteront sans cesse. Assises avec leur métier sur les genoux, le corps et la tête immobiles, ce sont leurs poignets fins, leurs mains sèches, et les fuseaux luisants, que l'on voit s'agiter en une folie de mouvement à donner le vertige. De cette agitation sort le tissu, léger comme une nuée, ajouré, orné, à peine chargé de feuillages, de fleurs, de rinceaux, d'arabesques, en lin, en soie, en or, en argent. Le tout exécuté en point de France, sur les modèles d'autrefois, ou selon le caprice des vieilles ouvrières aux doigts inventeurs, aux gestes instinctifs et hérités, aux mains sèches et grises qui semblaient tisser le fil comme les saragnées leur toile.

Elles vont ainsi jusqu'au bout de leur tâche, jusqu'à la fin du jour. Les mains s'arrêtent lorsque les yeux

n'y voient plus. Manon, Fanchon et Jeanneton se distraient alors de leur silence par une conversation qui va jusqu'à la nuit tombée. On n'entend dans la petite rue que le léger murmure de leurs paroles et les frêles éclats de leurs rires.

De quoi parlent-elles ? De leur dentelle faite, de la dentelle qu'elles feront, de la mercière qui est venue, de la religieuse qu'elles vont voir. Et encore, des gens qui ont passé au petit carrefour triangulaire entre leurs trois portes et leurs trois croisées : on est bien placé là pour voir les passants, quand on a le temps de lever la tête. Elles dissertent aussi sur les poules de la voisine, sur une vache qui est malade là-bas, à la première ferme. Et puis, elles viennent à elles, à ce qui les touche, à ce qui les entoure, aux coiffes qu'il faudra laver samedi soir et repasser dimanche matin, de bonne heure. Elles parlent du morceau de lard accroché à la poutre, elles parlent des crêpes, du lit-armoire, de la boîte à sel, et tous ces riens clandestins s'évaporent dans le soir.

Lorsqu'elles croient s'être tout dit et que le besoin de sommeil rend leurs paroles plus lentes, elles se lèvent, se disent bonsoir dans le noir, et Manon et Fanchon s'en vont, rentrent dans leur cabane et toutes les trois rangent le métier et la dentelle, se couchent sans chandelle, se blottissent dans les gros draps, l'édredon sur les pieds, le bonnet de nuit attaché sous le menton. Elles s'endorment, la tête toute pleine de points de dentelle, et c'est encore, comme le réveil, un bon moment de la journée, que ce moment du blottissement dans la nuit, au fond de la venelle silencieuse où va passer la chouette.

Ce soir, leur quiétude n'est pas si entière. Il y a un peu de fièvre dans leurs vieilles voix et une tristesse sur leurs visages qui n'est pas seulement la tristesse du crépuscule. Pourquoi, comment sont-elles ainsi ? Quels chemins ont donc pris leurs fragiles pensées ?

Jeanneton, en arrêtant son métier, a dit que les hirondelles allaient bientôt partir, et que l'automne venait. Il y a eu un silence. Et brusquement, sans qu'on sache par quel lien de réflexion, Fanchon a demandé qui habita, dans l'ancien temps, le château qui les couvre d'ombre. Aucune ne le sait ; une parle des seigneurs, des femmes qui montaient à cheval et qui étaient vêtues de riches vêtements. Elles ont cette perception que beaucoup de gens ont vécu avant elles, et cette lueur est suivie d'une autre qui leur montre tant de gens aussi qui vivent ailleurs que dans leur venelle ; elles ne savent pas où. Pour la première fois, elles paraissent s'inquiéter de savoir où vont toutes leurs dentellières, les feuillages, les fleurs qui naissent sous leurs doigts... Un instant, leurs mains tremblent, leurs lèvres veulent parler, elles ne trouvent aucun mot, mais elles ont aperçu, pendant la durée d'une seconde, l'immensité et le tumulte de la vie. Elles se taisent encore longtemps.

Et tout à coup, encore, Manon interroge les deux autres, veut savoir s'il ne leur est jamais rien arrivé. Elles sont stupéfaites, répondent que non, Manon est comme elles, elle cherche, elle ne voit rien, elle se rappelle seulement une chanson qu'elle a entendu chanter, et elle la chante d'une voix qui chevrotte :

*Pierre, mon ami Pierre,
Bien loin s'en est allé,
Pour un bouton de rose
Que j'ai refusé,*

*je roudras que la rose
Fût encore un rosier,
Et que mon ami Pierre
Fût encore à m'aimer.*

A ce dernier mot, toutes trois se regardent dans la nuit, se voient à peine, toutes grises, toutes lointaines, les yeux et les lèvres sans couleurs, la chair presque évanouie. Non, il ne leur était jamais rien arrivé. Longtemps alors, dans l'obscurité elles pleurent.

(*Pays d'Ouest*).

La CARNINE LEFRANCQ, Jus de Viande de Bœuf CRUE, CONCENTRÉ, représente le moyen LE PLUS PRATIQUE de réaliser la ZOMOTHÉRAPIE ELLE PLAÎT AUX MALADES, SE CONSERVE BIEN, ET AGIT TRÈS RAPIDEMENT



FAISONNÉE D'AVANTRE, ELLE LOGE DE TOIRES, SE REPPOSE EN ANGLETERRE, POUR CORROIRE THÉSE
DU PÈRE, ARRIVÉE DES LÉGIONS DE XAMÉDE. DANS LA BOULE ACCOUCHE A LEUR DÉCOUVERTE
UN GRAND FORTINAGE AVE ENFANT MARQUE POUR ETE DE SEUL BESY B L'INTERDIT, ET POUR AVOIR
LES TITRES DISTINCTS UN QUILLES BESY EST VÉRIFIÉ. L'ETE ENFANT FAIT S'ÉDIFIE L'ÉGLISE DE PARIS.

Ph 0327

L'ANTECLAIR

JOURNAL ILLUSTRE

DIRECTION

CARINNE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)Téléphone : COMBAT 01-34
R. C. Seine 52-150VINGTIÈME ANNÉE
N° 206
MARS 1926 (2)

ABONNEMENT

UN AN. } FRANCE... 18 Fr.
ÉTRANGER... 20 Fr.
LE NUMÉRO ... UN FRANC

MAURICE DUMOULIN

LA MORT DU MARQUIS DE CONDORCET

En 1793, Condorcet devint suspect.

Il avait été cependant un républicain de la première heure; le premier, il avait démontré la nécessité d'une charte sociale, et le premier, comme député au bailliage de Mantes, il avait rédigé une déclaration des droits de l'homme. Le premier aussi, il avait dégagé du chaos des billevesées écrites ou parlées dans la fièvre du moment, les principes logiques de la démocratie et de la République; il en avait été le théoricien lucide et sincère, et il l'avait été avec une hauteur et une ampleur de vues qui nous étonnent encore aujourd'hui. Sa logique, dégagée de tout préjugé, en fit toujours un novateur et, sur bien des points, un précurseur.

Les succès du philosophe, la célébrité académique du mathématicien n'avaient point desséché son cœur, qui fut toujours accessible à la pitié. On le vit défendre la Barre, dresser le plan de campagne de réhabilitation dont Voltaire ne sut pas profiter; en 1781, il intervint dans le procès de Lally; cinq ans plus tard, il sauva avec du Paty la vie des trois roues de Champagne; au début de la Révolution, il fut un des fondateurs de la « Société des amis des noirs », et en rédigea les statuts.

Il s'était dépensé en besognes de presse: il avait

produit avec une ardeur telle, que vingt et un volumes publiés ont laissé néanmoins beaucoup de ses idées inédites.

Membre de la municipalité parisienne, il avait fait triompher la théorie de l'autonomie communale et assuré la victoire de Paris; il avait prévu l'inanité et surtout le caractère temporaire de l'œuvre de la Constituante, il avait fondé la Société de 1789 et s'était fait remarquer par son action républicaine au lendemain de la fuite du roi. Député à la Législative, puis à la Convention, c'est lui qui dans le travail ardu et anonyme des commissions, débattit la question constitutionnelle qui se posa après le 10 Août, et la grave question de la guerre; dans le procès du roi, il n'hésita pas à le déclarer coupable; c'est lui enfin qui rédigea le projet de la Constitution de 1793 et le fameux plan d'Instruction qui l'a immortalisé.

C'étaient là des titres de civisme et de convictions républicaines dont bien peu, en dehors de lui, pouvaient se vanter; ce sont des titres que M. L. Cahen s'est peu, en un solide ouvrage, à exposer avec talent et probité; ce furent néanmoins des titres insuffisants aux regards des intransigeants.

Condorcet n'avait pas renoncé à son indépen-

CARITAT DE CONDORCET
Député à la Convention

La CARNINE LEFRANCQ, Jus de Viande de Bœuf CRUE CONCENTRÉ, représente le moyen LE PLUS PRATIQUE de réaliser la ZOMOTHÉRAPIE. ELLE PLAÎT AUX MALADES, SE CONSERVE BIEN, ET AGIT TRÈS RAPIDEMENT.



dance, et les nécessités de l'heure présente ne lui paraissaient pas telles qu'il crût nécessaire d'imposer silence à l'esprit critique qui lui avait fait juger avec tant de justesse l'œuvre de la Constituante. Déjà, aux Jacobins, il s'était trouvé en antagonisme avec Robespierre; ses partisans n'échappèrent point à ses reproches, pas plus d'ailleurs que les Girondins, et, à l'heure du danger, il se trouva seul.

Après les journées du 31 Mai et du 2 Juin, surtout après sa courageuse lettre à ses commettants, où il fait un tableau fidèle des événements « défigurés et exagérés », il devint suspect. Bien que ni Robespierre, ni Marat ne l'aient inscrit sur la liste de proscriptions, il comprit qu'il était temps de se faire oublier; l'échec systématique préparé de son projet de constitution l'avait éclairé. Après avoir envoyé sa lettre aux électeurs de l'Aisne, il quitta la Convention et rédigea, de concert avec Sieyès et Duhamel, le *Journal d'Instruction sociale*, qui ne fit pas d'opposition trop vive.

Le vote sans débat de la Constitution de 1793, présentée par le Comité du Salut public après une insuffisante préparation, alors que le siège n'avait même pas été discuté, lui fit oublier toute prudence. Il lança un « *Avis aux Français sur la nouvelle Constitution* » qui laissait prévoir pour le pays soumis à ce nouveau régime une série de crises et de mouvements tumultueux. Il n'avait pas signé sa brochure; ses ennemis surent percer son anonymat. Le 8 Juillet 1793, Chabot obtint contre lui un décret d'accusation.

Condorcet avait encore des amis, parmi lesquels le célèbre Cabanis, sur le point de devenir son beau-frère. Cabanis l'avertit; Soulet, secrétaire du Comité de sûreté générale, trouva vide la maison de la rue de Lille. Condorcet était parti pour Auteuil. On y expédia un autre commissaire, Blanchard; à la maison d'Auteuil il ne rencontra que M^{me} de Condorcet; le proscrit venait de partir.

On l'avait manqué de bien peu, et il n'avait dû échapper qu'à l'amitié de Cabanis.

Celui-ci, officier municipal d'Auteuil, avise le maire, un ami de Condorcet, du danger qu'il courrait; le malin temporise, renvoie le commissaire du Comité de sûreté générale à son adjoint, et lorsque les autorités apparaissent chez M^{me} de Condorcet et l'interrogent, Cabanis est à ses côtés pour la tirer d'embarras; Cabanis est de même chez Jean de Bry où Condorcet a été vu; bref, grâce à ses atermoiements, à ses retards, donc le commissaire Mercier ne fut pas tout à fait dupe, Condorcet, guidé par deux amis de Cabanis, Pinel et Boyer, put gagner l'asile qu'on lui avait préparé chez M^{me} Vernet, rue Servandoni.

M^{me} Vernet, à qui il avait suffi de dire qu'il était « vertueux et proscrit » pour accepter un nouvel hôte, dont elle ne sut le nom qu'après son entrée chez elle, tenait pension dans une rue écartée et paisible. On logea Condorcet dans une des chambres du premier étage d'un pavillon donnant sur une cour, rendue plus discrète encore par un rideau de grands arbres, et séparé du corps de logis habité par les pensionnaires habituels. On lui donna la chambre voisine de celle du géomètre Sarret. A peine installé, le proscrit eut une alerte; parmi les commensaux de la maison se trouvait un député montagnard, Marcoz; s'il venait à le rencontrer, Condorcet était perdu. M^{me} Vernet s'ouvrit à Marcoz; celui-ci « se montra digne d'une si noble confiance », visita Condorcet, l'assura de son silence, lui procura des livres et le tint au courant des événements politiques.

Condorcet était bien loin de croire avoir trouvé un asile définitif; il avait la conviction intime qu'il serait arrêté sous peu, et son premier soin fut d'écrire le plaidoyer qu'il comptait prononcer devant ses juges.

C'est la « *Justification* » depuis longtemps publiée; peu à peu la confiance renait en lui; les jours

passent sans qu'on le recherche; un autre grand réconfort lui vient.

En 1793, il avait épousé la nièce de du Paty, Sophie de Grouchy, elle avait vingt-trois ans, il en avait quarante-deux; quoiqu'on en ait dit, le ménage fut parfaitement heureux; jeune et jolie, spirituelle et gracieuse, elle avait été l'âme et l'idole du salon que la réputation de Condorcet, tout autant que ses mérites littéraires, l'avaient amené à tenir dans l'hôtel duquel Conti, Compagnie aimante, collaboratrice intelligente de son mari, elle lui donna un bonheur sans nuages.

Dans sa retraite, Condorcet était privé de voir sa femme, il était privé aussi de nouvelles de sa fille, qu'il adorait. Lorsque, avec le temps, l'oubli sembla se faire sur le proscrit, M^{me} de Condorcet se risqua à l'aller voir, d'abord sous un déguisement, puis librement. Sa présence dissipait les idées noires du savant; son influence lui fit suspendre la rédaction de sa « *Justification* »; en quelques mois il écrivit cet admirable « *Tableau des progrès de l'esprit humain* », où il se surpassa en logique rigoureuse et en claire dialectique.

Entre temps, avec une sérénité d'esprit qui confond, il travailla aux mathématiques, chercha une langue universelle, entreprit la confection de manuels pédagogiques, et dans des vers émouvants par le sentiment qui les inspira — l'Epître d'un Polonais et les Conseils à ma fille — chanta la gloire de sa femme et sa tendresse pour son enfant.

C'est au moment où il se reprenait à l'existence qu'un coup vint le frapper en plein cœur et lui enleva toutes ses forces.

Le plus clair de la fortune de Condorcet consistait en terres que sa proscription mettait sous séquestre, et en places que la Révolution avait supprimées. La retraite qu'il avait trouvée chez M^{me} Vernet lui sauva l'existence, mais le rendait incapable de gagner sa vie.

Les siens connurent donc bientôt toutes les angoisses de la misère; M^{me} de Condorcet vendit ses bijoux, chercha à faire les miniatures; la détresse fut bientôt telle qu'il ne resta plus à sa femme d'autre moyen de se sauver, elle et sa fille, que de demander le divorce.

Condorcet fut averti par des lettres navrantes, mises au jour, pour la première fois, par M. Cahen. Elles sont sans date, mais nous savons, d'autre part, qu'elles ont été écrites au début de 1794.

Ou périr de faim et de misère sans profit pour Condorcet, ou l'abandonner légalement et opérer de propos délibéré une séparation que le cœur n'avait pas consenti; l'alternative était cruellement dramatique.

Aussi avec quels ménagements elle prépare le proscrit à envisager froidement la situation qui lui est faite.

« Si tu pouvais, lui dit-elle, être distrait de tes malheurs par les douleurs qu'ils me causent, je parlerais des larmes dans lesquelles je passe mes jours et qui me seraient moins déchirantes pour moi-même... Puissé-je être assez heureuse aujourd'hui pour ne pas t'affliger en te parlant du nouveau malheur où les intérêts de notre enfant me condamnent probablement, démarche dont ma main n'écrira pas le nom, mon cœur n'en partagera point le sens ».

Elle se résout à expliquer à Condorcet ce qu'elle attend de lui.

« ... Les lois ne me permettent pas de mourir, ni de disposer même de ce que ma mère me laisse, et si moi d'absence allant te ranger pour toute propriété dans la classe des émigrés, pour que notre enfant ne perde pas le peu qu'elle a, il est nécessaire que je fasse des réclamations pour lesquelles j'ai besoin de l'appui d'une nouvelle loi, soit pour conserver quelques propriétés, soit pour échapper à la rigueur des décrets contre les femmes des absents. »

La CARNINE LEFRANCQ

LES MALADES EN ÉTAT DE

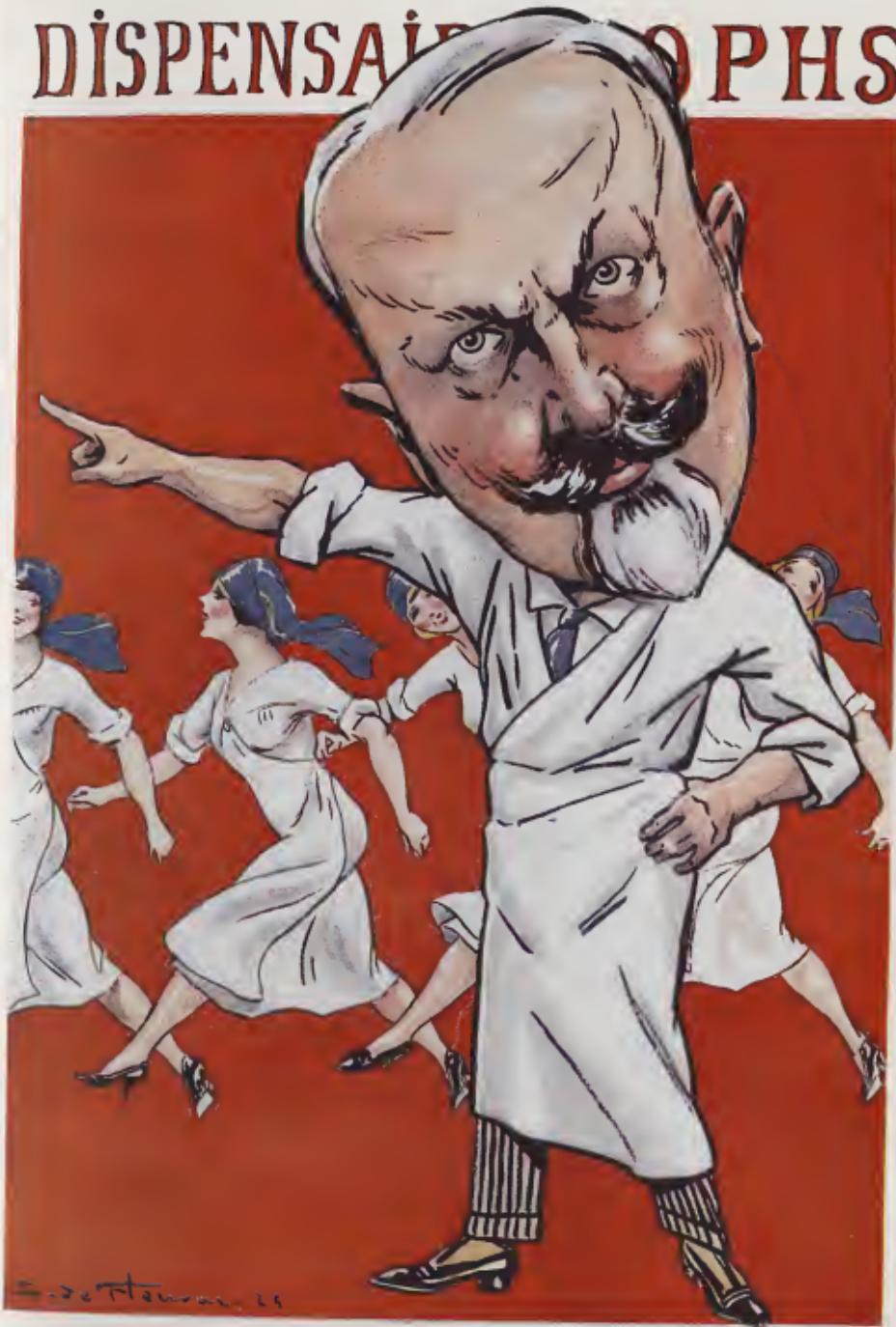
RELEVE AVEC UNE RAPIDITÉ

ET UNE

ÉNERGIE INCONTESTABLES

CACHEXIE PULMONAIRE

DISPENSAIRES PHYSIOTHERAPEUTIQUES



Le Professeur Léon BERNARD

de la Faculté de Médecine de Paris.

Tout aussitôt elle le rassure :

« Cette séparation apparente, tandis que mon attachement pour toi, les liens qui nous unissent sont indissolubles, est pour moi le comble du malheur...

« J'ose croire que tu n'as pas besoin de ma parole pour être certain que le reste de ma vie en expliquera les motifs; que, rapprochés, rien ne changera dans notre existence réciproque, et que je porterai encore un nom toujours plus cher et plus honorable à mes yeux que jamais. J'ose croire que tu connais assez mon cœur pour sentir que les liens qui unissent à la mienne sont notre mutuel attachement ».

A peine s'est-elle résolue à la pénible confidence, qu'elle reçoit les vers qu'elle et sa fille ont inspirés à son mari; la voilà toute craintive de la peine qu'elle a faite et elle ajoute, dans une sorte de post-scriptum :

« Je me servirai de tous les délais possibles, il n'y aura rien de prononcé avant six mois, peut-être dix. Jusqu'à ce que c'est une simple inscription et demande qui tomberait d'elle-même si elle n'était suivie ou par ta présence ».

Quelles que furent les précautions qu'elle eût prises pour amortir le coup qu'elle portait, Condorcet en sentit vivement la meurtrissure. Sa réponse, dont nous n'avons pas le texte, mais que nous devinons dans la seconde lettre de sa femme, fut la révolte d'un cœur ulcéré. Il se plaignit qu'on n'ait pas assez compati à ses malheurs, il se plaignit d'avoir été abandonné, et comme l'orgueil malin prenait malgré tout le dessus, afin qu'on ne pût interpréter faussement pour lui la détermination de M^{me} de Condorcet, il imagina d'écrire une déclaration solennelle qui l'innocentât.

Doucement, avec une infinie patience, avec les mots dont on use pour persuader un malade, M^{me} de Condorcet reprit tous les arguments qu'elle avait précédemment développés; c'est contrainte, c'est commandée par l'impérieuse nécessité de sauver sa fille et de ne pas périr de misère qu'elle demande le divorce; c'est aussi dans son propre intérêt. Quand à l'écrit justificatif, elle le repousse de toutes ses forces.

« Si à des yeux justes, je méritais quelque reproche, peux-tu penser qu'un écrit de tol me justifierait? Cette seule prévoyance de ta part serait le blâme tacite de ma conduite, et je te conjure de le détruire. Il humilié mon cœur autant qu'il le déchire. Si tu succombais, qui ne verrait de nouveau que mon cœur, que ma vie est unie à ton sort, à ta personne? Oui, mon cher ami, elle y est unie à jamais et je ne mérite pas le soin offensant que tu as pris. Tes malheurs dévorent mon existence. On le lit autant sur mon visage que l'on a pu voir dans mon immobilité que j'étais peu occupée de la crainte d'y être associée ».

Loin de la calmer, cette lettre exaspéra une imagination déjà chagrine.

Il est inquiet de mille choses; du danger qui menace la République, des dangers que peuvent courir sa femme et sa fille, des siens propres, de la famine imminente, et surtout de penser que le divorce de sa femme, avec son meilleur ami Cabanis pour témoin, va être chose faite. Pour toutes ces raisons, poussé par un énervement qui lui sera fatal, il se croit obligé de quitter sa retraite. Il en avise M^{me} de Condorcet qui, affolée, lui écrit :

« Rends-moi le peu de vie et de paix qui me restent en me jurant de rester où tu es, en me mandant si on l'voit du même œil... Ne veux-tu donc plus avoir soin de ta vie? Aie du moins pitié de la mienne. Je te serre, en t'en conjurant, contre mon cœur. »

M^{me} de Condorcet se heurta à une idée fixe; le

5 germinal an II (25 mars 1794) il partit. Vêtu d'une cammagnole, coiffé d'un bonnet de laine, il quitta la maison de M^{me} Verne. Le géomètre Sarret, qui y avait été son commensal, l'accompagna jusqu'à la barrière de Montrouge. Condorcet se dirigea vers Fontenay-aux-Roses, où il comptait demander aux Suard, qu'il avait jadis obligés, l'hospitalité pour quelques jours. Les Suard refusèrent de le recevoir.

Sans asile, Condorcet era à l'aventure, on ne sait où; le 7 germinal, il se trouva à Clamart-le-Vignoble, mourant de faim, exténué, ne tenant plus sur ses jambes. Il entra à l'auberge Crespinet et de

mandra à manger. Est-ce, comme le veut la tradition, parce qu'il commanda une omelette d'un trop grand nombre d'œufs pour ce temps de disette? Est-ce, parce sa démarche, son langage parurent suspects? On ne sait; les consommateurs, tous sans-culottes, pris de méfiance, interrogèrent le nouvel hôte.

Il déclara se nommer Pierre Simon, natif de Ribeauville, valet de chambre, actuellement sans emploi; il n'avait ni certificat de civisme, ni cocarde; on prévint le Comité de surveillance qui l'appréhenda et le questionna. On lui demanda quel était son domicile à Paris; il donna sa propre adresse rue de Lille, et cita comme référence son propre secrétaire Cardot. Sur les lieux où il a vécu depuis qu'il a quitté Paris, il ne donne que des renseignements incomplets et contradictoires. On l'arrête et, vu son état de faiblesse, on le conduit sur une charrette réquisitionnée à Bourg-Égalité, après l'avoir minutieusement fouillé — ce qui exclut toute idée d'empoisonnement — et qu'on ait confisqué sa montre, son porte-monnaie, son canif, son rasoir, l'*Horace* qu'il avait dans ses poches. Il est donc fort improbable qu'on lui ait laissé sa fameuse bague renfermant le redoutable poison de Cabanis.

Incarcéré le 7 germinal, son geôlier, Pierre Simon, le trouva mort, le 8 au matin, lorsqu'il pénétra dans son cachot, vraisemblablement tué par ses fatigues physiques, les peines morales qui l'avaient assailli, et les déboires politiques de ces derniers mois.



LE GEÔLIER DE CONDORCET LE TROUVE MORT DANS SA PRISON.

(8, Germinal, an II).

Gravure de Barthault, d'après Fragonard ill. — Brus et C^{ie}, édit.

CONVALESCENCES
DIFFICILES



CARNINE LEFRANCQ
réussit
toujours et très vite

PAUL BOURGET
de l'Académie Française.



MUSÉES DE PROVINCE

J'étais tout seul dans la grande salle du musée de C... à me promener de tableau en tableau, abandonné par le gardien qui est en même temps le concierge de la Faculté. Le palais académique de C... sert à deux fins, comme le concierge lui-même. Au rez-de-chaussée les baccalauréats tiennent leur session ; au premier étage c'est la bibliothèque, et au second, c'est le musée. Un silence infini enveloppait

cette galerie provinciale par l'après-midi où je la visitais, et toujours je revenais à une peinture, délicieuse entre toutes, due à quelque maître inconnu du xv^e siècle et qui représentait une madone adorée par deux anges dans un fin paysage. Un peu gauche et maniérée, la Vierge ouvre ses yeux bruns avec une douce candeur, inclinant sur la droite sa tête placide que couronnent les bandeaux modestes de ses cheveux roux ; et c'est, répandue sur ce visage reposé, sur ces mains qui tiennent presque avec maladresse l'Enfant Sauveur, sur ce corps tout jeune et qu'une draperie verte brodée d'un galon d'or passé dessine chastement, une sérénité aussi lumineuse que la transparente clarté dont le paysage si intime à la fois et si lointain est enveloppé. Dévotement, les anges agenouillés, serrent leurs mains l'une contre l'autre, et dévotement aussi je regardais la madone qui fut jadis copiée sur quelque naïve figure de jeune fille, aujourd'hui morte, — tant qu'il me semblait l'entendre qui me parlait d'une voix ingénument plaintive. C'était comme s'il fut sorti de la bouche menue une de ces légendes que les dessinateurs d'autrefois développaient hors des lèvres de leurs personnages, pour commenter leur intention. — Et voici ce que j'entendis...

La Madone à la tête inclinée disait au rêveur : « Tu te plains parfois de ta destinée, mais que ta liberté d'aller et de venir est d'un prix inestimable en regard de ma dure loi d'immobilité ! Que de prisons j'ai connues, et toujours pires, depuis le jour où le maître peintre me contraignit d'exister par la vertu de son génie. J'aimais pourtant cet atelier, dans un château d'Italie, où mes yeux se sont ouverts à la vie. Le maître peintre était vieux et pur. Et, tandis qu'il peignait mes traits, il lisait les vers de Dante et parfois s'interrompait pour pleurer sur les malheurs de son pays, l'infamie de ceux qui tenaient le pouvoir, la corruption de l'art, la tristesse des temps. Il expliquait à un moine de son âge qui montait parfois à son atelier qu'il se consolait un peu en évoquant ma forme céleste. Il espérait que sur moi se poseraient des regards fervents, et que des âmes coupables trouveraient quelque force contre le péché en s'abreuvant des mystiques effluves qui émanait de ma beauté. Et c'est bien vrai que durant des années et des années j'ai vécu, comme le Maître l'avait voulu, dans l'ombre fraîche d'une chapelle,

parmi l'encens et les soupirs de repentir qui montaient vers moi du bas des marches de l'autel. Des femmes arrivaient, à la tombée du jour, mortellement pâles et mortellement belles, qui fixaient, sur la calme expression de ma figure, des yeux où je lisais le désir d'un je ne sais quoi de démesurément tendre et triste, la faim et la soif d'un réconfort suprême et d'une ineffable réparation. D'autres aussi, frivoles et indifférentes, s'agenouillaient pour attendre le pas d'un homme qui, à une certaine minute, apparaissait dans le coin du pilier ; — et les jours succédaient aux jours sans que les passions et les remords arrêtaient leur flot ininterrompu, sans aussi que je visse une autre lumière que celle du jour morne qui s'assombrissait éternellement derrière les vitraux...

« Des soldats vinrent un matin, qui me détachèrent de ce mur peint ; un couteau aigu fit le tour de ma toile et je fus roulé comme une peinture vulgaire pour me retrouver, beaucoup de mois après, ornant le boudoir d'un palais. Mon Maître, à ce que j'appris bientôt, était un maréchal d'un empire nouveau, qui paraissait rarement dans sa demeure, étant toujours à faire campagne, et qui, m'ayant regardée une seule fois, en tirant sa moustache, laissa tomber simplement ces mots : « Il a fait tuer plus de soldats qu'il n'y a de fils dans cette toile, pour ça... » en me montrant de sa main qu'une grande cicatrice balafrait. J'étais tout le jour couverte d'un voile, et, quand on me dépouillait de ce linceul, c'était pour les soirs de gala où j'écoutes de la musique caressante marquer la cadence du bal. Les couples tournoyaient, enlacés, des lointains salons jusqu'au recueil écarté, où je me morfondais muette et délaissée. Puis mon maître mourut, et je fus reléguée dans cette salle où tu me vois aujourd'hui.

« Cette fois, c'est la solitude indéterminée ; l'indéfinie et morne succession des heures n'amène à mes pieds que de rares Anglais, en complet de voyage, dont le Very fine indeed indifférent trouble dans sa tombe le vieux Maître dont je fus le chef-d'œuvre aimé. Autour de moi, ce ne sont que hideuses figures dues aux artistes de la contrée, et pour comble de misère, on parle de repeindre le vieux vert effacé de ma robe, le carmin fané de mes lèvres, le noir appâti de mes yeux. Quelquefois une vieille demoiselle à lunettes bleues, monte jusqu'à cette salle, et commence à copier mes traits. Je vois l'abominable personne tracer amoureusement des lignes qui sont la caricature de mon visage, et je ne peux rien pour empêcher ce blasphème. La meilleure minute est à coup sûr celle où la nuit avance et avec elle son cortège de fantômes. Une forme tremblante surgit alors devant moi, qui me regarde avec désespoir ; je reconnais le grand peintre dont je suis la fille, — et tous les deux, nous nous contemplons fixement, sans paroles, tant je respecte son désespoir, devant l'inutilité de son génie... »

J'entendis des pas près de moi.

« C'était un gros homme en complet gris avec sa femme, aussi laide que lui. Ils s'arrêtèrent devant le tableau.

— « Ne trouves-tu pas, ma bonne, qu'elle ressemble à notre Eudoxie... » dit le gros homme.

Pauvre Madone L...



NOUS GARANTISONS que la CARNINE LEFRANCQ

ne contient NI SANG, NI ALBUMINE AJOUTÉE
mais SEULEMENT du Suc musculaire de Bœuf CONCENTRÉ

En solution sucre glycerinée

MAX ET ALEX FISCHER

UNE BELLE ENCHÈRE

Pour recueillir à Paris un petit héritage, j'ai quitté Pithiviers la semaine dernière.

Je ne sais malheureusement ni lire ni écrire. Mon ignorance absolue des sciences mathématiques me semblait, en l'occurrence, encore plus regrettable. En attendant ma convocation chez le notaire, j'ai acheté une arithmétique, et je travaille, tous les après-midi, deux heures. Vers cinq heures, je sors prendre l'air.

Je passais, il y a quelques jours, rue Drouot.

Une grande maison, située au coin de la rue Grange-Batelière, attira mon attention. Des déménageurs entraient et sortaient. Je demandai à un passant : « Voudriez-vous être assez aimable pour me dire quel est cet immeuble ? » Il me répondit : « Mais c'est l'Hôtel Drouot. Il y a une certaine affluence d'amateurs à cause de la vente X-Y-Z. » Cette réponse ne me renseigna pas. Les plaisirs gratuits ne sont pas si nombreux à Paris. Je suivis la foule.

Dans une vaste salle, des gens étaient entassés, debout. Derrière une table siégeait un monsieur, armé d'un marteau. Il montrait aux personnes présentes une paire de chenets, assez laids ma foi. Quelques assistants comprenaient à haute voix. Huit mille sept cent vingt-sept... huit mille sept cent trente... Je songeai que tous ces gens-là étaient d'une jolie force en arithmétique. Huit mille sept cent trente-deux... neuf mille...

Un silence se fit.

Le Monsieur, placé derrière la table, essayait d'encourager l'auditoire par des : « Allons... Voyons... Personne ne dit plus mot ? » Peut-être ne se trouvait-il pas, dans l'auditoire, quelqu'un qui fut capable de compter au delà de neuf mille. Je murmurai : « Neuf mille cinq cents. »

Une vieille dame, qui m'avait agacé par son ostentation à étaler des connaissances mathématiques, me dévisagea d'un air vexé et proféra : « Dix mille. »

— Onze mille ! fis-je.

— Douze ! dit-elle.

— Treize ! fis-je.

— Quatorze mille cinq cents ! dit-elle.

La salle entière, pleine d'admiration, avait les yeux tournés vers moi. Je me recueillis un instant. Puis j'articulai clairement, et d'une voix posée : VINGT MILLE !

La vieille dame se tut. Un long silence régnait. J'étais ravi. Le monsieur abattit sur la table son petit marteau et me regarda avec une certaine estime, en murmurant : « Adjugé ! » Je ne saisissais pas très bien ce qu'il voulait dire, mais j'éprouvais quelque fierté. On me pria de donner mon nom et mon adresse.

Je n'y comprends rien. On m'a forcé à verser vingt mille francs. On m'a fait cadeau d'une vieille paire de chenets. Que voulez-vous que j'en fasse ?

BELGIQUE. — MUSÉE DE BRUGES



PORTRAIT DE MARGUERITE, femme du peintre VAN EYCK.
Tableau de Jean VAN EYCK (1390-1440). — École flamande.

LES ENFANTS

*Les petits enfants blancs et roses
Qui viennent droit du purulidis,
Ont les yeux pleins de douces choses
Et le front de rêves hardis.*

*Ils sont ignorants et candides
Et ne savent rien d'ici-bas;
Ils songent aux soleils splendides
Que notre ciel ne connaît pas.*

*Ils ont de petits corps si frêles,
Que tout pour eux nous fait trembler;
Ils se souviennent de leurs iles,
Mais ne peuvent plus s'en voler.*

*Comme nous rîmes à la terre,
Ils vont l'arroser de leurs pleurs,
Et, comme nous, apprendre à faire
Les plus chers désirs de leurs cœurs.*

*Eux dont la main fut toujours bonne,
Ils deviendront durs comme nous;
Ils ne sauront plus comme on donne
Ni comme on se met à genoux.*

*Ils verront fuir, les pauvres anges,
Leur fraîche innocence aux yeux bleus,
Et bientôt perdront dans nos fanges
Le souvenir lointain des cieux.*

HENRI WARNERY.

LE PROFESSEUR LÉON BERNARD

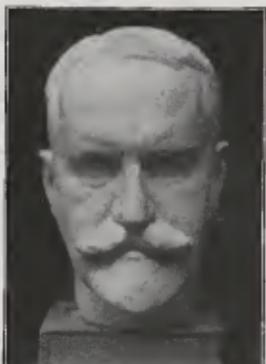
Léon Bernard est né à Paris en 1872.

Médecin des Hôpitaux en 1904, agrégé en 1909, le docteur Léon Bernard obtenait en 1919, la Chaire d'Hygiène de la Faculté de Médecine; et en 1920, il entra à l'Académie de Médecine.

Conseiller technique sanitaire du Ministère de l'Hygiène, membre du Comité d'Hygiène de la Société des Nations, membre du Conseil supérieur d'Hygiène publique de France et du Conseil départemental d'Hygiène de la Seine, le professeur Léon Bernard est aussi vice-président du Comité national de défense contre la tuberculose et président de la Commission des Dispensaires de l'Office public d'Hygiène sociale de la Seine.

En effet, si l'hygiéniste se propose de lutter contre toutes les maladies en général, le docteur Léon Bernard s'est fait en outre une spécialité de la lutte contre la tuberculose; et nombreux sont ses travaux où il s'efforce d'éclaircir les points encore obscurs de la contagion du terrible mal.

D'autre part, à la Faculté, comme dans les Hôpitaux, le docteur Léon Bernard, épris de son métier, s'est toujours efforcé d'être un praticien, pénétré de cette conviction qu'il ne faut pas établir de séparation entre les « praticiens » et ceux qu'on appelle les « officiels ».



LE PROFESSEUR LÉON BERNARD
Sculpture de M^e R. VAUTIER.
Salon des Médecins de 1926.

Comme on l'a vu par ses titres, ses fonctions d'Hygiéniste le mêlent beaucoup à la vie publique, mais, participant à tous les efforts qui tendent à organiser en France la lutte contre les maladies, en particulier contre la tuberculose, il y apporte une activité énergique, aussi désintéressée qu'indépendante.

Ayant beaucoup voyagé à l'Étranger, il s'est efforcé de développer les relations entre la science française et celle de nos amis, et de rapporter des leçons utiles à notre pays. C'est ainsi qu'il a contribué à créer l'*Union Internationale contre la tuberculose*, dont il est le secrétaire général; et au Comité d'Hygiène de la Société des Nations, il a toujours eu en vue de maintenir à la France, en dépit de l'indigence de ses institutions publiques d'hygiène, la place que mérite la patrie de Pasteur.

Membre de plusieurs Académies et Sociétés scientifiques étrangères (Grande-Bretagne, Italie), le

professeur Léon Bernard est Commandeur de la Légion d'Honneur et Croix de Guerre.

PORTRAIT-CHARGE. — Le Docteur Léon Bernard, engagé dans la lutte contre la tuberculose, mobilise les infirmières visiteuses.

LA RÉGION LA PLUS CHAUDE DU MONDE

D'après M. Verger-Fricom, qui en parle dans les *Annales de Géographie*, c'est une vallée située au Sud-Ouest de la Californie, à 90 mètres, en moyenne, au-dessous du niveau de la mer. Elle a 160 kilomètres de long sur une largeur variant de 3 à 13 kilomètres.

Une station météorologique, créée en 1911, a permis de faire une longue série d'observations ininterrompues dans cette dépression la plus profonde des États-Unis.

La température moyenne d'hiver dans le *Death Valley* (Vallée de la Mort) est de + 18°; celle de l'été, + 34°.

Les maxima ont été de 56°6, en 1913; 52°2, en 1914; 56°5, en 1915; 52°7, en 1916; 52°6, en 1919; 51°6, en 1920; 50°5, en 1921.

La température de 56°6, observée le 10 juillet 1913, est, ce qu'on peut appeler en style de sport, le record du monde officiellement enregistré.

Flore et faune sont peu abondantes sous ce climat, qui entraîne le régime désertique. L'Indien, lui-même, se retire dans la montagne en Juillet et en Août. Un blanc, d'une résistance exceptionnelle, est resté huit ans dans cette région, où il est difficile aux plantes et aux animaux de s'acclimater. (Dimanche Illustré).

LA CARNINE
LEFRANCQ

Ne fatigue ni l'estomac ni l'intestin, comme le fait la viande crue, et son action est plus Energique puisque

“ DANS LA VIANDE CRUE, L'ÉLÉMENT SPÉCIFIQUE, ACTIF, THÉRAPEUTIQUE, CEST LE JUS ”

Docteur J. Héancour.
La Carnine.
3 Rue de la Paix.

LA CARNINE
LEE

Quelque élu pris élevé et moins chère des préparations.

Il vaut mieux faire peu de cette préparation, de petite quantité d'un remède dont on ne sait la valeur qu'une dose élevée d'un produit quelconque.





NOLI ME TANGERE (NE ME TOUCHE PAS !)

Apparition de Jésus à Marie-Madeleine (Saint-Marc, XVI, 9)

Tableau par Antonio ALLEGRI, dit le CORRÈDE (1494 + 1534). — École lombarde.

LES BIENFAISANTS EFFETS DE LA CARNINE LEFRANCO SE MANIFESTENT

DÈS LES PREMIERS JOURS

C'EST UNE MÉDICATION VIVIFIANTE AU PREMIER DEGRÉ

CHANTECLAIR

JOURNAL ILLUSTRÉ

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
 ROMAINVILLE (Seine)
 Téléphone : COMBAT 01-34
 R. C. Seine 15, 1925

VINGTIÈME ANNÉE
 N° 207
 AVRIL 1925 (1)

ABONNEMENT
 UN AN. { FRANCE... 18 Fr.
 ÉTRANGER... 20 Fr.
 LE NUMÉRO. UN FRANC

Ross BOYLESVÉ
 de l'Académie Française.

ÉLOQUENCE



En arrivant chez mon cousin Narcisse pour y passer huit jours, mon grand étonnement fut d'apprendre que la vieille bonne, Mariette, allait quitter son maître. Ce fut elle-même qui m'annonça cette nouvelle pendant qu'elle déboulait ma valise.

« Comment ! Mariette, autant dire que votre maître fait enlever le toit de sa maison ! Ah ! ça, ce n'est pas lui qui renonce à vos services, je suppose ?... Alors, ce serait vous, Mariette, qui auriez fait un héritage ?

— Pardi non ! ce n'est pas à mon âge qu'on touche des successions, et monsieur ne croit pas non plus que j'ai fait fortune chez M. Narcisse !...

— Il est ordonné, le cher Narcisse ; oui, c'est connu.

— Ça n'est pas à moi de prononcer le jugement de monsieur devant un proche parent à lui, mais chacun sait que monsieur est bien regardant...

— J'en conclus que c'est vous qui vous en allez, de votre plein gré, Mariette ?

— Oui, monsieur... c'est-à-dire que c'est moi qui m'en vais et c'est lui qui me dit de m'en aller. On n'est d'accord que là-dessus. Pour tout

le reste, monsieur, c'est un enfer que la maison. — Diable ! depuis quinze ans que vous vous accommodiez de la situation ?...

— Dix-huit ! monsieur, dix-huit ans sonnés à la Saint-Michel.

— Eh bien ! saproliote ! Pendant un si long temps, vivre côté à côté en se chamaillant ?...

— Ça arrive, monsieur. On est lâche à démarrer de là où on se trouve...

— Et moi qui jaloussais le ménage de mon cousin !

— Il y a bien des choses, comme ça, qui ont l'air d'être ce qu'elles ne sont pas.

— Je vous croyais si attachée à votre maître !

— Monsieur dit bien. Et c'est les sentiments qui vous nourrissent souvent plus que le pot-aufeu ! Mais, les sentiments, c'est comme les célébataires : à un certain âge, quand ça ne se marie point, ça s'agrit... Sans dire du mal de lui, M. Narcisse est un fieffé égoïste... Oh ! monsieur s'occupe de sa commune, c'est entendu : il n'y en a pas un comme lui pour prendre soin de l'électeur. Mais, quand il a été élu maire, et qu'il a donné un banquet de quarante convives, sans compter le tintouin qui a précédé, eh bien ! monsieur, j'ai manqué d'en mourir de consommation : c'est moi qui avais préparé toute la boustifaille ! Tout ça pour quoi ? « Eh l'honneur ! » que m'a dit M. Narcisse. Oh ! bien, à présent que ça va être le conseil général,

LA CROISSANCE DES ENFANTS qui s'accompagne souvent d'amaigrissement et de faiblesse, est une cause d'inquiétude pour les familles. A la dose de 1 à 2 grandes cuillerées, la CARNINE LEFRANCQ constitue un suraliment incomparable DONT LES EFFETS SONT TOUJOURS TRÈS RAPIDES

c'est pour le coup que je lui en laisserai tout l'honneur: mes vieux os ne suffiraient pas à le porter».

Quand j'eus fait avec mon cousin Narcisse le plus succulent des repas, préparé et servi par la vieille Mariette, bonne à tout faire en la maison, quand le futur conseiller général eut allumé sa pipe, au lieu d'incliner la conversation vers les ambitions politiques, je la laissai voler sur la béatitude que me causait un si bon dîner:

— Ah ! vous en avez de la chance, vous autres, en province, de pouvoir encore manger. Quel cordon bleu tu as là !

— La vieille ? fit-il, peuh... je la remplace dans trois jours. Tiens, tu assisteras, à cette occasion, à la petite fête.

— Quoi ? tu célébreras le départ de Mariette ?

Mon vieux, vous-tu, je suis excédé de Mariette. Elle est bougon, tatillon, quermandeuse, querelleuse et râleuse. Il y a trop longtemps que ça dure; je ne peux plus la supporter... Je sais tout ce que tu me diras en sa faveur. Tu la vois huit jours, et non pas dix-huit ans !... J'ai assez d'elle.

— Seras-tu soigné par une autre comme tu l'as été par elle. Je me souviens du temps où tu as eu cette maladie...

— Je me porte bien, dit Narcisse, sur un ton qui coupait toute réplique, je me sépare de Mariette.

— Bon ! Bon ! Tu es juge de la situation. —

Il ajouta, en se radoucissant :

— Mais, attendu qu'il y a dix-huit ans que cette femme est à mon service, attendu l'importance qu'on accorde dans les petits pays aux moindres choses qui ont eu un peu de durée, à cette séparation je mettrai des formes. Je ne veux pas m'exposer à ce que l'on m'accuse d'ingratitude !...

— Je comprends... Mais il faut vraiment que tu en aies d'elle jusque-là, pour assumer la charge de lui payer une rente en te privant de services si précieux !

Narcisse n'eut pas l'air, lui, de très bien me comprendre :

— Une rente, une rente, dit-il, là n'est pas la question. Mariette, d'abord, est une sentimentale. Nous sommes tous des sentimentaux. Je t'ai parlé d'une petite fête; cela signifie que je ne vais pas parbleu ! Jeter cette femme à la porte comme un chien.

— Alors ? fis-je, anxieux de ce qu'il allait trouver pour pallier la difficulté.

— Alors... Alors, voilà... Je réunis après demain mon député, mon adjoint et quasiment tout mon conseil municipal, à déjeuner. Tu seras là. Et, si tu trouves que Mariette est bonne cuisinière, tu me diras ce que tu penses, d'autre part, d'un petit plat de ma façon.

Il y avait là de quoi m'intriguer, d'autant plus que je sentais une réelle animosité entre le

maître et la servante. Hors de moi, cela va sans dire, tout soupçon que Narcisse, qui est un galant homme, pût profiter de la présence chez lui de quelques autorités locales pour jouer quelque tour à une respectable vieille femme.

Mais que me promettait-il donc comme régale, à ce déjeuner impatiemment attendu ?

A ce déjeuner rien d'insolite.

Le député, l'adjoint, les conseillers municipaux furent exactement ce que je pouvais présumer d'eux, et le dernier repas confectionné par Mariette ne comporta pas non plus de surprise : il était délicieux.

Mais, au dessert, mon cousin Narcisse se leva. Il allait parler. Paroles de candidat.

Je m'apprêtais à contenir de mon mieux mon air indifférent, sinon mes bâillements.

Il parla. Il était sans notes, sans papiers d'aucune sorte, et cependant il se campait — c'était visible pour tout le monde — pour en dire long.

A l'étonnement général, point d'allusions politiques.

A peine un mot flatteur au représentant, une ou deux épithètes amères aux conseillers, les électeurs de demain ! Non : une harangue privée, toute familiale, et qui commença à nous gagner par une description, en vérité fort pittoresque, de la table autour de laquelle se réunissent des sympathiques convives, de la cuisine française, des mets anciens et savoureux dont les Parisiens se désaccoutumèrent — ceci était à mon adresse — enfin du mérite, trop souvent méconnu, de ces femmes, humbles Vestales, dont la mission est d'entretenir la flamme indispensable, fées de l'habitation, que l'on voit paraître à peine, dissimulées, auréolées, pourrait-on dire, par le nuage odoriférant qui s'élève au-dessus du potage, du civet de lièvre ou de la fricassée de poulet... »

On souriait. D'agréables images se balançaient aux yeux des convives. On revoyait et le présent repas, et d'autres, et de ces mémorables agapes qui consolent, un moment, de bien des petites misères, et sont des points de repère dans la vie.

Tout à coup, la voix de Narcisse s'orna d'un trémolo, registre soudainement tiré, et qui, d'emblée, suscita l'attendrissement.

Alors, des lèvres chevrotantes de Narcisse, on entendit des mots de cette espèce : « les innocents plaisirs du home », « la contagieuse vertu de la paix chez soi », « le chant de la bouillotte au coin de l'âtre », « l'ordre, l'économie du ménage », etc. C'était un tableau d'intérieur très joliment brossé. Chacun se trouvait flatté dans son goût le plus intime et le plus naturel.

Mais on ne savait pas où l'orateur en voulait venir.

Graduellement, la peinture à la Chardin s'élargit et gagna en profondeur, par le moyen de glaçis habilement posés. La peinture se spiritualisa pour

La Carnine Lefrancq

RECONSTITUANT ÉNERGIQUE

ANÉMIES REBELLES BACILLOSES
CONVALESCENCES LONGUES
TOUTES DÉCHÉANCES PHYSIQUES

Jamais d'Insuccès

UNIVERSELLEMENT PRESCRITE





Le Professeur Marcel LABBÉ
de la Faculté de Médecine de Paris

ainsi dire : une âme, un cœur, un esprit l'illuminèrent en dessous. Il fut d'abord question de l'homme « qu'un sort cruel a privé du cercle auguste de la famille » ; il y eut un croquis de « l'infortuné célibataire », lequel nous fûmes un moment tentés de croire aussi à plaindre que Robinson dans son île. Ici une pose émouvante, les esprits demeurant attachés au sort du solitaire infortuné...

Mais un choc, un rebondissement, une claire trouée dans la nue : voici que le célibataire tout à coup était sauvé ! Sauvé par qui ? « Non pas par la Providence ! non point par aucune des puissances de ce monde !... Non, vraiment ; mais sauvé par ce que les couches profondes de la démocratie peuvent contenir de plus honorable, de plus précieux, de plus humble et de plus caché... »

« Mais qui ? mais qui donc ?... », faillîmes-nous dire en chœur, devenus tous bon public.

A cet instant, le futur conseiller général sembla, d'un preste mouvement de main, vouloir faire surgir Mariette de l'ombre où elle se tenait tapie derrière une grande bringue de fille destinée à lui succéder.

Sans doute, avait-on un peu pensé que ce fut de la maison de notre hôte, de l'hôte lui-même et de son unique bonne qu'il put être question, mais la profusion des images hyperboliques nous brouillait l'entendement. L'on comprit que c'était bien Mariette qui motivait cette littérature.

Son maître la nomma « le grillon du foyer ». Il la nomma « la fée des cuivres, de l'argenterie et des faïences ». Elle était en outre « l'infirmière engagée pour tout le temps de la longue guerre qu'est la vie ». Elle était « le génie qui préside aux piles de lin blanc des armoires » et « le bon Cerbère qui, à la porte du logis, oppose un bras inexorable à toute incursion dirigée contre le sacré labeur du maître en le cerveau de qui s'agitent les destinées de la commune !... »

Jamais l'honnête Mariette ne s'était sentie projeter à telles altitudes. Elle écoutait surprise, un peu suffoquée, ébouée. Mais Narcisse la toucha davantage en redescendant à de petits faits précis et vérifiques, extraits de l'histoire du ménage.

Son dévouement ininterrompu pendant un certain nombre d'années dont la gradation savamment décelée rendait le chiffre final plus impressionnant : « pendant dix ans ! pendant quinze ans !... pendant dix-huit années accomplies ! » — les imaginations frappées étaient tentées d'additionner ces chiffres et d'aboutir à « un demi-siècle de servitude » ; — sa fidélité, sa probité « intégrale », son renoncement à toute joie comme à tout intérêt, toute espérance personnelle, qui faisaient « de cette modeste créature un type accompli d'altruisme, une sorte de sainte laïque, à proposer

en exemple non seulement à la commune, mais à l'arrondissement, mais à la circonscription départementale, voire à la grande Patrie ! »

Ah ! fichtre, voilà qui commença de l'émoi voilà à fond, la pauvre vicelle, et nous tous avec elle !

La bonne Mariette avait tiré de sa poche son mouchoir ; la grande bringue qui lui succédait pleurait, elle, depuis le commencement du discours ; l'adjoint avait dû laisser tomber son lorgnon dont les verres se mouillaient.

Mais tout ceci n'était rien encore.

Nous ne perdîmes tous complètement la tête que lorsque Narcisse, après avoir décrit le trésor qui était là, tout près de nous, sous les apparences d'une simple femme, nous jeta, dans un hoquet, le cri déchirant que provoquait, brusque comme l'éclair, le coup du Destin... Ah ! justes dieux, qu'était-ce ? Eh bien ! voilà. Le Destin avait prononcé « comme aux jours de l'antique Hellas... » et exigeait « que le mortel trop heureux possesseur d'une si merveilleuse fortune, s'en séparât ! oui, s'en séparât sans retour ! s'en séparât, hélas ! quand cela ? Non l'an prochain, ni dans six mois, non après demain, ni demain même, non, mais aujourd'hui ! »

Aujourd'hui ?... Et l'auditoire frémît.

« Aujourd'hui, messieurs, mes chers amis, ajouta la voix mourante de Narcisse ; aujourd'hui, dans l'heure qui succédera à la présente, dans l'heure qui suivra le dernier repas — apprécié par vous — et dû aux soins et, j'oserai dire, au talent de l'être exceptionnel que je perds et que je vais regarder s'enfoncer dans les ténèbres incertaines et angoissantes de la nuit... »

On eût juré que le ciel venait de se déchirer, que Calchas avait redemandé le sacrifice d'iphigénie. Nous étions tous tremblants.

Soudain, d'un grand geste inattendu, Narcisse ouvrit les bras. Il penchait un peu la tête sur l'épaule gauche ; il avait l'air du Bon Pasteur.

Et il n'y eut qu'un mouvement pour précipiter vers cette étreinte offerte, la malheureuse bonne à tout faire devenue du coup complètement stupide. Elle confondit ses larmes avec celles qui coulaient, ma foi, réellement, des yeux de son maître éloquent. Elle roula de mains en mains, de bras en bras, de pleurs en pleurs.

Le député dit, en désignant Narcisse :

« Voilà un homme qui n'est pas fier, et qui sait rendre justice au pauvre monde ! »

On était si troublé qu'il ne vint à personne, sur l'heure, de demander : « Mais pourquoi quittez-vous Mariette ? »

Quand Mariette eût à peu près recouvré ses sens, elle s'en alla à la cuisine en boudouillant :

« Tout de même, c'était donc vrai que monsieur était si bon !... »

LA CARNINE LEFRANCQ

NE FATIGUE NI L'ESTOMAC. NI L'INTESTIN. COMME LE FAIT
LA VIANDE CRUE. ET SON ACTION EST PLUS ENERGIQUE PUISQUE,

**“DANS LA VIANDE CRUE L'ÉLÉMENT SPÉCIFIQUE,
ACTIF, THÉRAPEUTIQUE, C'EST LE JUS.”**

DOCTEUR J. HERCOURT
16, Zemachov 1, Rue de l'École



L'ÉLECTION DE JULES SANDEAU A L'ACADEMIE FRANÇAISE

Un mois de mai 1859, Jules Sandeau était candidat à l'Académie Française. Une première fois en 1845, lors de la double élection de Mgr. Dupanloup et de Sylvestre de Sacy, il avait songé à poser sa candidature et y avait renoncé par amitié pour Augier, candidat aux deux fauteuils. Mais deux ans plus tard il se présenta aux deux scrutins qui aboutirent aux élections de M. de Falloux et du mathématicien Blot; il n'obtint que deux voix dans le premier et une seule dans le second de ces scrutins.

En 1857, Augier fut élu sans que Sandeau ait songé à renouveler sa tentative. Les deux écrivains avaient déjà signé ensemble *Le Gendre de M. Poirier*, le plus grand succès dramatique de l'époque et, en recevant Augier, le vieux poète Lebrun demandait : « Auquel des deux faut-il en faire honneur ? » L'Académie répondit elle-même à cette question. Onze jours après la réception d'Augier, elle lui donna Sandeau pour confirme.

Cette fois, deux fauteuils étaient vacants; celui d'Alfred de Musset et celui de Brifaut.

Sandeau, pour triompher, avait lutté contre deux courants d'idées. Malgré ses succès de théâtre, il était surtout un romancier, et l'Académie n'avait pas encore donné au roman son droit de cité.

D'autre part, Sandeau s'était toujours tenu à l'écart de la politique dont son incroyable paresse redoutait les émotions. Or, sous le Second Empire, les Immortels ouvertement fondeurs, aimaient à narguer le pouvoir par leurs choix. Ils venaient d'admettre le duc de Broglie, M. de Falloux, Laprade, Legouvé, tous peu suspects de chaudes sympathies pour le régime impérial. Il leur aurait plus de donner une nouvelle leçon à Napoléon III. On songea à représenter au fauteuil de Brifaut, M. Cuvillier-Fleury, l'ancien précepteur du duc d'Aumale, inébranlable dans sa fidélité aux princes exilés.

M. de Sacy, lié par le *Journal des Débats* à Cuvillier-Fleury, faisait chaque année de longs séjours à Bourbon-l'Archambault pour y prendre les eaux. Il y avait connu le docteur Regnault et il pensa à user de l'influence de ce vieil ami de Sandeau pour obtenir le déstirement de ce dernier en faveur du nouveau candidat. Regnault tenta la démarche mais il fut mal reçu. En réponse à sa lettre, il n'obtint que le billet ci-dessous :

Sans date.

Voilà trois ans passés, quand Augier se présenta pour la première fois à l'Académie, je lui laissai prendre les devants. Pourquoi ? Uniquement par déférence pour M. de Sacy qui se présentait en même temps qu'Augier. J'étais tout nouveau à la bibliothèque Mazarine; j'aimais déjà M. de Sacy, je l'admirais depuis longtemps, je le vénérais comme un maître et, tout en reconnaissant que ma candidature n'était pas faite pour lui porter ombrage, je jugeais convenable de ne point la poser à côté de la sienne. Je n'ai aucun regret de ce que j'ai fait; je le ferai encore aujourd'hui et ne m'en vanterais à personne. Cela dit, ai-je les mêmes raisons pour me retirer devant M. Cuvillier-

Fleury ? Je tiens M. Cuvillier-Fleury pour un galant honnête, j'estime son talent et son caractère; j'honore sa fidélité à la famille d'Orléans. Je ne trouve pas mauvais qu'il se présente à l'Académie; je ne lui ai jamais tourné le dos et ne sals pas qui a pu contester cette sorte d'histoire; j'admets très bien que M. de Sacy lui donne sa voix; ce que je n'admet pas, c'est que je me retire devant lui. Je ne dois rien à M. Cuvillier-Fleury; s'il se fait vieux, voilà longtemps que je ne suis plus jeune, mes titres valent les siens et si l'un de nous deux doit s'éloigner devant l'autre, M. Cuvillier-Fleury serait fort surpris, l'imagine, de me voir prendre un rôle qui lui convient tout aussi bien qu'à moi. Telle est ma réponse, mon gros ami; elle n'a rien qui puisse offenser M. Cuvillier et M. de Sacy; j'espère que tu l'approuveras. Mais, encore un coup, qui a pu te dire que j'avais affecté de tourner le dos à M. Fleury dans une récente rencontre ? A qui ai-je donné le droit de me croire si bête et si grossier ? Est-ce à M. de Sacy qu'on a fait ce ragot ? Et il l'a cru ? Bonité divine !

Adieu, mon vieux. Ton fils va mieux, je le savais, et voilà pourquoi je n'écrivais pas; mes amis heureux n'entendent guère parler de moi. Embrasse pour nous tout ton cher monde. On va bien ici, on vous aime, on se réjouit déjà à la pensée de vous avoir l'hiver prochain. Soignez bien M. de Sacy et rends-le bien portant à ses amis.

JULES.

Interroge M. de Sacy et fais-moi savoir le nom de l'honnête homme qui prétend que j'ai tourné le dos à M. Cuvillier-Fleury. Cet honnête-là en a menti et je le lui dirai en face.

Ne néglige pas cette affaire-là; il est bon de connaitre ses ennemis; les plus bêtes sont les plus dangereux.

Sandeau maintint sa candidature; Cuvillier-Fleury ne posa pas la sienne. Battu par Victor de Laprade sur le fauteuil de Musset où il n'obtint que 15 voix, Sandeau fut élu sur le fauteuil de Brifaut par 17 voix, tandis que 5 se portaient sur M. de Carné, 8 sur M. Marcellus et 3 sur un nom bien oublié aujourd'hui; Liadières.

Le lendemain même de l'élection, le nouvel Académicien, tout joyeux, faisait part de son succès à son ami Regnault par ce curieux billet.

Vendredi.

J'espère, gros animal, que tu vas mesurer d'un œil respectueux la distance qui nous sépare désormais et en user avec moi moins familièrement que par le passé. Embrasse pour nous ta femme, ta fille et donne-moi de vos nouvelles à tous.

JULES SANDEAU, de l'Académie française.

Entends-tu ? gros culistre.

Le 26 mai 1859, Sandeau était reçu solennellement sous la coupole par M. Vitet. Il avait invité en ces termes Regnault à se trouver auprès de lui.

Sans date.

Gros croate. C'est pour jeudi prochain, M. de Sacy prétend que tu dois venir. Viendras-tu ? J'en doute, et tu sais pourtant si je serais heureux de te sentir là près de moi.

Je vous embrasse.

JULES.

Le docteur Regnault, déjà souffrant, ne put assister au triomphe de son ami.

PAUL REGNAULT.

ANOREXIE



CARNINE LEFRANCO
ramène toujours l'appétit
dès le premier flacon



LA Carnine Lefrancq ABREGE TOUTE CONVALESCENCE



APOLON PARMI LES MUSES

Tableau de Martin de Vos (1532-1608). — École flamande. — MUSÉE ANCIEN DE BRUXELLES

LE PROFESSEUR MARCEL LABBÉ



Ernest-Marcel Labbé, est né au Havre le 4 Décembre 1870 ; son père était professeur de Philosophie au Lycée de Nantes.

Il commença ses études médicales à l'École de Nantes, et hésita entre la chirurgie et la médecine. Mais après avoir été aide-d'anatomie à Nantes en 1889, il opta définitivement pour la médecine.

Interne Médaille d'or à Paris, en 1897, Prix de Thèse en 1898, Chef de Clinique en 1899, médecin des Hôpitaux en 1903, agrégé en 1904, le docteur Marcel Labbé arrivait au professorat en 1920.

Dans ses travaux et dans sa pratique, il s'est spécialisé dans les maladies de la nutrition, et notamment dans l'étude du diabète.

On lui doit un *Traité d'Hématoscopie*, avec F. Bezançon ; des ouvrages sur les *Régimes*, sur

le *Diabète sucre*, sur le *Sang*, sur le *Cytodiagnostic*, un *Précis de pathologie médicale*, un ouvrage de vulgarisation : *La Santé au Foyer*.

Le professeur Marcel Labbé est en relations suivies avec les médecins Américains, Anglais, Belges, Espagnols et Sud-Américains.

En 1921, il fut chargé de Conférences au Brésil ; et en 1922, il donna une série de Conférences à la Faculté de Constantinople, puis en Belgique, en Hollande et en Espagne.

Titulaire du prix Saintour (1905), Membre de la Société d'Hygiène alimentaire, Président de la Société de Médecine de Paris, Collaborateur des *Annales de Médecine* et de la *Presse Médicale*, le professeur Marcel Labbé est Membre de l'Académie de Médecine et Officier de la Légion d'Honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Le docteur Marcel Labbé, expert en régimes alimentaires, fait passer chacun de ses clients devant la glace déformante, où l'intéressé se voit immédiatement dans la forme qu'il désire.

BOILEAU A-T-IL INSPIRÉ LA MARSEILLAISE ?

C'est ce que se demande le *Mercure de France*, qui cite l'ode que Boileau composa à l'âge de dix-huit ans :

ODE

SUR UN BRUIT QUI COURUT, EN 1656,
QUE CROMWELL ET LES ANGLOIS ALLOIENT FAIRE
LA GUERRE A LA FRANCE.

Quoi ! ce peuple aveugle en son crime...
et dont voici les troisième, quatrième et cinquième strophes.

Arme-toi, France ; prends la foudre,
C'est à toi de réduire en poudre
Ces sanglants ennemis des rois.
Suis la victoire qui t'appelle
Et va sur ce peuple rebelle
Venger la querelle des rois.

Jadis on vît ces parricides,
Aides de nos soldats perfides,
Chez nous, au comble de l'orgueil,
Briser tes plus fortes murailles ;
Et, par le gain de vingt batailles
Mettre tous tes peuples en deuil !

Mais bientôt le ciel en colère,
Par la main d'une humble bergère,
Renversant tous leurs bataillons,
Borna nos succès et nos peines ;
Et leurs corps pourris, dans nos plaines,
N'ont fait qu'engraisser nos sillons.

Dans la *Marseillaise*, le rôle des facteurs est interverti, c'est le peuple contre les rois. Le mouvement de l'ode de Boileau annonce le chant de Rouget de l'Isle. Les « féroces soldats » sont proches parents des « sanglants ennemis », « ces campagnes » sont une réplique de « nos plaines », et le hasard n'aurait su présider seul à l'identité de certaines images et de telles rimes, les rimes principales, pourrait-on dire, des deux poèmes.

(*Almanach des Lettres*).



NÉORESSE DE TUNIS.

LA CARNINE LEFRANCQ

ne laissant aucun résidu

NE FATIGUE ni l'estomac, ni l'intestin,

NE PROVOQUE ni dégoût, ni intolérance.





JOURNAL ILLUSTRÉ

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone: COMBAT 01-34
R. C. Seine 25-19-5

VINGTIÈME ANNÉE
N° 208
AVRIL 1925 (2)

ABONNEMENT

UN AN . . .	FRANCE . . . 18 Fr.
	ÉTRANGER . . . 20 Fr.
... . .	
LE NUMÉRO . . .	DEUX FRANCS

ORIGINES ET HISTOIRE DU VAL-DE-GRÂCE

Depuis le XIII^e siècle, on connaissait, sous le vocable d'Abbaye du Val-Profond, un vieux monastère de Bénédictines, situé au Sud-Ouest de la grande banlieue parisienne, à deux kilomètres de Bièvres-le-Châtel, en Seine-et-Oise.

Ce monastère, tombé en ruines, avait été relevé par Anne de Bretagne, vers la fin de sa vie. C'est de cette époque que semble dater son nouveau titre de Val-de-Grâce, qui lui est déjà donné sous François I^e, en 1515.

Mais c'est à une autre reine de France que le Val-de-Grâce dut l'éclat de son nom. Anne d'Autriche, mariée à treize ans à Louis XIII, s'était en effet épisée d'une profonde affection pour une jeune prieuse de l'Abbaye de la Ville-l'Évêque, Marguerite Veyny d'Arbouze, à qui elle procurait, en 1618, la crosse abbatiale du Val-Profond.

Le vieux monastère de Bièvres tombant en ruines, on décida alors la translation du Val-de-Grâce dans un des faubourgs de Paris.

Le 7 Mai 1621, le garde des Sceaux, Michel de Marillac, cousin de Marguerite d'Arbouze, achetait donc, de la part de la reine, pour la somme de 36.000 livres, un domaine du faubourg Saint-Jacques, situé en face du Carmel de Notre-Dame-des-Champs, et que l'on nommait le Fief de Valois ou le Petit-Bourbon, maison de campagne des Valois, au moins depuis Philippe III le Hardi (1270).

En 1523, ce manoir avait été confisqué avec les autres biens du Connétable Charles de Bourbon, après la trahison de ce dernier, et Louise de Savoie avait obtenu de son fils François I^e, le fief qui, désormais, relèvera de la couronne.



INTÉRIEUR DU CLOÎTRE DU VAL-DE-GRÂCE.

Numéro spécial consacré par la CARNINE LEFRANCQ aux Écoles des Services de Santé Militaire, Maritime et Colonial, à l'occasion du III^e CONGRÈS DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE MILITAIRES

Paris — Val-de-Grâce — 20 au 25 Avril 1925.

La tradition veut qu'en 1589, Henri de Navarre, lors de son premier coup de main sur Paris, surprit le faubourg Saint-Jacques, et que le futur Henri IV dormit quelques heures sur un lit de paille, au Petit-Bourbon.

En 1611, le Père de Bérulle s'installait dans cette demeure et y fondait cette Congrégation de l'Oratoire qui devait plus tard compter parmi ses membres, Malebranche et Massillon. Saint Vincent

de-Grâce, trop à l'étroit dans l'ancien berceau de l'Oratoire, agrandissaient leur domaine et édifiaient de nouveaux locaux.

De ce monastère parisien du Val-de-Grâce, Anne d'Autriche était non seulement la fondatrice, mais l'amie la plus assidue.

Elle allait d'ailleurs y être attirée aussi par un intérêt politique : entraînée par son intrigante amie la duchesse de Chevreuse, elle entre en effet



VUE PERSPECTIVE DE LA FAÇADE DE L'ABBAYE ROYALE DU VAL-DE-GRÂCE
FAÇADE DE L'ABBAYE ROYALE DU VAL-DE-GRÂCE, AU XVII^e SIECLE

de Paul y aurait été son hôte quelques mois avant d'être nommé curé de Clichy ; puis les Oratoriens, qu'on nommait les *Pères aux beaux chants*, quittent ces lieux en 1616, pour l'Hôtel du Bouchage, situé faubourg Saint-Honoré. En 1619, l'antique demeure royale servait d'asile aux pauvres vagabonds de Paris.

Telle était la maison dont les Bénédictines du Val-Profond prenaient possession le 20 Septembre 1621.

Le lieu était admirablement choisi, au voisinage de ce faubourg Saint-Jacques, qui était un des plus sains de Paris, et comptait déjà un grand nombre de couvents. En effet, il y avait là : les Capucins, sur l'emplacement actuel de l'Hôpital Cochin, le Carmel de Notre-Dame-des-Champs (entre la rue Saint-Jacques et la rue Denfert-Rochereau), les Ursulines, dont on construisait le couvent (rue Gay-Lussac), le Séminaire Saint-Magloire, près de Saint-Jacques du Haut-Pas ; et bientôt allaient s'y trouver les Feuillantines, les religieuses de la Visitation, et Port-Royal, dont les bâtiments abritent aujourd'hui la Maternité.

Peu après d'ailleurs, les Bénédictines du Val-

bientôt dans toutes les cabales du parti hostile à Richelieu, et c'est du Val-de-Grâce, asile plus discret que le Louvre, qu'elle va correspondre avec l'étranger.

C'est alors qu'éclate, en 1637, l'*Affaire dite du Val-de-Grâce*. Richelieu, mis au courant des agissements de son ennemie, fait perquisitionner dans le couvent de la rue Saint-Jacques, et y découvre des lettres compromettantes. Anne fait des aveux, n'obtient de Louis XIII qu'un pardon accordé au prix des concessions les plus dures ; et les portes du Val-de-Grâce sont fermées.

La réconciliation se fit cependant entre Louis XIII et Anne d'Autriche ; et comme, après 21 ans de mariage, le couple royal était sans héritier, Anne d'Autriche fit le vœu, si la France obtenait un Dauphin, d'édifier au Val-de-Grâce un monastère et une église superbes.

Le 5 Septembre 1638, un fils lui naissait, qui devait régner sous le nom de Louis XIV ; puis Richelieu meurt en 1642 ; puis Louis XIII en 1643. La Reine devient régente, et va pouvoir s'acquitter de son vœu.

Dans leurs notes successives, communiquées à l'Institut, à l'Académie de Médecine, et à la Société de Biologie, MM. RICHET et HÉRICOURT ont fait connaître comment le suc de viande crue est anti-bacillaire : Ce suc accomplit une sorte de mission métatrophique. Il change la nutrition des cellules vivantes, les rend réfractaires aux toxines tuberculeuses ainsi qu'aux cultures microbiennes.

François Mansart, architecte de la Couronne, est appelé à dresser les plans d'une église et d'un monastère : il les établit de façon somptueuse.

Le petit roi Louis XIV, âgé de sept ans, pose en grande solennité, le 1^{er} Avril 1645, la première pierre de l'Église, et dix ans après, son frère Philippe, duc d'Anjou, pose celle du nouveau monastère. A peine les deux monuments sont-ils achevés, que, le 20 Janvier 1666, Anne d'Autriche meurt à son tour.

Mais la reine n'avait jamais cessé d'être la fidèle habituée du Val-de-Grâce ; elle y avait ses appartements et y recevait tous les Grands.

A son tour, Louis XIV y fit de nombreuses visites, et Mazarin y fréquenta, bien qu'il n'aimât pas beaucoup la maison qui, sous la Régence, devenait pour la seconde fois un centre d'opposition — celui des dévots, — hostile à la politique du Cardinal.

En 1659, Don Juan d'Autriche vint incognito au Val-de-Grâce, pour y négocier secrètement le mariage de Louis XIV avec l'Infante d'Espagne ; et lorsque la jeune reine Marie-Thérèse d'Autriche fit son entrée à Paris, elle ne manqua pas de s'y arrêter, par égard pour la reine-mère.

Ainsi, pendant près d'un demi-siècle, le Val-de-Grâce connut, grâce à l'affection de sa fondatrice, une faveur qu'aucune autre abbaye ne put lui disputer.

Au XVII^e siècle, le Val-de-Grâce eut une vie plus efficace ; en 1790, le monastère fut supprimé et devint Bien national.

Un décret de la Convention, en date du 31 Juillet 1793, y installa un hôpital militaire qui ouvrit ses portes aux malades de la garnison de Paris en 1795. Telle est encore son affection actuelle.

Dès le 1^{er} Mai 1793, le Comité de Salut Public avait exprimé le désir de voir utiliser la ci-devant abbaye pour l'enseignement de la médecine, de la chirurgie et de la pharmacie militaires. Cette destination initiale s'est conservée jusqu'à nos jours. Hôpital d'instruction de 1796 à 1803, puis de 1816 à 1836 ; hôpital de perfectionnement de 1836 à 1850, le Val-de-Grâce abrite depuis 1852, l'École d'Application de médecine et de pharmacie militaires, où les jeunes médecins de l'Armée reçoivent à l'amphithéâtre et à l'hôpital un double enseignement théorique et clinique fourni par un corps de professeurs et d'agréés.

Ce Corps enseignant du Val-de-Grâce et les

Directeurs ou Médecins-chefs de l'Etablissement, souvent tirés de son sein, réunirent au cours du siècle dernier, les plus grands noms de la médecine militaire.

Jean-Dominique LARREY, avant de devenir le chirurgien en chef des Armées impériales y professa sous le Directoire.

DESGENETTES, le grand chirurgien de l'Empire, y fut médecin en chef de 1805 à 1820, cédant la place à BROUSSAIS, le fondateur de l'Ecole physiologique. GAMA, BÉGIN, BAUOENS, Hippolyte LARREY s'y succédèrent sous la Restauration et le Second Empire. En trente ans de 1852 à 1882, le Val-de-Grâce compta parmi les siens, trois hommes qui font l'honneur de la science médicale française : MAILLOT, qui découvrit et appliqua si heureusement en Algérie le traitement de la malaria par la quinine ; VILLEMIN qui, le premier, établit la nature infectieuse de la tuberculose ; LAVERAN, qui répandit l'agent spécifique du paludisme auquel est attaché son nom.

Enfin au cours de la dernière guerre, un musée annexé à l'Ecole fut créé dans une partie des locaux de l'ancienne abbaye. C'est le « Musée du Val-de-Grâce » encore appelé « Archives et Documents de guerre du Service de Santé », institué en 1916 pour conserver la trace de tous les efforts réalisés en vue de perfectionner, dans leurs multiples domaines, la médecine et la chirurgie d'armée.

Organe d'étude constitué par un important dépôt d'archives, par une bibliothèque de 33.000 volumes et par une section anatomo-pathologique de guerre unique au monde, le Musée du Val-de-Grâce possède aussi plusieurs salles et de vastes galeries qui abritent une riche collection de souvenirs, de documents et d'œuvres d'art se rapportant à l'histoire de la médecine militaire et au fonctionnement du Service de Santé en campagne, depuis la Renaissance jusqu'à nos jours.

Telle est, brièvement esquissée, l'histoire de cette maison qui en trois siècles eut des destinées si diverses.

L'admirable monument dessiné par F. Mansart subsiste aujourd'hui dans son intégrité architecturale. Les visiteurs peuvent en tous temps visiter l'église. Le Musée du Val-de-Grâce, situé au cœur du vieux monastère, ouvre largement les portes de ses collections historiques à toute personne qui en fait la demande, même verbale, au médecin-major, chef de ce service.



ANNE D'AUTRICHE
par PORBUS, le jeune.



LE PAVILLON D'ANNE D'AUTRICHE
(État actuel)

La Carnine Lefrancq

dont la base exclusive est le
Suc Musculaire de Bœuf Concentré,

possède tous les avantages eupéptiques de la viande crue
:: : : sans aucun de ses inconvénients. :: : :

LE MÉDECIN INSPECTEUR GÉNÉRAL H. VINCENT

Ancien interne des Hôpitaux de Bordeaux, H. Vincent était reçu docteur en 1887, avec une thèse exposant des « Recherches expérimentales sur l'hyperthermie ». Il entrait alors au Val-de-Grâce comme médecin stagiaire, et y restait ensuite deux ans comme aide-major, avec les fonctions de préparateur du Laboratoire d'Anatomie pathologique et de Bactériologie.

Envoyé en Algérie, il devenait directeur du Laboratoire bactériologique de l'Hôpital militaire du Dey, à Alger, de 1891 à 1895, et rentrait au Val-de-Grâce en 1896, comme professeur agrégé. Il ne devait plus guère quitter ce centre d'enseignement, où il ne tardait pas, sa période d'agrégation terminée, à obtenir la chaire d'Épidémiologie ; puis, son temps de professorat fini, il prenait la direction du Laboratoire de bactériologie — emploi nouvellement créé — où la guerre le trouva.

Les nombreux travaux du docteur Vincent, en matière de microbiologie, en avaient fait un spécialiste tout désigné pour diriger le nouvel enseignement dans le milieu médical militaire ; aussi, dans l'exercice de ces fonctions qui lui convenaient particulièrement, le savant a-t-il pu donner toute sa mesure.

Rappelons ses travaux sur l'infection mixte par le bacille typhique et sur le rôle des associations microbiennes dans la fièvre typhoïde, ses recherches sur une forme particulière d'angine diphithéroïde et sa découverte du bacille fusiforme pathogène de l'angine qui porte son nom ; sa découverte aussi du microbe de la pourriture d'hôpital, son étude sur la désinfection des

crachats tuberculeux, ses recherches sur l'application de la méthode biologique au diagnostic médico-légal du sang humain, etc.

Mais les travaux les plus importants du docteur Vincent se rapportent à la vaccination contre la fièvre typhoïde. Le vaccin, qu'il a su préparer par une méthode spéciale de stérilisation des cultures par l'éther (autolysat), s'est en effet montré tout à la fois très actif et très maniable, et toutes les vaccinations qui furent pratiquées dans nos armées au cours de la grande guerre, furent faites avec ce vaccin, qui diffère, ainsi qu'en le sait, du vaccin dont Chantemesse a créé le type, par ce point que les toxines n'y subissent pas l'action de la chaleur employée pour stériliser les microbes, et aussi par cette particularité, qu'il est polyvalent, c'est-à-dire préparé avec les diverses variétés de bacilles typhiques.

On sait quelles immenses services ces vaccinations ont rendu à la défense nationale, en empêchant nos effectifs de fondre du fait d'une épidémie typhoïde, qui dès les premiers mois de la guerre, s'annonçait redoutable.

Les conséquences qui suivirent la vaccination obligatoire des troupes, furent que la morbidité par typhoïde qui était de 26,58 en 1915, tomba à 0,28 pour 1000 en 1918. On peut dire que l'emploi de la méthode nous a épargné pendant la guerre de 150 à 200.000 décès.

Le docteur Vincent, actuellement Médecin inspecteur général dans le cadre de réserve, est membre de l'Académie des Sciences et de l'Académie de Médecine ; il est Grand-Officier de la Légion d'Honneur.



La Carnine
Lefrancq

est le remède héroïque
des Anémies, de la Chlorose, du Lymphatisme
et de toutes les déchéances physiques



L'ÉCOLE D'APPLICATION DU SERVICE DE SANTÉ MILITAIRE DU VAL-DE-GRÂCE

L'École d'Application du Service de Santé Militaire du Val-de-Grâce, dont le principe remonte au 22 Février 1794 — époque à laquelle des « cours d'instruction » avaient été établis dans l'hôpital même du Val-de-Grâce qui plus tard devint « hôpital de perfectionnement » par ordonnance royale du 12 Août 1830 — ne reçut son investiture que par décret du 9 Août 1850 et n'ouvrit ses portes qu'en Février 1853.

Elle est destinée à donner aux médecins et pharmaciens stagiaires le complément d'instruction spéciale technique et pratique nécessaire pour remplir dans l'armée les obligations qui incombent au Service de Santé.

Y sont admis :

1^o Les élèves de l'École du Service de Santé militaire de Lyon, reçus docteurs en médecine ou ayant obtenu le diplôme de pharmaciens et ayant fait un an de service dans les hôpitaux militaires à leur sortie de l'École de Lyon.

2^o Les docteurs en médecine et les pharmaciens provenant des facultés admis directement, après concours, nommés au grade de médecin aide-major de 2^e classe à la même date que les élèves sortant de l'École du Service de Santé de Lyon et ayant accompli un an de service dans les hôpitaux militaires.

L'enseignement est donné par les médecins et pharmaciens militaires nommés, après concours, professeurs agrégés et ensuite professeurs.

1^o Dans les cliniques de l'hôpital militaire du Val-de-Grâce ainsi que dans certaines cliniques des hôpitaux Percy et Villemin, cliniques qui, en sus des services de médecine et de chirurgie générales, sont complétées par des stages en oto-rhino-laryngologie et ophtalmologie, en urologie, en neuropsychiatrie, en dermatovénéréologie, en maladies contagieuses,

et par des visites dans les hôpitaux civils voisins.

2^o Dans les cours magistraux faits par les professeurs sur les spécialités médico-militaires suivantes : hygiène, épidémiologie, expertises médicales, physiothérapie, dermatologie, chirurgie de guerre, thérapeutique chirurgicale, appareillage, chirurgie spéciale, pharmacie, chimie, service de santé en campagne et à l'intérieur, etc...

3^o Dans les travaux pratiques et conférences dirigés par les professeurs agrégés pour compléter pratiquement l'enseignement théorique des professeurs.

De plus, pour présenter aux stagiaires les malades dont ne pourraient, sans cela, profiter que les assistants d'un service, le Directeur a organisé des cliniques magistrales où chaque semaine les professeurs exposent à toute la promotion les cas intéressants en les commentant dans des conférences qui seront publiées sous le titre de « Clinique Médico-chirurgicale du Val-de-Grâce ».

Bien plus, pour étendre l'enseignement réservé jusqu'ici aux médecins stagiaires, un cours d'actualités médico-chirurgicales fut ouvert en Janvier 1925. Le Directeur fit alors appel à la collaboration des professeurs de la Faculté et de l'Institut Pasteur, des chirurgiens et médecins des hôpitaux et tous acceptèrent immédiatement de venir, avec les professeurs du Val-de-Grâce,



LE MÉDECIN-INSPECTEUR DOPTER
Directeur de l'École du Val-de-Grâce.



LA COUR D'HONNEUR DE L'ÉCOLE DU VAL-DE-GRÂCE

apporter aux médecins militaires les résultats de leur expérience clinique et leurs travaux de laboratoire pour mettre au point les dernières questions à l'ordre du jour. Ces cours dont le succès va croissant seront publiés ultérieurement.

L'École du Val-de-Grâce réservée aux sta-

giaires est ouverte également à tous les médecins français qui peuvent être autorisés à suivre les cours et conférences. En outre, chaque année, les médecins étrangers de plus en plus nombreux sont admis, après autorisation du Ministre de la Guerre, à suivre les travaux de l'Ecole soit comme stagiaires, soit comme auditeurs bénévoles.

A la fin du stage qui dure 9 mois, de Novembre à Juillet, un concours de sortie règle le classement des médecins et pharmaciens qui seront affectés ensuite en France ou aux T. O. E.

Le Directeur de l'Ecole d'Application du Val-de-Grâce est actuellement le Médecin-Inspecteur DOPTER.

Né à Paris en Février 1873, admis à l'Ecole du Service de Santé de Lyon en 1893, Dopter entra comme stagiaire au Val-de-Grâce en 1896, y exerça ensuite l'emploi de médecin surveillant en 1900, et devint professeur agrégé (maladies et épidémies des armées) en 1903, après avoir été nommé médecin-major de 1^{re} classe et membre de la Commission technique permanente pour la prophylaxie des maladies infectieuses dans l'armée.

Il était encore professeur à l'Ecole d'Application du Val-de-Grâce en Août 1914, lorsqu'il fut affecté aux armées du Nord-Est à l'hôpital d'évacuation N° 15. Au 1^{er} Janvier 1916, le D^r Dopter était promu médecin principal de 2^e classe, et fut alors successivement affecté comme adjoint au Directeur général du Service de Santé du groupe d'armées d'opérations du Nord-Est, au G. Q. G. Médecin-Divisionnaire de la 67^e Division, il contribua largement à réduire au minimum les pertes définitives et

les réductions d'effectifs dus à l'emploi intensif par l'ennemi d'obus à gaz de toutes sortes. Personnellement atteint, il n'en continua pas moins avec abnégation son œuvre de science et de dévouement.

En Décembre 1918, le D^r Dopter fut

promu Médecin Principal de 1^{re} classe et nommé Médecin-chef du centre de rapatriement des prisonniers de guerre, à Darmstadt. Il exerça ensuite les fonctions de médecin consultant de la II^e armée, et revint au Val-de-Grâce, en Février 1919, pour y occuper comme professeur la chaire des maladies et épidémies des armées et de bactériologie qu'il détenait déjà avant la guerre.

Officier de la Légion d'Honneur en Juin 1920, il était désigné, en Août 1923, pour remplir les fonctions de Directeur du Service de Santé du 18^e Corps, à Bordeaux ; puis il revenait au Val-de-Grâce en avril 1924 où il fut nommé Directeur de l'Ecole d'Application

Santé militaire et de l'Hôpital militaire du Val-de-Grâce.

Le médecin-inspecteur Dopter s'est adonné sans répit à l'étude des maladies infectieuses qu'il a poursuivies dans les services cliniques et aux laboratoires. Il est l'auteur de travaux nombreux notamment sur la dysenterie bacillaire, l'ambliase, la méningite cérébro-spinale. On lui doit la découverte du sérum anti-dysentérique et du sérum antiméningo-coccique. Ces travaux lui ont valu, en 1918, d'être élu membre titulaire de l'Académie de Médecine. On lui doit un traité d'Epidémiologie très apprécié.



LE DOME DU VAL-DE-GRAÇE, VU DU JARDIN



ANOREXIE - ANÉMIE - DÉBILITÉ

TUBERCULOSE

NEURASTHÉNIE - CHLOROSE



CONVALESCENCE - FAIBLESSE

MALADIES

DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN



CARNINE LEFRANCQ

PUR SUC DE VIANDE DE BOEUF CRUË CONCENTRÉ
SOUS FORME DE SIROP DE SAVEUR ADOURABLE

FUMOUZE - 78, Faub. St-Denis - PARIS

R. G. SEINE
25.157

LES PROFESSEURS DU VAL-DE-GRÂCE



Le Médecin Principal de 1^{re} classe RIEUX, Professeur d'Expertises médicales et de Législation militaire, est sorti de l'École d'Application du Val-de-Grâce le 1^{er} Octobre 1896. Médecin Aide-Major au 71^{er} Régiment d'Infanterie, puis aux Hôpitaux de la Division de Constantine; Médecin-Major au 70^{er} Régiment d'Infanterie, puis au 41^{er} Régiment d'Infanterie (1902-1906). Répétiteur à l'École du Service de Santé militaire de Lyon (1906-1911); Professeur agrégé d'Hygiène à l'École d'Application du Val-de-Grâce (1911-1914); Il était nommé Professeur d'Expertises médicales et de Législation militaire en 1920.

Ses travaux scientifiques portent principalement sur l'Hématologie, le Paludisme, la Tuberculose pulmonaire latente chez le soldat.



Le Médecin Inspecteur SRCQUÉPÈE, Médecin-Chef du Val-de-Grâce, Sous-Directeur de l'École d'application du Service de Santé militaire, est né à Nielles-les-Ardres (Pas-de-Calais) le 14 Mars 1874. Entré à l'École du Service de Santé militaire en 1893, il devint successivement docteur en médecine (Lyon) en 1896, professeur agrégé (Hygiène) au Val-de-Grâce en 1906 et professeur d'Hygiène en 1920.

Le Dr. Sacquée a spécialement étudié les questions intéressant l'étiologie, la prophylaxie et l'hygiène. Ses travaux les plus importants portent sur les infections paratyphoïdes, qu'il a fait connaître en France bien avant la guerre; sur la fièvre typhoïde; sur les empoisonnements alimentaires; sur les porteurs de germes, en particulier les porteurs de bacilles typhiques et paratyphiques; sur les icères de toutes sortes; sur les pneumocoques et la sérothérapie antipneumococcique; sur les infections des plaies de guerre, et surtout la gangrène gazeuse, dont il a fait connaître les formes cliniques essentielles, édifié la pathogénie basée sur le rôle de trois germes primordiaux (*Vibrio Septique*, *Bacillus Perfringens*, *Bacillus Bellonencis*) et réalisé le traitement préventif et curatif par les sérums spécifiques.



De haut en bas :

LE MÉDECIN-INSPECTEUR SRCQUÉPÈE.

LE MÉDECIN PRINCIPAL DE 1^{re} CLASSE RIEUX

LE MÉDECIN PRINCIPAL DE 1^{re} CLASSE ROUVILLE.

LE MÉDECIN PRINCIPAL DE 2^{me} CLASSE JUDE.



Le Pharmacien Principal de 1^{re} Classe BRETEREAU, Professeur de Chimie appliquée à la biologie et aux expertises de l'Armée, est sorti de l'École du Val-de-Grâce en 1896. Affecté à l'hôpital Desgenettes à Lyon, puis aux hôpitaux de la Division d'Oran et à la Pharmacie centrale, à Paris, il était nommé Professeur Agrégé de toxicologie et de chimie en 1908. Affecté en 1913 aux hôpitaux de la Division de Tunisie; il passe à la mobilisation, au Laboratoire central de Bactériologie et de Chimie en 1914, au laboratoire de la Section technique du Service de Santé en 1917, et aux Invalides en 1918. Nommé en 1919, au Val-de-Grâce, Professeur de chimie appliquée à la biologie et aux expertises de l'Armée, il est également répétiteur de chimie à l'École Polytechnique. Auteur d'une méthode d'analyse électrothermique des composés organiques et d'une méthode de destruction des viscères, pour la recherche des poisons minéraux; d'une méthode catalytique d'hydrogénération au moyen de palladium; de travaux sur la solanine, l'hématine, le phénanthrène, les sulfures phosphorescents, etc.

D'APRÈS une communication de MM. LASABLIÈRE et CH. RICHET, à la Société de Biologie : Le Suc Musculaire seul provoque une leucocytose active, dans l'alimentation par la Viande Crue, et c'est pourquoi la

Carnine Lefrancq

A base exclusive de Suc Musculaire de Bœuf Concentré

EST SI ÉNERGIQUE DANS SON ACTION

LE MÉDECIN PRINCIPAL
DE 1^{re} CLASSE HIRTZLE MÉDECIN PRINCIPAL
DE 1^{re} CLASSE DUGUETLE MÉDECIN PRINCIPAL
DE 2^e CLASSE PLISSONLE MÉDECIN PRINCIPAL
DE 1^{re} CLASSE LÉVY

Le Médecin Principal de 1^{re} Classe Henri ROUVILLOIS, Professeur de Chirurgie d'Armée, fut nommé Répétiteur de Médecine opératoire et d'accouchement à l'École de Lyon, puis Professeur agrégé au Val-de-Grâce, en 1906. En 1911, il est désigné pour être chirurgien du Corps de débarquement du Maroc Occidental.

Pendant la guerre, le Dr Rouvillois a été Médecin-chef d'Ambulance de Corps d'Armée Jusqu'en Mai 1915, puis Médecin-chef de la 2^e Ambulance chirurgicale automobile. Et tout en conservant cette fonction il devint :

1^{er} Directeur des Études du cours de perfectionnement des Étudiants de la 1^{re} Armée.

2^o Chirurgien consultant de la 1^{re} Armée.

Principaux travaux. — Communications variées à la Société de Chirurgie de Paris, depuis 1907, sur toutes les branches de la chirurgie, notamment sur la chirurgie osseuse et l'appareillage des fractures.

Rapport à la Conférence chirurgicale interalliée, en 1918, sur les résultats éloignés des sutures et des greffes osseuses.

Rapport au Congrès International de Médecine et de Pharmacie militaires, en 1921, sur les enseignements de la guerre dans l'appareillage des fractures diaphysaires.

Rapport au Congrès français de chirurgie de 1922, en collaboration avec M. Cunéo, sur les résultats éloignés des greffes osseuses.

Le docteur Rouvillois est lauréat de l'Institut (Prix Montyon 1919) et Officier de la Légion d'Honneur.

* * *

Le Médecin Principal de 2^e Classe JUDE, Professeur de médecine légale et de neuro-psychiatrie, fut au début de sa carrière, médecin aux hôpitaux de Tunisie, où il s'efforça de lutter contre le paludisme et de répandre les notions d'hygiène ignorées, puis étudia longuement la mentalité originelle et la mentalité grégaire des soldats des Bataillons d'Afrique.

En 1912, il devint répétiteur de pathologie interne et pathologie générale à l'École du Service de Santé militaire de Lyon.

Pendant la guerre, il fut successivement médecin d'ambulance divisionnaire, de Brancardiers, du 163^e Régiment d'Infanterie. Agrégé au Val-de-Grâce en 1921, il était nommé Professeur en 1922. Membre correspondant de la Société de Médecine légale dès 1908, membre titulaire en 1924, le Dr Jude étudie

spécialement les questions d'expertises en milieu militaire et les problèmes d'identité.

Les directives de son enseignement sont de deux ordres.

Au point de vue éducatif : Importance de l'étude de la psychologie pour le médecin militaire appelé à organiser et à commander.

Au point de vue médical : Nécessité d'examiner les malades de neuro-psychiatrie, non seulement comme des nerveux et des mentaux, mais comme des malades de médecine générale, cliniquement et avec l'aide des méthodes de laboratoire permettant de dépister les insuffisances organiques.

* * *

Le Médecin Principal de 1^{re} Classe HIRTZ est Professeur de radiologie, électrologie, physiothérapie, radiumthérapie.

A l'hôpital militaire du Dey, à Alger, de 1907 à 1913, fut le créateur du premier centre de physiothérapie de l'Armée française.

Le docteur Hirtz organisa aussi le Centre de physiothérapie de l'hôpital militaire du Val-de-Grâce en 1913.

Chef d'un Equipage radiologique aux Armées en 1915 et 1916; chargé ensuite, au Sous-Sécrétariat du Service de Santé jusqu'à la fin de la Guerre, de l'organisation et de l'Inspection des Services radiologiques aux Armées, le Dr Hirtz est nommé Professeur de radiologie, d'électrologie et physiothérapie à l'École du Val-de-Grâce le 25 Mars 1920.

Ses études et travaux portent principalement sur l'Electrodiagnostic (en particulier « Nouvelle réaction d'espacement des secousses de fermeture »); sur l'Electrothérapie (en particulier « la Myélonérite diffuse chronique et son traitement par la galvanisation transversale »); sur la Radiologie (en particulier « Localisation des corps étrangers au Compas, — radiographie de la base du crâne et diagnostic des sinusites profondes, — évaluation et interprétation de la surface de l'image radiographique du rein », etc...).

* * *

Le Médecin Principal de 1^{re} Classe DUQUET, Professeur d'orthopédie et d'appareillage, fait partie de la promotion de 1900. — Il fut, en 1912, nommé Professeur Agrégé du Val-de-Grâce (anatomie chirurgicale et médecine opératoire).

La mobilisation le trouva à l'hôpital de Briançon. Il part avec une ambulance chirurgicale. En 1916-1917, il est affecté à la Direction générale du Service de

Santé au G. Q. G. puis au Sous-Sécrétariat d'Etat du Service de Santé où il s'occupe plus spécialement de l'organisation chirurgicale des Armées. Entre temps, il devint Secrétaire de la Conférence chirurgicale interalliée. En 1918, il organise l'hôpital de la Corancele (1^{re} Armée), et en 1919, est affecté au Maroc. C'est en 1920 qu'il fut nommé Professeur au Val-de-Grâce: Chaire d'orthopédie et d'appareillage.

Le Dr Duguet est membre correspondant national de la Société de chirurgie (1922).

Ses principaux travaux sont : Organisation chirurgicale des Armées. — Organisation des évacuations de blessés. Adaptation de la chirurgie de guerre aux évacuations. — (Rapports au Congrès International de Médecine militaire à Rome). — Technique des amputations et prothèse. — Les moignons pathologiques. — Traitement de la péricardite tuberculeuse. — Cals vicieux de la rotule. — Traitement des arthrites purulentes. — Cilices traumatiques du Cervelet. — Arthrites chroniques non tuberculeuses de la hanche.

Le Médecin Principal de 2^e Classe PLISSON, Professeur de Médecine opératoire et thérapeutique chirurgicale, est sorti de l'École d'Application du Val-de-Grâce en 1903. — Répétiteur à l'École du Service de Santé militaire, en 1912, il part à la mobilisation comme médecin-chef d'ambulance, puis est affecté au Sous-Sécrétariat du Service de Santé en

1915 et 1916. Il dirige l'autochir 404 en 1917, Chirurgien consultant de la VI^e et de la VIII^e Armée en 1918. Chirurgien de l'hôpital de Strasbourg en 1919, il rentre à l'École du Service de Santé militaire en 1920 puis, est envoyé à l'École du Val-de-Grâce en 1922 comme Professeur de médecine opératoire et de thérapeutique chirurgicale.

Ses travaux scientifiques portent principalement sur les fractures verticales des vertèbres cervicales; les traumatismes du poignet et la subluxation larvée de la hanche, le traitement des brûlures; la rachianesthésie segmentaire dans le milieu hospitalier militaire; auteur de procédés opératoires pour l'opération de Ricard, la cure radicale du varicocèle et de l'ectopie testiculaire. Le Dr Plisson est l'auteur de l'ambulance automobile chirurgicale légère, type 1917 ».

Le Médecin Principal de 1^{re} Classe LÉVY, est Professeur des maladies et épidémies des armées et de bactériologie.

Chef du Laboratoire de bactériologie du XVII^e Corps d'Armée, puis répétiteur à l'École du Service de Santé militaire, il devint chef de Laboratoire (travaux biologiques) de clinique médicale à la Faculté de Médecine de Lyon.

Au Ministère de la Guerre, le Dr Lévy fut au Sous-Sécrétariat d'Etat du Service de Santé (1^{re} Division technique) puis à la 7^e Direction (Section de Médecine) et Chef de cette section de 1919 à 1923.



LE VAL-DE-GRAÇE. — Galerie commémorative du cloître.

LA CARNINE LEFRANCQ

ENRICHIT LE SANG EN HÉMATIES :

Avant son emploi... 41 globules rouges.
Un mois après... 54 globules rouges.
par carré d'hémématomètre.

ENRICHIT LE SANG EN HÉMOGLOBINE :

Avant son emploi... 8 % d'hémoglobine.
Un mois après... 9,7 % d'hémoglobine.

LA CARNINE LEFRANCQ

ENRICHIT L'ORGANISME
EN PHOSPHORE
ET EN LÉCITHINE



LE VAL-DE-GRAÇE. — Le Monument aux Branardiers.

**CONVALESCENCES
DIFFICILES**



CARNINE LEFRANCQ
réussit
toujours et très vite

L'AVIATION AU SERVICE DES BLESSÉS

Parmi les précurseurs de l'aviation sanitaire il faut citer en première ligne le Dr de Moij, médecin général de l'armée hollandaise qui en émit l'idée en 1910. Deux ans après, le professeur Duchaussoy, professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris et secrétaire général de l'Association des Dames Françaises, reprenait cette conception et faisait nommer par cette association une Commission spéciale dont le rapport était adressé au Ministère de la Guerre et au Congrès International de la Croix-Rouge de Washington.

Déjà, le Docteur Émile Reymond, prétendait que l'aviation devint l'auxiliaire de la Chirurgie, et il annonçait le temps où le chirurgien se transporterait dans les localités éloignées où l'on réclamerait son intervention ; mais ce qu'il prévoyait surtout, c'était le rôle considérable de l'aéroplane en médecine d'armée pour retrouver sur les champs de bataille les blessés et peut-être même pour leur transport rapide aux ambulances. Ses expériences aux grandes manœuvres de 1912 furent concluantes.

On se rappelle que le regretté Émile Reymond, avait succédé au Sénat, à son père, l'ingénieur Francisque Reymond, ancien député et sénateur de la Loire. Sa grande passion pour l'aéroplane, le fit renoncer dès la déclaration de guerre à son affectation de médecin-major aux armées, pour prendre place dans l'aviation comme pilote et observateur ; il y trouva une mort dramatique et glorieuse sous les balles d'un feu de salve allemand.

En octobre 1912, M. L. Julliot, membre du Comité de contentieux de la Ligue nationale aérienne saisissait cette Société de la question des avions sanitaires et étudiait les problèmes d'ordre juridique qui s'y rattachent.

Une réduction d'avion transporteur de blessés, due à M. Ribes, figurait à l'Exposition de la locomotion aérienne de 1912.

Les réalisations véritables datent de la guerre 1914-1918, aux heures tragiques de la retraite de l'armée serbe vers la mer, en 1915.

Plusieurs aviateurs français : Dangelzer, Paulhan,

Thirouin, Cornemont, Pelé, Serei, décidèrent d'utiliser les avions en mauvais état qu'ils possédaient pour sauver le plus grand nombre possible des blessés et malades graves qui ne pouvaient suivre la retraite. Ils réussirent à les transporter de Prizrend à Vallona, à Saint-Jean-de-Médua, à Alessio, etc. La démonstration était faite ; il restait à agencer spécialement des avions dans ce but.

Le Dr Chassaigne, médecin-major aux armées, député, réalisa en 1912, le premier type d'avion sanitaire entré régulièrement en service, avec un appareil Breguet, initialement destiné à être mitrailleur, en imaginant un dispositif permettant de placer deux blessés couchés dans le fuselage de l'appareil.

Le hasard allait bientôt donner à l'avion sanitaire un essor inattendu.

En 1920, la direction du Service de Santé était avisée que soixante appareils étaient mis à sa disposition. Elle ne les avait pas commandés et elle s'effara quelque peu de cette munificence inattendue. Il s'agissait d'anciens avions de guerre, réformés dès leur construction, parce qu'ils avaient aussi été dépassés par le perfectionnement de l'aviation allemande avec laquelle ils auraient soutenu une lutte inégale. Qu'allait-on en faire ? Au même moment, en Cilicie, un chef d'unité, qui avait l'esprit d'initiative, avait repris l'idée d'employer des aéroplanes pour transporter des blessés et des

malades de postes isolés ou encerclés. La méthode avait été couronnée de succès. On expédia dans le Levant quelques-uns des avions libérément offerts au Service de Santé : l'aviation sanitaire était créée.

Son extension à la métropole est, toutefois, de date beaucoup plus récente. Au cours de l'année 1923, un mécanicien militaire du centre d'aviation de Cazeaux eut les deux jambes déchiquetées par une hélice. De Cazeaux à Bordeaux, il n'y a guère qu'une soixantaine de kilomètres, mais les routes sont mauvaises et le blessé, affaibli par une hémorragie abondante, n'aurait pu supporter les cahots du voyage. On le plaça sur un avion. Une demi-heure après, il était à Bordeaux. On



LE DOCTEUR ÉMILE REYMOND
(Extrait de la collection Chanteclair 1915).

La Carnine Lefrancq

est préparée avec de la VIANDE de Bœuf
choisié, dans une USINE MODÈLE
où toutes les prescriptions de la Science
actuelle sont rigoureusement observées



l'opérait sur-le-champ. Le pilote qui l'avait amené se prêtait lui-même à la transfusion du sang. Amputé d'une jambe, l'homme fut sauvé. Le 20 septembre, un militaire gravement malade était transporté par avion de Nancy à Berck. Le 28 septembre, un aviateur atteint, à la suite d'une chute, d'une commotion cérébrale violente, compliquée de troubles aphasiques, atterrissait au Bourget, venant de Bordeaux, accompagné par son chirurgien. Le voyage, de 650 kilomètres, avait été effectué en quatre heures.

Cela ne signifie point qu'il n'y ait pas eu, à Bordeaux ou à Nancy, de ressources médico-chirurgicales suffisantes. Mais on sait qu'en matière chirurgicale surtout, il y a un intérêt pratique à ne pas disperser sur l'ensemble du territoire des installations médiocres, et, au contraire à en pourvoir un tout petit nombre de tous les moyens perfectionnés : salles d'opérations à l'outillage complet, laboratoires de recherches, installations radiologiques, etc. Dans les conditions actuelles de la science, ce n'est pas au médecin ou au chirurgien d'aller vers le malade, mais au malade d'être transporté là où il peut être le mieux soigné. L'avion y pourvoira et, comme on l'emploie surtout dans les cas d'urgence absolue, le risque infime qu'il comporte est largement compensé par le service qu'il rend.

D'ores et déjà, le Service de Santé s'est occupé à équiper deux régions d'un matériel et d'un personnel d'aviation sanitaire : celle de Bordeaux pour tout le Sud-Ouest de la France, et celle de Toul pour l'Est.

L'Illustration, publia en 1923 un article illustré, sur l'utilisation de l'avion par le Service de Santé au Maroc.

Pendant les opérations de la tache de Taza, treize avions sanitaires, en liaison avec les ambulances automobiles à chenilles, transportèrent de la base d'Enjal aux hôpitaux de Fez, de Meknès et de Casablanca, des grands blessés qui purent aussi subir les interventions chirurgicales que leur état réclamait et qui, pour la plupart, seraient morts aujourd'hui s'il leur avait fallu affronter les souffrances et les retards d'un voyage à dos de mulet ou de chameau, ou même en automobile. En une seule soirée, 71 blessés purent ainsi être amenés du champ de bataille dans les centres hospitaliers, et 51 pendant la matinée du lendemain. Au cours des huit premiers mois de 1923, les transports de blessés par avions se sont élevés à 800. Ils avaient été de plus de 500 en 1922 et,

en 1921, en y comprenant le Levant, de 700. Si l'on tient compte de la gravité des blessures et de la situation où se trouvaient les blessés au moment où ils furent atteints, en plein bled ou dans la montagne, loin, des routes, au cœur d'un pays hostile, on peut, sans exagération, évaluer à 1.500 le nombre de vies humaines qui furent sauvées.

On conçoit que ce mode nouveau pour le transport des blessés ait attiré l'attention. Mais — et c'est là l'originalité du fait — il ne s'agit plus seulement d'utiliser les avions sanitaires sur les théâtres d'opérations extérieurs : on se préoccupe de généraliser leur emploi en France, en temps de paix, pour les besoins de l'armée et aussi pour les civils. Entreprise paradoxe en apparence, alors que nous avons à notre disposition le chemin de fer et l'automobile, et que les grandes villes de province au moins sont pourvues d'installations et de personnel qui, à première vue, sont susceptibles de faire face à toutes les éventualités. Mais si l'on serre la question d'un peu près, on s'aperçoit vite que l'aviation sanitaire est appelée à jouer, dans un avenir prochain, un rôle considérable.

Les promoteurs de l'aviation sanitaire ont suggéré de doter la France d'une organisation qui mettrait à la disposition de chaque arrondissement une ambulance automobile, en liaison avec le terrain d'atterrissement, existant ou à créer, dans chaque département. De la sorte, les grands centres médicaux et chirurgicaux seraient à la portée de tous. Ce système permettrait la suppression de beaucoup d'établissements hospitaliers secondaires, voués nécessairement à une installation défectueuse. Cette suppression concorde d'ailleurs avec les vues exprimées au Congrès de chirurgie par le ministre de l'Hygiène, qui a préconisé le développement des établissements modèles, de préférence au vain épargnement des efforts.

D'ailleurs, d'autres pays, comme la Suède, la Finlande et la Pologne, se sont engagés déjà dans cette voie. La chose est d'autant plus intéressante que ces pays se fournissent largement chez nos constructeurs.

L'avion sanitaire est entré, chez eux, dans la pratique courante. Les résultats obtenus par nous dans le Levant et au Maroc ont grandement influé sur cette généralisation. Une fois de plus la France a été à l'origine d'un progrès. Il lui appartient de ne pas se laisser distancer à présent par ceux qu'elle a précédés.



AU MAROC. — LES TREIZE AVIONS SANITAIRES DU CAMP D'ENJIL (Cliché de *L'Illustration*).

DOMINIQUE LARREY

Le Baron Dominique-Jean LARREY, naquit à Baudéan, près Bagnères-de-Bigorre, le 8 juillet 1766.

Il commença très jeune ses études médicales à Toulouse. Aide-major à l'armée du Rhin en 1792, LARREY devint ensuite chirurgien en chef de la Grande Armée, qu'il suivit en Egypte, en Russie, enfin jusqu'à Waterloo, où il fut blessé et fait prisonnier. Son activité infatigable lui avait fait donner, dès la campagne de Syrie, le surnom de « Providence du soldat ». Il était membre de l'Institut de France, de l'Académie de médecine, de l'Institut d'Egypte, professeur au Val-de-Grâce, enfin, chirurgien en chef de l'hôpital du Gros-Caillou et des Invalides. On a de lui : *Mémoires de chirurgie militaire et campagnes (1812-1817)*; *Relation des voyages et des campagnes de 1815 à 1840 (1840)*; *Relation historique et chirurgicale de l'expédition de l'armée d'Orient en Egypte et en Syrie (1803)*; *Clinique chirurgicale exercée particulièrement dans les camps et les hôpitaux militaires depuis 1792 jusqu'en 1836 (1830-1836)*; *Recueil de mémoires de chirurgie (1821)*, etc.

Le caractère privé de LARREY est peint tout entier et d'un mot, dans cette phrase du testament de Napoléon : C'est « l'homme le plus vertueux que j'ai rencontré; il a laissé dans mon esprit l'idée du véritable homme de bien. »

Il mourut à Lyon le 1^{er} Août 1842.



DOMINIQUE LARREY (1766-1842)
Chirurgien en Chef de la Grande Armée.
D'après Pierre Guérax. — MUSÉE DU VAL-DE-GRACE.

LA CARNINE LEFRANCQ rend la Zomothérapie agréable
ELLE PLAÎT AUX MALADES, ELLE NE S'ALTÈRE PAS, ELLE AGIT !



DESCENNETES

Nicolas-René DUPRICHÉ, baron DESCENNETES, naquit à Alençon en 1762. En 1793, il sert dans l'armée d'Italie, dont il devient médecin en chef, un an après. En 1796, il est nommé médecin ordinaire de l'Hôpital et de la nouvelle École du Val-de-Grâce, où il reste deux ans, et prit part ensuite à l'expédition d'Egypte. Les armées étaient décimées par la peste; pour donner confiance aux soldats, DESCENNETES s'inocula à l'aisselle et à l'aïne, le plus d'un bubon, et, une autre fois, boit dans le verre même d'un pestiféré le reste d'une potion qu'il lui avait prescrite; il organise des lazarets, malgré la vive opposition de Bonaparte. Il suit la campagne de Russie, est fait prisonnier, rendu immédiatement à la liberté par le tsar Alexandre, repris après la défaite de Leipzig. Il peut enfin revenir à Paris, en 1814. Tombé en disgrâce sous la Restauration, il rentre en faveur aux Cent-Jours, et assiste à la défaite de Waterloo.

Professeur à la Faculté de médecine, il fut destitué en 1822; mais après 1830, il obtint la place de médecin en chef des Invalides. Il mourut en 1837. Malgré l'agitation de sa vie, il a laissé un grand nombre d'opuscules et d'ouvrages, parmi lesquels il faut citer : *Tentamen physiologicum de vasis lymphaticis (1780)*; *Analyse du système absorbant ou lymphatique (1792)*; *Histoire médicale de l'armée d'Orient (1802)*; etc.

DESCENNETES (1762-1837).

Médecin-chef du Val-de-Grâce, Inspecteur-Général.

Tableau d'Horace VERNET. — MUSÉE DU VAL-DE-GRACE.



G. PICHAUT DE LA MARTINIÈRE

Premier Chirurgien de Louis XV (1696-1783). — Fondateur des Écoles de Chirurgie.

Par LATIVILLE, peintre français.



Avant de tenir la charge de Premier chirurgien, La Martinière fut attaché aux Armées royales. Aide-major en 1733, il fait la campagne d'Italie sous les ordres du Maréchal de Villars; Chirurgien-major en 1741, il suit l'armée qui passe en Bohême et se distingue à Prague. Chirurgien en chef des Gardes Françaises, il accompagne Louis XV dans la première campagne de Flandre. On le trouve ensuite à Fribourg, Fontenoy, Mons, Namur, Raucoux, de 1744 à 1746. C'est à Bruxelles, en 1747, que Louis XV le nomma son premier chirurgien, et il ne fut pas moins apprécié par Louis XVI. La Martinière fut également président de l'Académie de Chirurgie.

La Carnine Lefrancq est plus que de la Viande de Bœuf Crue C'EST UN EXTRAIT CONCENTRÉ DE CETTE VIANDE

L'expérience a démontré que la partie du bœuf qui fournit le meilleur jus c'est la cuisse ou, pour employer un terme de boucherie, la tranche ; et pas un amateur de pot-au-feu n'ignore que le bouillon obtenu avec ce morceau est bien supérieur à celui que donne gîte, plates-côtes ou tout autre.

Et c'est pour cela — nous le garantissons — que la Carnine Lefrancq est préparée avec des cuisses, jamais avec une autre partie du bœuf.

Ces cuisses, soigneusement désossées et dégraissées, sont soumises à l'action de presses très puissantes, et nous donnent un jus, *le suc musculaire*, d'un joli rouge rubis, qui n'a rien de commun avec le sang, comme certaines personnes ont tendance à le croire. En effet, aussitôt que le bœuf est abattu, il est saigné à blanc, c'est-à-dire complètement, et ce sang n'a qu'une valeur marchande et thérapeutique infime.

Le jus de viande qui s'écoule des presses est dirigé, à l'abri de l'air et de la lumière, dans un vase clos, et se trouve ainsi soustrait à l'action des poussières et des germes susceptibles d'en compromettre la conservation.

De ce vase clos il est aspiré dans un évaporateur où règnent un vide profond et une température très basse ; et le jus de viande, dans ces conditions, évite encore ses plus funestes ennemis : la chaleur et l'oxygène de l'air.

Une fois dans l'évaporateur, où le vide profond est continuellement maintenu par

la pompe toujours en action, le jus de viande entre rapidement en ébullition, et la vapeur, qui se dégage alors, est dirigée, par un conduit spécialement disposé à cet effet, dans une grande cuve à moitié remplie d'acide sulfurique. Cet acide étant très avide d'eau absorbe toutes ces vapeurs à mesure qu'elles se produisent.

Chacun de nos appareils nous permet de réduire le jus de viande de 1/10^e par heure.

Lorsque le jus de viande est complètement concentré, il est recueilli pour préparer la Carnine Lefrancq.

Ce que nous venons d'exposer sommairement explique pourquoi la Carnine Lefrancq est d'un prix plus élevé que toutes les préparations qu'on lui oppose. En effet, si nous utilisions le jus de viande tel qu'il sort des presses, il en résulterait

une double économie considérable :

1^o Avec la même quantité de viande nous fabriquerions beaucoup plus de Carnine Lefrancq.

2^o Nous n'aurions pas eu besoin de faire édifier une usine, avec un matériel énorme dont la marche et l'entretien représentent de très grand frais.

CONCLUSION. — Quand on attirera votre attention sur un autre produit, meilleur marché ou soi-disant supérieur, n'oubliez pas que vous pouvez attendre de bien meilleurs résultats avec une seule cuillerée de Carnine Lefrancq (*Produit CONCENTRÉ*) qu'avec un flacon entier d'une préparation quelconque, ou d'une spécialité à base de viande *NON CONCENTRÉE*.



L'ANCIENNE ÉCOLE DU SERVICE DE SANTÉ MILITAIRE DE STRASBOURG

L'École du Service de Santé militaire de Strasbourg fut créée en 1856, lorsque la Faculté de Médecine de cette ville fut chargée de la formation des médecins militaires.

Cette Ecole qui comprenait quatre promotions de médecins-élèves, (les carabins rouges), et de pharmaciens-élèves (les carabins verts), assurait aux cours de la Faculté que suivaient ces élèves, de nombreux auditeurs. Les promotions de médecins-élèves étaient en effet de soixante à soixante-dix élèves en moyenne, et même la dernière promotion, celle de 1869, avait été de cent neuf. Les élèves de l'École Militaire devaient, en principe, être casernés dans un grand bâtiment qui s'élevait sur la place de la Cathédrale, et dont les Allemands devaient faire, en 1870, leur Hôtel des Postes.

Mais ce bâtiment, qui logeait l'état-major de l'École, était devenu trop exigu pour contenir les quatre promotions, dont les deux plus anciennes devaient bientôt émigrer à l'Hôpital militaire.

Au moment où les Allemands vinrent, en 1870, mettre le siège devant Strasbourg, c'est à peine si les élèves de quatrième année avaient tous été appelés aux armées, et trois promotions de médecins-élèves se trouvèrent enfermées dans la place, où ils rendirent d'ailleurs des services nombreux et variés, non seulement comme aide-chirurgiens, mais comme officiers d'état-major, et même comme pompiers dans leurs heures de liberté. On avait, en effet, organisé, avec des élèves alsaciens connaissant bien les environs de Strasbourg, un poste d'observation, sur la tour de la cathédrale, poste chargé de signaler les mouvements des ennemis autour de la ville.

Pour régulariser la situation militaire de ces jeunes gens, on avait rétabli en leur faveur un grade qui n'existant plus dans l'armée française depuis la fin du Premier Empire, celui de sous-aide-major, et qui correspondait au grade de sous-lieutenant.

Tous les élèves de l'École Militaire, après la guerre, finirent donc leurs études comme élèves libres, à la Faculté de Montpellier, puis à Paris, avec le grade de sous-lieutenant.

Le grade de sous-aide-major équivaut aujourd'hui, depuis la dernière guerre, à celui d'adjudant. C'est un grade de sous-officier.

A ce propos, il convient de remarquer combien le Corps du Service de Santé a toujours été peu favorisé dans sa prétendue assimilation.

Lorsqu'un polytechnicien, classé dans l'Armée sort de l'École, il rentre à l'École d'application de Fontainebleau, avec le grade de sous-lieutenant; et de cette dernière, il sort avec ses deux galons.

Par contre, lorsqu'un élève de l'École de Lyon entre à l'École d'application du Val-de-Grâce, c'est avec le titre de « stagiaire », qui n'est pas un grade, et de cette Ecole, il sort avec un seul galon, et le grade d'aide-major de 2^e classe, qui correspond à celui de sous-lieutenant.

En toute justice d'assimilation, il devrait sortir du Val-de-Grâce avec deux galons, l'aide-major stagiaire étant un sous-lieutenant, comme l'Elève de Fontainebleau, et l'aide-major de 2^e classe

étant lieutenant en second. Après deux années de ce grade, il conserverait bien ses deux galons, mais deviendrait lieutenant en premier, avec le titre d'aide-major de 1^{re} classe.

Il est étrange que nulle revendication n'ait jamais été formulée à ce sujet.

Lorsque la guerre de 1870 vint mettre un terme à la carrière de l'École de Strasbourg, celle-ci était en pleine prospérité.

La dernière promotion, celle de 1869, avons-nous dit, comprenait 109 admissions; et le Bombard, le premier de cette grande promotion était Vaillard, aujourd'hui ancien professeur du Val-de-Grâce, médecin-inspecteur général du cadre de réserve, grand-officier de la Légion d'Honneur, et membre de l'Académie de Médecine.

Dans la tête de cette promotion, on trouve aussi Héricourt, dont le nom et les travaux sont bien connus de nos lecteurs, et Guiart, qui périra aux côtés du colonel Flatters, le sommet du crâne emporté par un coup de sabre porté derrière lui, alors que, descendu de cheval, et le revolver à la main, il s'apprêtait à défendre sa vie.



ÉCOLE OU SERVICE DE SANTE MILITAIRE DE STRASBOURG EN 1869.

En plus de sa valeur alimentaire, on doit ne pas oublier la réelle valeur apothérapeutique du Suc musculaire, qui semble agir autrement que par la valeur énergétique qu'il apparte, et qui le fait souvent préférer à la Viande crue elle-même, malgré sa maindre valeur alimentaire.

— OPOOTHERAPIE —

Paul CARNOT, Professeur agrégé Médecin des Hôpitaux

..... Or, il nous a été permis de constater que la CARNINE LEFRANCQ est parfaitement tolérée, et aussi qu'elle possède une EFFICACITÉ THÉRAPEUTIQUE RIGoureusement COMPARABLE à celle du suc musculaire frais.

HÔPITAL DE VILLEPINTE.

Extrait du Rapport du Dr LEFÈVRE, Médecin en Chef.



L'ÉCOLE DU SERVICE DE SANTÉ MILITAIRE DE LYON

L'École du Service de Santé militaire fut créée en 1888 pour remplacer l'École de Strasbourg, disparue en pleine prospérité à la suite de la guerre de 1870, non sans que les « carabiniers » eussent inscrit pendant le siège une dernière page à la tradition glorieuse du corps de santé militaire et démontré, par là même, la nécessité, pour les médecins militaires, d'une formation commune, de l'instruction et de l'éducation spéciales qui donnent à un corps sa valeur et son esprit.

Aussi, dès 1872, le Ministre de la Guerre avait-il invité le Conseil de Santé de l'Armée à lui présenter un projet pour le rétablissement, dans une grande ville, d'une Ecole semblable à celle qui avait disparu et dont le souvenir était resté vivant. Les pourparlers engagés avec diverses villes aboutirent seulement en 1888.

Lyons fut choisi à cause de ses richesses hospitalières, qui ne le cèdent en rien aux plus grands centres d'Europe, du renom de sa Faculté, dont les maîtres ont conquis un rang éminent dans les sciences médicales et enfin, aussi, en raison des liberalités consenties par la Municipalité lyonnaise.

La loi portant création de l'École est du 14 décembre 1888. Le 25 du même mois, un décret réglementa les conditions de son organisation.

En attendant la construction du magnifique établissement actuel, l'École fut provisoirement installée dans les bâtiments de l'Hôpital Militaire Desgenettes, sur le quai Gailleton. Elle fut ouverte aux élèves le 10 Mars 1889.

Conçue d'après des plans récents (sa construction a été achevée en 1895), l'École du Service de Santé militaire réalise un établissement où, avec une note d'art discrète, on a su allier les conditions d'hygiène

les plus rigoureuses au confort le plus moderne.

L'immense vaisseau qu'est le grand réfectoire, orné de tableaux de Maîtres, obligamment prêtés par la Ville de Lyon, la salle d'honneur avec ses souvenirs d'histoire de la médecine militaire, sa bibliothèque de près de 30.000 volumes, son musée anatomique, ses laboratoires de chimie, de bactériologie, d'anatomie pathologique, avec l'outillage moderne d'instruction (appareils de projection, diascopie, épiscopie, etc.), son grand amphithéâtre, ses salles de jeux, sa salle d'escrime, font l'admiration de tous les visiteurs.

Le chauffage à haute et basse pression, l'éclairage électrique, les cuisines à la vapeur, les laveries électriques, l'infirmière, les bains-douches, la salle de culture physique, le tennis, etc., viennent du point de vue matériel compléter cet ensemble.

Agrandie en 1913 par la surélévation d'un étage, l'École pourrait abriter près de 400 élèves, logés par deux dans des chambres-études.

Fermée pendant la grande Guerre, alors que tous ses élèves occupaient les postes de l'avant où étaient utilisées d'autre part toutes les jeunes ressources du pays, elle a été réouverte et réorganisée en 1919.

Le but de l'École est d'assurer le recrutement des médecins et des pharmaciens des troupes métropolitaines, de porter au maximum leur valeur professionnelle, en sélectionnant l'admission par un concours, en

suivant les élèves dans leurs études, en les aidant par un enseignement complémentaire pratique, en les préparant à leur tâche future par un enseignement technique spécial, en exaltant chez eux le sentiment du devoir, de la discipline, du travail, de leur



LE MÉDECIN-INSPECTEUR LANNE
Directeur de l'École.



FAÇADE DE L'ÉCOLE DU SERVICE DE SANTÉ MILITAIRE DE LYON

ANÉMIES REBELLES



CARNINE LEFRANCQ
agit

très rapidement

dignité physique et morale ainsi que de leur responsabilité professionnelle.

Peuvent concourir, les candidats pourvus du diplôme P. C. N. ou ayant 4 ou 8 inscriptions de médecine et les candidats pharmaciens pourvus du stage ou ayant 4 inscriptions de pharmacie.

Le prix de la pension, fixée chaque année par le ministre, oscille autour de 2.000 francs.

Le prix du trousseau, pour les cinq années d'études, est d'environ 5.000 francs.

Des demi-bourses, des bourses entières avec trousseau sont très largement concédées; ainsi peuvent entrer à l'Ecole, sans aucune considération de fortune et sans souci pécuniaire tous les étudiants qui ont fourni au concours la preuve de leur mérite et de leur travail.

Les élèves admis rejoignent l'Ecole où ils sont immatriculés, incorporés et habillés.

Ils peuvent alors opter, soit pour la



HÔPITAL D'INSTRUCTION VILLEMANZY.

situation d'élèves détachés et poursuivre leurs études dans une faculté de leur choix, les deux dernières années devant s'accomplir obligatoirement à l'Ecole, soit pour un séjour effectif à l'Ecole pendant toute la durée de leur scolarité.

Les jeunes gens admis à l'Ecole du Service de Santé militaire sont élèves des Facultés de Médecine et de Pharmacie.

Il y font leurs études au même titre et dans les mêmes conditions que les étudiants civils, y subissent les mêmes examens, peuvent participer aux concours des hôpitaux et obtiennent en fin d'études le même diplôme que les médecins ou les pharmaciens civils.

A Lyon, ils bénéficient des importantes ressources

que la Faculté de Médecine et les hôpitaux de Lyon mettent à la disposition des étudiants: professeurs à réputation mondiale, cliniques d'une grande richesse, laboratoires parfaitement outillés pour toutes les branches de la science, collections scientifiques et matériel anatomique remarquables.

Cet enseignement se double de l'instruction reçue à l'Ecole, donnée par des médecins et des pharmaciens militaires, professeurs agrégés du Val-de-Grâce, et par des médecins et pharmaciens



CURE D'AIR A L'HÔPITAL VILLEMANZY.

adjoints, nommés au concours médecins des Hôpitaux, constituant le cadre de l'Ecole et des Hôpitaux militaires d'instruction, où ils assurent tous les services (médecine, chirurgie, spécialités, laboratoires, etc...).

Ce cadre est actuellement composé de la façon suivante :

Directeur :

Docteur LANNE, Médecin-Inspecteur.

Sous-Directeur et Médecin-Chef de l'Hôpital Militaire d'Instruction Desgenettes :

Docteur ROUSSEL, Médecin Principal de 1^{re} Classe.

Médecin-Chef de l'Hôpital Militaire d'Instruction Villemanzy :

Docteur JULLIEN, Médecin Principal de 2^e Classe.

Major :

Docteur DROUHET, Médecin-Major de 1^{re} Classe, chargé du Service médical et de l'Infirmérie des Elèves.

Professeurs :

Docteur PAITRE, Médecin-Major de 1^{re} Classe, Professeur agrégé du Val-de-Grâce. — Médecine opératoire et Thérapeutique chirurgicale.

LA CARNINE LEFRANCQ,
renferme tous les fermentes Vivants
du
Suc Musculaire

Docteur BERTEIN, Médecin-Major de 1^{re} Classe, Professeur agrégé du Val-de-Grâce. — *Anatomie topographique*.

Docteur COURBOULES, Médecin-Major de 1^{re} Classe, Professeur agrégé du Val-de-Grâce. — *Petite chirurgie et Appareils*.

Docteur GABRIELLE, Médecin-Major de 1^{re} Classe, Professeur agrégé du Val-de-Grâce. — *Anatomie descriptive*.

Docteur COLLIGNON, Médecin-Major de 1^{re} Classe, Professeur agrégé du Val-de-Grâce. — *Anatomie pathologique et Thérapeutique appliquée*.

Docteur LE BOURDELLES, Médecin-Major de 2^{me} Classe, Professeur agrégé du Val-de-Grâce. — *Bactériologie et Parasitologie*.

Docteur ROUQUIER, Médecin-Major de 2^{me} Classe, Professeur agrégé du Val-de-Grâce. — *Hygiène et Médecine légale*.

Pharmacien-Major LEULIER, Pharmacien-Major de 1^{re} Classe, Professeur agrégé du Val-de-Grâce.

Adjoints :

Docteur JUNQUET, Médecin-Major de 1^{re} Classe, Médecin des Hôpitaux militaires.

Docteur XAMBEU, Médecin-Major de 2^{me} Classe, Médecin des Hôpitaux militaires.

Docteur SAULNIER, Médecin-Major de 2^{me} Classe, Médecin des Hôpitaux militaires.

Docteur AUDOUY, Médecin-Major de 2^{me} Classe.

Docteur BRUAS, Médecin-Major de 2^{me} Classe.

Docteur BAUDET, Médecin-Major de 2^{me} Classe.

Pharmacien-Majors MANCEAU et MARTIN-ROSSSET, Chimistes des Hôpitaux.

L'enseignement complémentaire comprend :

1^{re} Un enseignement clinique, médical et chirurgical, chimique et pharmaceutique, dans les hôpitaux militaires d'instruction Desgenettes et Villemanzy ;

2^{me} Un enseignement pratique dans les laboratoires propres à l'Ecole, laboratoires organisés récemment et répondant aux conceptions les plus modernes ;

3^{me} Un enseignement portant sur l'organisation

générale de l'armée et le fonctionnement du Service de Santé. Les élèves sont initiés à la pratique de l'équitation, l'escrime, la vélocipédie, la conduite des automobiles (facultativement, l'aviation) et reçoivent des leçons d'éducation physique par les soins des officiers instructeurs de la Préparation Militaire supérieure ;

4^{me} Un enseignement de langues vivantes : allemand, anglais, arabe, parlé par des professeurs spéciaux.

Pourvus du diplôme de docteur en médecine avant le 31 décembre de leur dernière année d'études, les élèves sont nommés médecins ou pharmaciens aide-majors de 2^{me} classe et affectés pour un an à un hôpital militaire d'une ville de faculté. Puis ils effectuent leur stage à l'Ecole d'Application du Service de Santé du Val-de-Grâce.

Ainsi sont formés, à l'Ecole de Maîtres éprouvés, sous une discipline libérale et tolérante, les

jeunes médecins militaires, qui déjà, comme « santards » tiennent à honneur de faire aimer l'uniforme dont ils sont à juste titre fiers.

Depuis 32 ans qu'elle existe, l'Ecole du Service de Santé militaire a formé plus de 2.000 médecins militaires.

Elle a contribué au renom de la France à l'étranger, en instruisant :

7 Turcs, 7 Persans, 10 Bulgares, 36 Grecs.

Et déjà arrivent les fils de ceux à qui jadis elle a donné l'instruction médico-militaire.

Parmi ses anciens élèves elle compte plus de 50 professeurs et professeurs agrégés des facultés de médecine et du Val-de-Grâce, de nombreux membres des plus hautes sociétés savantes et même un des plus jeunes membres de l'Académie de Médecine.

Elle a entretenu l'esprit de solidarité, de discipline, de dévouement et d'abnégation qui sont l'honneur du Corps de Santé de l'Armée.



COUR D'HONNEUR DE L'HOPITAL DESGENETTES.

CHEZ LES BACILLAIRES
LES PLUS ANOREXIQUES

LA CARNINE LEFRANCQ

SE CONDUIT COMME UN SÉRUM MUSCULAIRE ANIMÉ ET VIVANT,
AUGMENTANT RAPIDEMENT LES FORCES & LE POIDS DES MALADES
GRACE À SES NUCÉOPROTEÏDÉS, À SES VITAMINES, ET À SA
RICHESSE NATURELLE EN LÉCITHINE ET EN
PRINCIPES MARTIAUX.

Gardienne fidèle des saines traditions et des généreux exemples, elle les a transmis aux générations sorties de son sein. Les « Santards » ont montré, comme leurs aînés, qu'ils étaient près à tous les dévouements et à tous les sacrifices. Ils n'ont eu d'autre objectif que celui indiqué par leur illustre ancêtre Ambroise Paré, le père de la médecine militaire. « *Le gain estant chigné, le seul honneur leur est proposé avec l'amitié de tant de braves soldats auxquels ils sauvent la vie.* »

Ils ont su se faire tuer en guerriers, au combat dans les guerres lointaines.

Ils ont su se dévouer jusqu'à la mort, en soignant leurs malades et en succombant au typhus, à la fièvre typhoïde, à la diphtérie, dans des circonstances qui en font de véritables héros.

Sous le péristyle de l'Ecole sont dressées les tables de sacrifice de la grande guerre où s'inscrivent les noms glorieux des 98 anciens élèves tués à l'ennemi et des 35, morts pour la France.

En ce qui concerne seulement les 558 élèves partis à la mobilisation, on comptait au retour de la guerre : 89 Chevaliers de la Légion d'Honneur, 92 médaille militaires, 436 titulaires de la Croix de guerre avec 679 citations.

C'est dire assez hautement les services rendus.

Honneur à eux, ils ont bien mérité de l'armée et de la Patrie en faisant revivre le glorieux passé de leurs aînés, en suivant la voie que le baron Percy tracait aux chirurgiens de son époque : « Allez où la Patrie et l'Humanité vous appellent, soyez toujours prêts à servir l'une et l'autre. S'il le faut, sachez imiter ceux de vos généreux compagnons qui, au même poste, sont morts, victimes de ce

dévouement magnanime qui est le véritable acte de foi des hommes de notre état ».

Le directeur actuel de l'Ecole du Service de Santé militaire de Lyon est le Médecin-Inspecteur *Lanne*.

Né le 22 mars 1870, il entra à l'Ecole en 1889, était reçu docteur en médecine en 1893 et sortait du Val-de-Grâce en 1894, avec le N° 4 de sa promotion.

Peu de temps après sa sortie de l'Ecole, il y revenait comme médecin-major surveillant et exerçait ces fonctions pendant 4 ans.

Pendant 7 ans, il a servi en Afrique du Nord où il a été appelé à diriger les services de chirurgie des grands hôpitaux de Tunis et de Rabat.

Parti à la guerre comme médecin-chef de service du 79^e Régiment d'Infanterie, il est blessé dès le début, en septembre 1914. Successivement, il exerce ensuite les fonctions de médecin-chef d'ambulance, de médecin-adjoint à un Médecin Inspecteur chef supérieur du Service de Santé d'une armée, de médecin divisionnaire et de Directeur du Service de Santé d'un Corps d'armée.

A la réorganisation de l'Ecole en 1919, il est nommé sous-directeur de l'Ecole du Service de Santé militaire et médecin-chef de l'Hôpital Militaire d'instruction Desgenettes. Après un stage au Centre des Hautes Etudes militaires et promu au grade de Médecin Inspecteur en Janvier 1923, il ne tarde pas à recevoir le commandement de l'Ecole auquel l'avaient préparé sa brillante carrière et ses fonctions de surveillant et de sous-directeur.

Le Médecin Inspecteur *Lanne* est Officier de la Légion d'Honneur, titulaire de la Croix de guerre avec 2 citations à l'Armée et au Corps d'Armée.



GROUPE DES PROFESSEURS ET OFFICIERS DE L'ÉCOLE DU SERVICE DE SANTÉ MILITAIRE DE LYON.

L'ÉCOLE PRINCIPALE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE A BORDEAUX

L'École Principale du Service de Santé de la Marine est l'une des cinq grandes Ecoles militaires. Créeée par la loi du 10 avril 1890, elle est chargée d'assurer le recrutement des médecins et des pharmaciens de la Marine nationale et des Troupes coloniales.

Les élèves du Service de Santé de la Marine se recrutent par voie de concours parmi les étudiants en médecine et en pharmacie à 4 inscriptions, provenant des Ecoles annexes de Médecine navale de Brest, Rochefort, Toulon, et parmi les étudiants à 4 inscriptions provenant des Facultés, des Ecoles de plein exercice ou des Ecoles préparatoires de Médecine et de Pharmacie.

A leur sortie de l'École de Bordeaux, après obtention du Diplôme de docteur en médecine ou de pharmacien, les élèves sont affectés par voie d'option, ou à défaut, d'office au Corps de Santé de la Marine ou à celles des Troupes coloniales : dans l'un et l'autre Corps ils peuvent arriver à un grade correspondant à celui de Général de Division.

Les élèves suivent les cours, les travaux pratiques et les services hospitaliers de la Faculté de Médecine de Bordeaux.

Les professeurs de l'école, tous médecins ou pharmaciens de la Marine, sont chargés de faire des conférences et répétitions aux élèves et leur donner l'instruction spéciale au service de la Marine et des Troupes coloniales.

Le Directeur de l'École Principale du Service de Santé de la Marine est le Médecin-Général P. Barthélémy.

Après avoir fait de solides études médicales à l'École de Médecine Navale de Toulon, il fut reçu docteur en 1889, et embarqué sur les navires-hôpitaux chargés du rapatriement des malades et blessés du Tonkin. Puis il prend part à la campagne du Dahomey, en qualité de médecin-major du 1^{er} groupe de la colonne expéditionnaire du général Dodds.

À cours de cette meurtrière campagne, ayant eu à soigner plus de 300 blessés sur le champ de bataille, il est amené à concevoir des pansements préparés à l'avance et prêts à être rapidement appliqués.

Ces pansements tout préparés, de différentes grandeurs, ont été rendus réglementaires dans la Marine française en 1903, puis adoptés par la Guerre et différentes grandes puissances.

Promu médecin de 1^{re} classe pour faits de guerre, il prend part à l'expédition de Madagascar sur le croiseur « Hugon », puis, pendant 37 mois, à l'occupation de l'île de Crète au cours de l'insurrection.

En 1900, il est appelé au Ministère en qualité d'adjoint à l'Inspecteur Général du Service de Santé et professe l'enseignement de l'Hygiène navale et de la Législation sanitaire à l'École supérieure du Commerce et de l'Industrie, section Marine.

Promu médecin principal en 1903, il est embarqué successivement en qualité de médecin de division sur le « Bouvet » et le « Léon Gambetta ».

En 1913 promu médecin en chef, il est désigné pour occuper les fonctions de directeur du Service de Santé de l'arrondissement Maritime algéro-tunisien.

La guerre le surprend à Bizerte : il organise et construit des hôpitaux pour 7.000 lits ; au cours des hostilités, ces hôpitaux reçoivent 120.000 blessés ou malades dans d'excellentes conditions.

Il est promu médecin général en 1918 et appelé à la Direction de l'École Principale du Service de Santé de la Marine, à Bordeaux.

Le médecin général Barthélémy est Commandeur de la Légion d'Honneur.

Il a publié un grand nombre de travaux dont nous citons les principaux :

1^o La Guerre au Dahomey.

2^o Sainte-Marie de Madagascar et les matelots Malgaches : étude ethnographique.

3^o Manuel

d'hygiène navale à l'usage des officiers de la Marine marchande.

4^o La défense sanitaire de la Tunisie en 1916 contre le choléra asiatique et le typhus exanthématique.

5^o Epidémie de peste à bord du « Cronstadt » en rade de Bizerte en 1921.

6^o Les pansements tout préparés pour le temps de paix et le temps de guerre, etc. etc...



LE MÉDECIN-GÉNÉRAL P. BARTHELEMY
Directeur de l'École.



FAÇADE DE L'ÉCOLE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE.

L'ÉCOLE D'APPLICATION DU SERVICE DE SANTÉ COLONIAL DE MARSEILLE

Avant l'année 1900, les troupes coloniales appartenait, sous le nom d'infanterie et d'artillerie de marine, au département de la Marine. Les trois Ecoles de Médecine navale de Brest, Rochefort et Toulon, recrutaient le personnel des médecins et pharmaciens de la Marine qui assureront longtemps avec éclat le Service de Santé maritime et colonial.

En 1890 fut créée, à côté de la Faculté de Bordeaux, l'Ecole principale du Service de Santé de la Marine et des Colonies, destinée à assurer le recrutement des médecins de la marine et des colonies. Les trois Ecoles de Brest, Rochefort et Toulon furent alors réduites aux rôle d'Ecoles annexes préparant les étudiants en médecine de la marine au premier examen de docteurat.

A la même époque, le Service de Santé de la Marine et des Colonies fut scindé en deux parties. Une partie devint le Corps de Santé des Colonies, rattaché au Ministère des Colonies, assurant dans les colonies les services hospitaliers militaires et civils, les services d'hygiène et d'assistance et les services de Direction, le corps de Santé de la Marine continuant le Service de Santé de la Marine proprement dite et le service des corps de troupes de la Marine.

La loi du 7 juillet 1900 et le décret du 11 juin 1901 portant organisation des troupes coloniales et les faisant passer du Ministère de la Marine au Ministère de la Guerre, rattachait les médecins des colonies au Ministère de la Guerre.

L'Ecole d'Application du Service de Santé colonial était créée par décret du 3 octobre 1905, destinée à donner pendant huit mois, avant leur départ aux colonies, aux jeunes aides-majors sortis de l'Ecole du Service de Santé de la Marine ou provenant du recrutement civil dans les Facultés, les notions indispensables sur les maladies exoti-

ques, l'hygiène des pays chauds, la démographie et l'hygiène sociale, et à renforcer leurs connaissances sur la chirurgie d'urgence et les spécialités.

Des cours d'accouchements et de pédiatrie étaient prévus, car on n'oubliait pas, dès cette époque, que les médecins coloniaux, seuls représentants de l'art médical dans un grand nombre de nos colonies, devaient posséder des notions un peu différentes de celles qui sont enseignées aux médecins militaires de la métropole.

La ville de Marseille, qui, par suite de ses relations constantes avec notre vaste empire d'outre mer, a mérité en France, le titre de métropole coloniale, se devait d'être la première dans l'expansion de notre heureuse influence sur les populations indigènes de nos colonies. A la suite d'une entente avec la municipalité, le Ministère de la Guerre créait dans le Parc du Pharo, à côté de l'Ecole de plein exercice de Médecine et de Pharmacie, l'Ecole d'Application du Service de Santé Colonial, qui commençait à fonctionner dès le début de l'année 1907.

Son premier Directeur fut le Médecin-Inspecteur *Clarac* qui partage, avec le Médecin-Inspecteur Général *Grall*, l'honneur d'avoir rédigé le traité de pathologie exotique le plus complet pour cette époque. *Simond*, de retour des Indes où il avait découvert le rôle de la puce du rat, dans la propagation de la peste bubonique, fut le premier professeur de bactériologie; Sous-Directeur de l'Ecole, il prit part pendant son séjour à cette dernière, à la mission française de la fièvre jaune, envoyée par l'Institut Pasteur au Brésil.

Nous ne pouvons citer entièrement la pléiade de professeurs spécialistes des maladies des pays chauds, passée depuis 1907 par l'Ecole d'Application de Marseille : *Martin*, *Kerandé*, *Lebauf*, connus par leurs travaux sur la maladie du sommeil au Congo;



LE MEDECIN-INSPECTEUR THIROUX
Directeur de l'Ecole.

LA Carnine

est le plus
remarquable tonique
de l'estomac et de l'intestin

lefrancq

c'est aussi le meilleur
remède des dyspepsies
et des entérites rebelles

Thioux, travaux sur le paludisme et les trypanosomiases ; *Lasnet, Mouzels*, travaux sur la pathologie indochinoise ; *Gouzien*, travaux sur la fièvre bilieuse hémoglobinique, tous ont professé à l'École ou en ont été Directeurs.

Actuellement, le développement des troupes coloniales et la situation du port de Marseille, qui en fait la base obligatoire de réception et d'évacuation de ces troupes, amènent à peu près tous les soldats indigènes malades à passer par les hôpitaux militaires de la ville, constituant ainsi un merveilleux matériel d'enseignement composé des races les plus diverses, de l'Afrique Occidentale, d'Indo-Chine et de Madagascar. L'intérêt de notre grand port, comme centre d'enseignement des maladies exotiques a, de ce fait, augmenté depuis la guerre, et l'importance de son rôle dans la question de la mise en valeur de nos colonies s'est encore affirmée à ce point de vue particulier.

Les Médecins du Corps de Santé colonial assurent aux colonies les services d'assistance indépendamment des services militaires ; ils y dirigent les hôpitaux indigènes, les services d'hygiène et les laboratoires de recherches, organisent des maternités et professent



dans des écoles de médecine destinées au recrutement de médecins et de sages-femmes indigènes.

Dans les colonies les plus évoluées, telles que l'Indo-Chine, un certain nombre de médecins civils concourent aux mêmes services ; cependant on ne trouve guère à recruter ce dernier élément pour les pays tels que l'Afrique

Occidentale ou l'Afrique Equatoriale, colonie riche en bois, caoutchouc et matières premières d'une grande importance pour nos industries nationales, mais où la population décroît par suite d'affections endémiques qu'il s'agit de combattre.

L'importance de l'organisation de l'hygiène, de la prophylaxie des maladies sociales et de l'assistance médicale, au point de vue du développement économique de notre vaste empire colonial, a fait l'objet d'études déjà nombreuses dans la presse.

Nous savons que la principale difficulté, pour ne pas dire la seule difficulté, pour la mise en valeur de nos colonies réside dans le manque de main d'œuvre. En effet, la population est en décroissance partout dans notre domaine colonial, sauf dans la plupart des colonies de l'Union Indochinoise. La natalité est cependant élevée, mais une mortalité effrayante décime la population et en particulier la population infantile, les affections les plus redoutables au point de vue démographique sont certainement le paludisme et la syphilis.

Par la vaccination jennerienne nous avons vaincu la variole, qui a cessé d'être le fléau qui faisait abandonner les villages par les populations indigènes décimées, et le vaccin anticholérique a fait presque complètement disparaître le choléra en Extrême-Orient.

Les Instituts bactériologiques coloniaux dont le plus grand nombre sont des filiales de l'Institut Pasteur,



De haut en bas :

LE MÉDECIN-INSPECTEUR CLARA
Directeur de l'École — 1907-1911.

LE MÉDECIN-INSPECTEUR SIMOND
Directeur de l'École — 1907-1916.

LE MÉDECIN-INSPECTEUR GOUZIEN
Directeur de l'École — 1911-1944.



concourent à la lutte contre les affections les plus redoutables des pays chauds. Tels sont : les Instituts Pasteur de Nha-Trang, d'où est sorti la découverte du bacille de la peste, découvert par *Yersin*, médecin du Service de Santé colonial ; celui de Saïgon, où le médecin des colonies *Calmette* a mis au point le sérum antivenimeux ; celui de Brazzaville où les médecins des colonies, *G. Martin, Lebauf, Kerandé*, ont étudié la maladie du sommeil. Des dispensaires d'hygiène sociale commencent à fonctionner dans toutes nos grandes colonies. Madagascar, décimé par la syphilis, possède actuellement 49 dispensaires

avec le Ministre de la Guerre, des moyens d'augmenter encore son rendement qui pourra très prochainement être porté de 45 à 80 médecins par an.

Elle est à peu près le seul pourvoyeur de médecins pour nos colonies, c'est une organisation qui date de vingt années déjà et qui a fait ses preuves. Cette école est merveilleusement placée, à Marseille, dans un centre où les études coloniales peuvent être fécondes, et les pouvoirs publics sont disposés à lui donner l'extension que doit comporter le grand rôle qu'elle est appelée à jouer.

C'est ainsi que, conformément à des instructions du Ministère des Colonies et du Ministère de la Guerre, des conférences accompagnées de projections, sur la démographie, l'hygiène urbaine et rurale, la prophylaxie des maladies exotiques, complétées de visites dans les dispensaires, les centres d'épuration d'eau d'égout ou de boisson, ont été organisées à la fois pour les fonctionnaires et les médecins stagiaires ; ces derniers participent aux démonstrations et



VUE GÉNÉRALE DE L'ÉCOLE DU SERVICE DE SANTÉ COLONIAL.

pour une population de 3.000.000 d'habitants. L'Afrique Occidentale et l'Indochine s'organisent à ce point de vue. La lutte contre le paludisme n'est qu'ébauchée parce qu'elle demande un personnel nombreux et que ce personnel, déjà insuffisant avant 1914, a encore été diminué par la guerre.

Les chiffres suivants démontrent l'insuffisance du personnel médical en présence de l'œuvre considérable à accomplir. Il existe actuellement : en Afrique Occidentale, 92 médecins pour une superficie de 3.800.000 kilomètres carrés et une population de 12.000.000 d'habitants, soit 2,4 médecins par 100.000 kilomètres carrés, et 0,76 médecins pour 100.000 indigènes ; en Afrique Equatoriale française, 1,4 médecins pour 100.000 kilomètres carrés, et 1,3 médecins pour 100.000 indigènes ; à Madagascar, 7,4 médecins pour 100.000 kilomètres carrés et 1,2 médecins pour 100.000 indigènes ; en Indochine, 23,7 médecins pour 100.000 kilomètres carrés et 0,92 médecins pour 100.000 indigènes.

L'École d'Application du "Service de Santé colonial", a fourni à nos colonies, 235 médecins et pharmaciens de 1907 à 1913, soit pour une période de sept années ; elle en a fourni 116 de 1922 à 1924, soit pour une période de trois années. Son recrutement, loin d'être déficitaire depuis la guerre, est dans une notable progression. Lors d'une récente visite à cette école de médecins coloniaux, le Ministre des Colonies s'est beaucoup intéressé à son fonctionnement, et il s'occupe actuellement,



LABORATOIRE DE TRAVAUX PRATIQUES DE BACTÉRIOLOGIE.

aident les professeurs à faire exécuter par les auditeurs non médecins, quelques examens microscopiques. De cette façon s'établit pour l'avenir la collaboration de tout le personnel européen à l'œuvre d'assainissement de nos colonies.

Dès 1924, une école d'infirmiers coloniaux était adjointe à l'École d'Application du Service de Santé colonial, et permettait d'améliorer le recrutement de ce personnel, si indispensable dans des territoires immenses où les médecins peu nombreux, auront plus que partout ailleurs, besoin d'être secondés par des auxiliaires de valeur.

Le Ministre des Colonies, dans sa sollicitude pour les médecins coloniaux, s'est aussi occupé d'améliorer leur situation matérielle, et a fait accorder par les budgets locaux, des avantages qui attirent tous les jours davantage, les jeunes médecins vers notre empire d'outre mer, où leur activité peut s'exercer d'une façon, à la fois si intéressante pour eux, et si utile au pays.



Pho322



JOURNAL ILLUSTRÉ

ABONNEMENT

UN AN. | FRANCE . . . 18 Fr.
ÉTRANGER . . . 20 Fr.
LE NUMÉRO. . . . UN FRANC.

VINGTIÈME ANNÉE

N° 209
MAI 1925

DIRECTION

CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)

→ →
Téléphone : COMBAT 01-34
R. C. Seine 56, 1925



SOLEIL D'AUTOMNE — ILE DE BRÉHAT. — Par le Docteur Adrien WILBORTS, de Paris.

CARNINE LEFRANCQ : le plus énergique RECONSTITUANT

LE 5^e SALON DES MÉDECINS

EN ces temps d'un printemps souriant et riche de promesses, une prestigieuse vague d'art, véritable lame d'apothéose, soulève la nef de l'antique Lutèce et la fait flotter victorieuse à sa pointe : « *Fluctuat nec mergitur* ». Une partie de la ville, belle entre toutes, le coin le plus enchanteur des rives de son fleuve, sont devenus le stade favori du char d'Apollon. Toutes les architectures de l'univers, sertissant les mille joyaux que l'homme avec les dix merveilles que sont ses doigts et ce monde de rêves et de beauté qu'est son cerveau, s'y sont donné rendez-vous et y proclament la souveraineté intangible de l'art.

Tout autour de ce vaste bois de lauriers ont poussé les aimables myrtes des salons et des salonnets où Vénus ne se retrouve pas toujours. De ceux-ci fut, le Cinquième Salon des Médecins, qui ouvrit ses portes, du 15 au 27 Mars dernier, au Cercle de la Librairie. Alors, c'est sérieux, demanderont certains ? Ce l'est si bien et l'enfant est de si belle venue, qu'alors qu'à ses premiers pas, il comptait 57 exposants avec 279 œuvres, il en a réuni cette année, 157 avec 517 œuvres.

Pour son cinquième anniversaire, un ministre sympathique, M. Justin Godart, se dérangea, et fut reçu par ses notables parrains : MM. les professeurs HAYEM, F. BEZANÇON, L. BERNARD, LE GENDRE, GRIMBERT, COUTIÈRE, LAIGNEL-LAVASTINE. Grandir numériquement ne serait rien, si cet accroissement ne témoignait, en même temps, d'une ascension vers le mieux. C'est ce à quoi nos confrères se sont efforcés. A la vérité, il n'est que les vins de bon cru pour s'améliorer en vieillissant. A ce salon, non seulement toutes les formes de l'art furent représentées, mais encore tous les genres furent abordés comme nous allons en juger.

Le « Nu » qui exige beaucoup de temps, des séances de pose, voire une installation, quoique moins à la portée des médecins que la toile ou l'album des vacances, offre de solides études de MM. BRIAUX et LIVET et de M^{mes} PASCALIS et GIRARD-RABACHE.

Le portrait, de réalisation plus aisée, tout en nécessitant de sérieux

dons d'observation et un sens psychologique aiguisé, y brilla, d'abord grâce aux miniaturistes : M^{mes} ROUTCHINE-VITRY, MERVILLE, MONNIER-URBAIN ; et ensuite aux graveurs : DE HÉRAIN, JULLIEN ; aux peintres : FOURNEAU-SEGOND, CASTEX, JANET, DESMIER, MONTLAUR, CABON, FAYNER, KRYZPOW, POWI-LEWICZ, MATHIAS et enfin TAHINDJIS, caricaturiste d'un précieux talent.

Les Fleurs et les Natures mortes y chatoyèrent par la délicatesse de M^{mes} BROUARD-DEL, PÉCHARMANT, GAY, VICTOR GARDETTE, NORMAND, HENRIA, MAGITOT, COLAS ; par le goût de MM. BARRIÉ, BARDON, GUYONNET, LE GENDRE.

Les Sujets de genre y furent heureusement traduits par M^{mes} JEAN VIBRANT, DIEUAIDE, ARDOUIN, MAC AULIFFE, DELORME, BRIAUX, et par MM. CRESSENT, OBERTHÜR, PAUL MANCEAU, LALISSE, MOISAN, BOYER, MALMANCHE, PELLET, VIAL, SINAN, DURGEUX, MOUNIER, CHOQUET, CHARBONNIER, LAURENS, ROSTAN, WAGNER.

Le paysage fut la partie la plus substantielle de ce salon, la plus grande part ressortant de l'aquarelle, genre aimable exigeant de sérieuses qualités de dessin et



LE DOCTEUR PAUL RABIER
par Emile TAHINDJIS.

La Carnine

lefrancq

RÉGÉNÈRE LE SANG
REFAIT DES MUSCLES
ACCROÎT LE POIDS
DU CORPS

*LE PHARMACIEN*

Par le Dr Henri LALISSE, de Denain.

*PORTRAIT* (appartenant au Dr MORAX)

Pastel par Mme Hélène GIRARD-RABACHE.

LA CARNINE LEFRANCO, Suc Musculaire de Bœuf CRU CONCENTRÉ
représente le moyen LE PLUS PRATIQUE de réaliser la ZOMOTHÉRAPIE
ELLE PLAIT AUX MALADES, SE CONSERVE BIEN, ET AGIT TRÈS RAPIDEMENT

*VIEILLE MAISON à LISIEUX*
Aquarelle par Mme Laure BROUARDEL.

PORTRAIT, par M^{me} ROUTCHINE-VITRY.PORTRAIT
par le Dr Henri JANET.

INFIRMIÈRE MILITAIRE, par le Dr P. PLEUNIER.

un sens délicat des valeurs. Se firent remarquer dans celui-ci: M^{mes} MAY, TISNEL, TIXIER, ZABETH, AUBER, DUBOIS, PERRENS-BONAMY, PERROTTE, VOISIN, GRÉGOIRE, MARCIS, CAUSSADE, MULON, LÉVI-BLUM, FUNCK-HELLET, IRÈNE LÉVI, et aussi MM. GRIMBERT, MAURICE, LAGNEL-LAVASTINE, GRÉGOIRE, JEAN LABBÉ, ARHEINER, DEBUCHY, FRAIKIN, JUMENTIÉ, MALHERBE, H. MOULLIN, PAPIN, RENDU, THÉRON, BERNARD, J. BUREAU, CANIS, BARBILLION et VAUTHIER dont le réel talent ne fut connu qu'après sa mort, tant sont souvent modestes les médecins. Ceux qui donnèrent leur préférence à l'huile pour nous traduire leurs

LÉDA. — Plâtre patiné
par le Dr F. MARTIGNY.

impressions furent les plus nombreux et furent surtout des confrères: MM. ALBERTIN, ANTOINE, A. BAUDOIN, G. BAUDOIN, BENOIT, BIÉTRY, BLIND, BODIN, R. BUREAU, CHAPAIZE, CHESENAU, CLAVEL, CHRÉTIEN, COUTIÈRE, DABOUT, DAVENPORT, DECLÉTY, DUMONT, ESCAT, EBERT, FROGIER, DELMOND-BEBET, GIRON, GUILLEMAIN, HENNEGUY, HEYNARD, JACQUEMIN, KOLB, LEMIÈRE, LESUR, LEBRÉ, LORTAT-JACOB, MARCHAND, MARY-MERCIER, MIEULET, PÉRAIRE, ROUTIER, SÉGARD, SIFFRE, TASSILLY, VIGUIER, WILBORTS. La phalange des graveurs et des dessinateurs, pour plus modeste qu'elle fut n'en comptait pas moins avec MM. BROUTELLE, CAUSSADE,

PANNEAU CHÊNE SCULPTÉ. — Copie d'un devant de Bâthut du xv^e Siècle.
Par le Dr Joseph MOULLIN, de Nogent-le-Rotrou (E.-et-L.).



CLAUDE BERNARD
Médallion par le Prof. Georges HAYEM.



Apollon enseignant la peinture à Esculape
Gravure sur bois du Dr H. BROUETTE.



ÉTUDE DE LA TOUR
Sculpture du Dr Ch. VILLANDRE.

MARTIAL et KRYZPOW, des unités de valeur.

Les sculptures disséminées sur des consoles, des stèles, mettant leur note sévère parmi la polychromie des cimaises, fixaient l'attention ; une entre autres : *Le Boulobole* de notre glorieux frère PÉLISSIER disparu dans la catastrophe du « Dixmude ». Et c'étaient encore, de-ci, de-là, les œuvres intéressantes de M^{es} VAUTIER, RÉAL, SIDLER ; de MM. DE HÉRAIN, MONCASSIN, HAYEM, VILLANDRE, SABOURAUD, MARTIGNY, DHOTEL, LAURENS, PÉRALTÉ, BOUREILLE, CHAMPION, PHILIBERT, M. FAURE, et enfin, de M. J. MOULLIN



LE BOULOBOLE
Statuette par le Dr L. PÉLISSIER.
Mort à bord du « Dixmude » le 21 Dec^{bre} 1925

un devant de bahut sculpté d'un merveilleux travail. L'art décoratif était de même représenté par les agréables peintures sur porcelaine de M^{me} BAILLIÈRE ; les céramiques de M^{me} HENNE, et les pièces ciselées de M. R. PETIT.

De cet ensemble heureux et aimable, une notion demeure acquise : l'aptitude particulière du médecin à la culture des arts, cela résultant de l'acuité de son esprit d'observation, de son sens des réalités, et enfin, de son besoin de s'émanciper de la douleur, par la recherche du beau.

PAUL RABIER.



CONCARNEAU. — « Douric An-Zin », Dessin à la plume.
Par le Dr Georges CAUSSADE, Méd. des Hôp. de Paris.



LE PÈLERIN, Gravure.
Par Fr. de HéRAIN, de Paris.



TOUR DE LA PRISON, à VIERZON
Aquarelle par le Dr Albert MAURICE, de Paris.



VIEILLE BRETONNE
Peinture par le Dr Paul LAURENS, de Paris.

CARNINE LEFRANCQ

PRÉVIENT ET COMBAT
TOUTES DÉCHÉANCES PHYSIQUES



VIEILLES MAISONS à ARGENTON-SUR-CREUSE
Aquarelle par le Professeur Léon GRIMBERT, de la Faculté de Pharmacie de Paris.

Le Petit Chat

par
EDMOND ROSTAND

C'est un petit chat noir, effronté comme un page.
Je le laisse jouer sur ma table, souvent.
Quelquefois il s'assied sans faire du tapage ;
On dirait un joli presse-papier vivant.

Rien en lui, pas un poil de son velours ne bouge ;
Longtemps il reste là, noir sur un feutillet blanc,
A ces minets tirant leur langue de drap rouge,
Qu'en fait pour essayer les plumes, ressemblant.

Quand il s'amuse, il est extrêmement comique,
Pataud et gracieux tel un ourson drôlet.
Savent je m'occaupis, pour suivre sa mimique,
Quand an met devant lui la soucoupe de lait.

Tant d'abord de son nez délicat il le flaire,
Le frôle, puis, à coups de langue très petits,
Il le hoppe ; et dès lors il est à son aise,
Et l'on entend, pendant qu'il boit, un clapotis.

Il boit, bougeant la queue, et sans faire une pause,
Et ne relève enfin son joli museau plat
Que lorsqu'il a passé sa langue râche et rase
Partout, bien proprement débarbouillé le plat.

Alors, il se pourlèche un moment les moustaches,
Avec l'air étanné d'avoir déjà fini,
Et comme il s'aperçoit qu'il s'est fait quelques toches,
Il se lisse à nouveau, lustre son poil terni.

Ses yeux jeans et bleus sont comme deux agates ;
Il les ferme à demi, parfois, en reniflant,
Se renverse, ayant pris son museau dans ses pattes
Avec des airs de tigre étendu sur le flanc.



LE PETIT CHAT
Bronze sculpté par le Dr. Paul-Louis Park

La Carnine Lefrancq est le remède héroïque des Crémies, de la Chlorose, du Lymphatisme et de toutes les déchéances physiques

Dans notre n° 207, du mois d'Avril, page 55, nous avons, par suite d'une erreur inexplicable, accompagné la biographie du Professeur Marcel Labbé, d'une photographie du Docteur Raoul Labbé, le distingué Médecin-Chef du Dispensaire Furtado-Heine, à Paris. Nous sommes confus de cette méprise et prions nos lecteurs de vouloir bien nous en excuser. Nous reproduisons ci-dessous la biographie du Professeur Marcel Labbé, avec sa véritable photographie.

LE PROFESSEUR MARCEL LABBÉ

Ernest-Marcel Labbé, est né au Havre le 4 Décembre 1870 ; son père était professeur de Philosophie au Lycée de Nantes.

Il commença ses études médicales à l'École de Nantes, et hésita entre la chirurgie et la médecine. Mais après avoir été aide-d'anatomie à Nantes en 1889, il opta définitivement pour la médecine.

Intégré Médaille d'or à Paris, en 1897, Prix de Thèse en 1898, Chef de Clinique en 1899, médecin des Hôpitaux en 1903, agrégé en 1904, le docteur Marcel Labbé arrivait au professorat en 1920.

Dans ses travaux et dans sa pratique, il s'est spécialisé dans les maladies de la nutrition, et notamment dans l'étude du diabète.

On lui doit un *Traité d'Hématoscopie*, avec F. Bezangon ; des ouvrages sur les Régimes, sur

le Diabète sucre, sur le Sang, sur le Cyto-diagnostic : un *Précis de pathologie médicale* ; un ouvrage de vulgarisation : *La Santé au Foyer*.

Le professeur Marcel Labbé est en relations suivies avec les médecins Américains, Anglais, Belges, Espagnols et Sud-Américains.

En 1921, il fut chargé de Conférences au Brésil ; et en 1922, il donna une série de Conférences à la Faculté de Constantinople, puis en Belgique, en Hollande et en Espagne.

Titulaire du prix Saintour (1905), Membre de la Société d'Hygiène alimentaire,

Président de la Société de Médecine de Paris, Collaborateur des *Annales de Médecine* et de la *Presse Médicale*, le professeur Marcel Labbé est Membre de l'Académie de Médecine et Officier de la Légion d'Honneur.





LES CITRONS

Peinture de Madame C. HENRIA, de Paris



BRETAGNE — CHATERUNEUF-DU-FRAOU — VALLÉE DE L'AULNE

Peinture sur bois, par le Professeur Eug. TASSILLY, de la Faculté de Pharmacie de Paris.



ELANTECLAIR

JOURNAL ILLUSTRÉ

ABONNEMENT

UN AN. { FRANCE. . . 18 Fr.
{ ETRANGER . . . 20 Fr.
LE NUMÉRO. UN FRANC.

VINGTIÈME ANNÉE

N° 210

DIRECTION

CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)

Telephone: COMBAT 01-31
R. C. Série 25.195

HISTOIRE DE L'ENSEIGNEMENT MÉDICAL EN LORRAINE

Pour faire l'histoire de l'enseignement de la Médecine en Lorraine, il faut remonter au XVI^e siècle, à cette époque où la fondation des grandes Universités — dont les premières avaient vu le jour au XI^e siècle — subit une nouvelle impulsion, qui se marque par la naissance des Universités de Reims (1547), de Strasbourg (1566), de Douai (1560), et en 1572, par celle de l'Université de Lorraine.

Le Cardinal de Lorraine, frère du Grand Duc de Guise, de celui qui reprit Calais et qui défendit Metz, et le Duc Charles III, furent les créateurs de cette Université. L'idée première était d'arrêter les progrès de l'hérésie et de développer les lettres et les arts dans cette province, reste glorieux du royaume d'Australie.

Le 5 décembre 1572, une bulle donnait l'investiture canonique à la nouvelle Université qui devait comprendre quatre facultés, dont deux, la philosophie et les arts, appartiendraient à la Compagnie de Jésus, et les deux autres, celles de Droit civil et canonique, et de Médecine, seraient dirigées par leurs doyens, professeurs et doc-

teurs, à l'instar de celles de Paris et de Bologne, dont elles obtiendraient tous les priviléges.

La ville de Pont-à-Mousson fut choisie pour être le siège de l'Université nouvelle, parce que cette ville était le centre de trois événements : Toul, Metz et Verdun, et paraissait ainsi désignée pour être la forteresse destinée à arrêter les progrès des novateurs ; celle-ci se trouvait d'ailleurs, de ce fait, dans un site tout-à-fait privilégié, dans cette riante vallée de la Moselle, fertile en charmants paysages.

La prospérité de l'institution fut d'ailleurs rapide, et déjà en 1577, elle attirait une foule d'«écoliers» qui émerveillaient les contemporains. Toujours, malgré les efforts de Charles III, qui voulait une Université brillante et complète, l'enseignement du droit n'y fut inauguré qu'en 1596, par Grégoire de Toulouse; puis, deux ans après, Charles Lepois, médecin ordinaire du Duc de Lorraine, organisa la Faculté de Médecine, dont il fut le premier doyen. Lepois (Carolus Piso) a été la plus grande



XVIII^e CONGRÈS FRANÇAIS DE MÉDECINE (16-19 Juillet 1925).

Numéro Spécial consacré par la CARNINE LEFRANCO
à la Lorraine et à la Faculté de Médecine de Nancy.

personnalité médicale de la Lorraine. En réalité, il doit être placé parmi les précurseurs de l'anatomie pathologique moderne. Ce praticien habile était en même temps un érudit de premier ordre, latiniste, helléniste, connaissant l'hébreu, l'arabe, l'italien, l'espagnol.

La fin de Lepois fut digne de sa vie. Apprenant, en 1636, que la peste vient d'éclater à Nancy, il se rend aussitôt dans sa ville natale pour soigner ses compatriotes; mais bientôt il est atteint par le fléau, et meurt victime de son dévouement.

A la mort de Lepois, l'Université est donc complète : le Collège des Jésuites est sur la rive droite de la Moselle, avec la théologie, la philosophie et les arts; sur la rive gauche, dans deux bâtiments voisins, fonctionnent les Facultés de droit et de médecine.

Mais alors surgissent des difficultés, prévues d'ailleurs, depuis la fondation de l'Université : le conflit permanent entre les Facultés laïques et le recteur religieux. Suprématie du recteur appartenant à la Compagnie de Jésus, serment d'obéissance au recteur, sont les occasions de ce conflit, qui se poursuit ensuite à propos de la présence sur la Faculté de Médecine, réclamée par la Faculté de Droit. Le Duc décide qu'en effet celle-ci aura le pas, comme étant la plus ancienne, mais pour consoler les médecins, le Cardinal de Lorraine leur envoie une robe fourrée d'hermine; cette fourrure décorera à l'avenir le costume des professeurs.

Les règlements avaient beau être précis, les difficultés renisaient toujours. Une des disputes les plus singulières s'élève au sujet du nom de la ville où siégeait l'Université. Devait-elle être dite, cette Université, *musspontana* ou *pontimussana*? On voulut concilier les prétentions rivales en accordant un nom à la rive droite, et l'autre à la rive gauche de la Moselle. Rien n'y fit : la dissidence se prolongea jusqu'à la fin de l'Université. La postérité a tranché le différend, en donnant aux habitants le nom adopté par les Jésuites, et à la ville, celui que proposaient leurs adversaires.

L'Université, cependant, prospère, et les élèves y affluent : Flamands, Liégeois, Irlandais, Ecossais, Allemands, Français surtout. En 1607, ils

sont 1600, plus 400 élèves en droit et en médecine. L'Université de Paris s'émeut de ce succès, et à sa sollicitation, le Parlement rend un arrêt, le 22 mars 1603, qui ordonne à tous les Français éduqués à Pont-à-Mousson et à Douai, de rentrer dans leur pays pour faire leurs études.

Le nombre des professeurs n'était pas grand dans les Universités anciennes. Les progrès de la science n'avaient pas encore rendu nécessaire la division des cours, et une véritable tendance encyclopédique régnait dans les Ecoles.

La Faculté de médecine avait commencé avec deux professeurs, l'un pour la théorie, l'autre pour la pratique, comme à Paris et à Strasbourg ; elle n'en eut jamais plus de quatre, ou de cinq par exception.

La liste des professeurs de l'Université lorraine comprend, pour 220 années d'existence : 30 professeurs, dont 23 ont été nommés à Pont-à-Mousson, de 1592 à 1768, et 7 à Nancy, de 1768 à 1793.

La Faculté actuelle de Nancy possède les portraits de quelques-uns de ces anciens maîtres : Charles Lepois, Tousaint Fournier, Levrechon, Le Lorrain, René Baudin, Marc Barrot, Nicolas Guébin, Joseph Le Lorrain, Charles Paquot, François Le Lorrain, Maurice Grandelias, Pierre Parisot.

On n'a point de renseignements précis sur le traitement de ces professeurs, mais, tenant compte des changements survenus dans le prix de l'argent, on peut l'estimer à 12 ou 15.000 francs d'avant guerre.

Les professeurs avaient en outre des pensionnaires. Ils étaient dispensés d'impôts, contributions, aides et subsides de tout genre et affranchis du logement des gens de guerre.

Quant aux élèves, leur nombre variait entre 100 et 150 ; et une vingtaine de docteurs étaient reçus annuellement. Voici le serment que la Faculté de Médecine faisait prêter aux nouveaux docteurs : « Vous jurez que vous exercerez la médecine en homme d'honneur et de probité, que vous éloignerez la haine et l'envie lorsque vous prescrirez des remèdes ; qu'autant que faire se pourra, vous ne



VUE CAVALIÈRE DE L'UNIVERSITÉ DE PONT-À-MOUSSON
VERS 1760.



ANOREXIE - ANÉMIE - DÉBILITÉ
TUBERCULOSE
NEURASTHÉNIE - CHLOROSE



CONVALESCENCES - FAIBLESSE
MALADIES
DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN



CARNINE LEFRANCO

PUR SUC DE VIANDE DE BOEUF CRUÉ CONCENTRÉ
SOUS FORME DE SIROP DE SAVOURE AGREEABLE

FUMOUZE - 78 Faub. St Denis - PARIS

N.C. 25.157

prendrez rien des pauvres, et les soulagerez sans récompense ; que lorsque vos malades seront en danger, vous les exhortez à s'adresser à leurs pasteurs ; que vous ne donnerez aucun poison ni ne conseillerez d'en prendre ; que vous n'enseignerez et n'entreprendrez rien de contraire à la religion ; que vous respecterez les professeurs et les docteurs anciens de votre Faculté et que vous honorez cette Université ».

La première invasion française fut particulièrement fatale à l'Université lorraine. En 1636, les Jésuites lorrains ayant refusé de prêter serment à Louis XIII sont expulsés du pays ; en 1638, la Faculté de Médecine n'a plus de professeurs.

Sous Louis XIV, l'Université devient presque française ; elle est maintenue dans tous ses priviléges, et les professeurs sont appellés à Metz, en 1681, pour y prêter serment de fidélité au Roi.

Le gouvernement de Léopold restaure d'ailleurs l'Université lorraine, et l'enseignement de la chirurgie et de la pharmacie y est établi par les ordonnances de 1707 et 1708.

Mais, bien que l'Université refleurisse, la Ville de Nancy prend une influence prépondérante, et des idées de translation commencent à se faire jour.

C'est alors, que par lettres patentes du 15 mars 1752, Stanislas établit à Nancy un Collège de Médecine investi d'attributions importantes pour la pratique et l'enseignement.

Il fallait être associé à ce Collège pour exercer la médecine à Nancy. Avec ses associés d'honneur et ses correspondants, le Collège devint peu à peu le centre médical de la Lorraine.

Enfin, le 4 mai 1753, la Faculté de Médecine de Pont-à-Mousson est agrégée au Collège de Médecine de Nancy, dont les associés ont le droit de prendre part à la collation des grades ; c'était une grave atteinte aux priviléges de la Faculté de Médecine.

Les Jésuites sont bannis de France en 1762 ; Stanislas les soutient en Lorraine ; mais cette province allait devenir française, et les destinées de l'Université de Pont-à-Mousson ne tarderont pas à s'accomplir.

Par lettres patentes du 3 août 1768, Louis XIV

« voulant donner à Nancy une plus haute marque de sa protection, et à l'avantage de ses sujets, transfère à Nancy l'Université de Pont-à-Mousson. »

Il ne paraît pas que la ville dépossédée ait vivement résisté à la mesure qui lui portait un si grave préjudice ; cependant le doyen de la Faculté de Médecine, Joseph Jadelot, donna sa démission.

Dès le 1^{er} octobre 1768, donc, l'Université est à Nancy. La Faculté de Médecine est installée dans le Collège des Médecins dont le jardin botanique forme une des dépendances ; mais c'est en 1770 seulement qu'on commence la construction de la nouvelle Université, qui n'est achevée qu'en 1778.

Toutes les Facultés y sont réunies, et la Faculté de Médecine en occupe l'aile orientale. On place dans la salle d'honneur les portraits de ses fondateurs, le Cardinal de Lorraine et Charles III, et ceux des professeurs de Pont-à-Mousson.

La Faculté de Médecine est arrivée avec deux professeurs ; ce nombre est porté à trois, un moment à quatre, pour redescendre à trois et à deux.

Mais le Collège de Médecine lui vient en aide : il a un matériel et un enseignement ; il est dirigé par des hommes distingués, parmi lesquels on compte Bagard et Harmant.

Par contre, le Collège de Chirurgie, créé par lettres patentes du 29 juin 1770, amoindrit la Faculté, et en détache l'enseignement chirurgical. C'est une école nouvelle, composée de cinq professeurs, qui se partageront entre eux le cours complet des études relatives à cet art. La Filze, lieutenant du premier chirurgien du roi, auteur de mémoires couronnés par l'Académie de Chirurgie, est le directeur de cette École, dont font encore partie Lamoureux et Simonin.

Parmi les docteurs qui prirent leurs grades à Nancy, on trouve des hommes distingués : Coste, un des chefs de la Médecine Militaire ; Flamant, qui devint

professeur à la Faculté de Strasbourg ; on retrouve aussi des certificats signés des noms de Corvisart, Berthollet, Darcel, Raulin, Bosquillon, Thomas Lauth, Spillmann, etc.



CHARLES LÉPOIS

Premier Doyen de la Faculté de Médecine
à Pont-à-Mousson.

↓ arrivée avec deux professeurs ; ce nombre est porté
↓ à trois, un moment à quatre, pour redescendre
↓ à trois et à deux.



CHARLES BAGARD

Médecin de Léopold et de Stanislas,
Duc de Lorraine.

↓ professeur à la Faculté de Strasbourg ; on retrouve
↓ aussi des certificats signés des noms de Corvisart,
Berthollet, Darcel, Raulin, Bosquillon, Thomas
Lauth, Spillmann, etc.

LA CARNINE LEFRANCQ

POSSÈDE TOUS LES AVANTAGES EUPEPTIQUES DE LA VIANDE CRUE
SANS AUCUN DE SES INCONVÉNIENTS

dont la base exclusive est le *Sec Musculaire de Bœuf Concentré*

Le 12 septembre 1790, l'Assemblée Nationale nomme un Comité de Salubrité chargé de réunir des renseignements sur l'état des Ecoles, et de préparer une réorganisation de la Médecine.

Les Facultés sont consultées et Jadelot, au nom de Nancy fait un rapport, dans lequel il demande de l'unité de l'enseignement, la réunion de la médecine et de la chirurgie, la réduction du nombre des Facultés pour augmenter leur force et y concentrer plus de ressources.

Le décret du 18 Avril 1792 avait mis un terme à l'existence des Universités ; le 8 Avril 1793, la Convention supprime de fait les Facultés.

L'Université lorraine disparaît alors, sans avoir retrouvé, dans cette courte et dernière période, l'éclat de ses premiers jours.

La profession médicale tombe dès lors dans l'anarchie la plus complète.

Après avoir détruit, il était donc urgent de reconstruire. Ce sont les besoins des armées qui firent d'abord renaitre l'enseignement médical.

Par la loi du 14 Brumaire an III, trois Écoles de Médecine sont établies à Paris, à Montpellier et à Strasbourg.

— Plus tard, on en décréta six pour le territoire de la France agrandie.

— Ces trois Écoles avaient pour mission de former des officiers de santé pour le service des hôpitaux, principalement pour ceux de l'armée et de la marine.

Nancy ne trouva pas sa place dans cette nouvelle organisation, mais il paraît que cette ville fit des efforts pour obtenir l'École établie dans l'Est.

Au total, Nancy avait perdu toutes ses institutions universitaires ; l'enseignement médical était abandonné au zèle et aux hasards de l'intérêt privé.

Quelques médecins entreprennent de continuer l'œuvre de la Faculté et du Collège, et créent un enseignement libre qui interrompt pour ainsi dire la prescription et sert de lien entre les institutions disparues et celles qui doivent renaitre.

Le 4 Nivôse an IV, il se forme une Société de Santé de la commune de Nancy, qui ouvre des cours et

se charge du soin des indigents. La Société s'installe dans les bâtiments de l'ancien Collège de médecine.

Les professeurs de cette école libre furent : Lallier, pour l'hygiène et la médecine légale ; Mandel, connu pour ses travaux de chimie ; Nicolas nommé un moment à Strasbourg ; Salmon, Simonin, chargé de la matière médicale, et Villemet, qui professait la botanique.

Le 11 Brumaire an XI, Haldat et Serrière ouvrent un cours d'anatomie et de physiologie dans l'ancien amphithéâtre de l'Hôpital Militaire.

Cependant, en 1807, la Société de Santé n'existe plus. Une autre association se forme alors, Haldat, Simonin, Serrière et Bonfils relèvent et

maintiennent l'enseignement médical en Lorraine, faisant même accepter leurs certificats comme ceux d'une école publique de second ordre, jusqu'au moment où Nancy obtient, le 27 Juin 1822, une école secondaire de médecine qui devient, en 1843, école préparatoire.

Ces institutions représentent seules, pendant longtemps, l'Université lorraine, et furent le point de départ de son rétablissement.

Les institutions scientifiques et littéraires se sont relevées, à Nancy, dans l'ordre même où elles avaient autrefois pris naissance à Pont-à-Mousson.

Les Facultés des Sciences et des Lettres appellent la Faculté de Droit, qui fut rétablie en 1864, et enfin Nancy recevait, en 1872, la Faculté de Médecine de Strasbourg (1).



L'ANCIENNE FACULTÉ DE MÉDECINE DE NANCY



LE SCEAU
de la Faculté de Médecine
de Nancy.

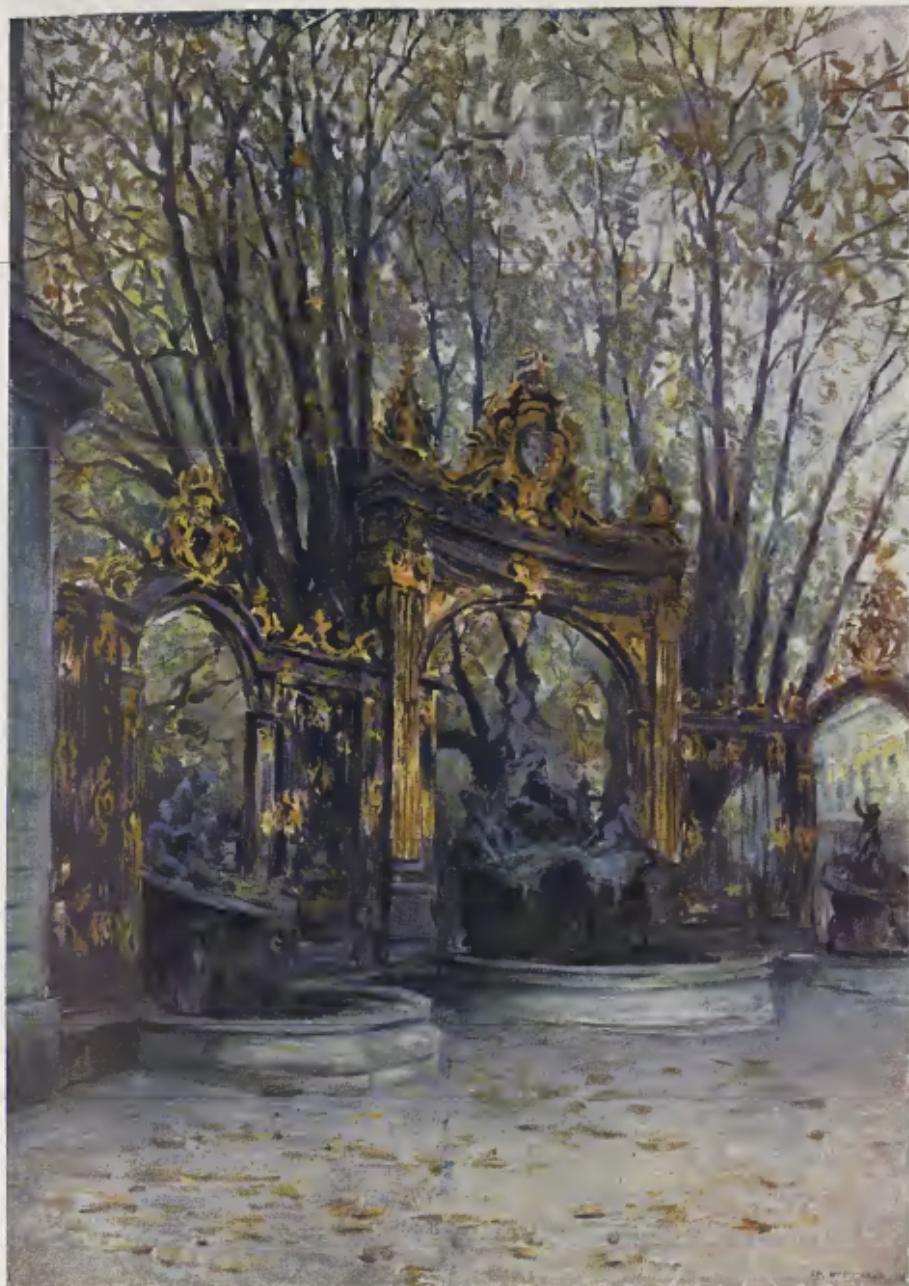
(1) Les documents qui précèdent ont été empruntés au discours de réception de G. Toussaint, en 1874, à la Faculté de Médecine de Nancy : *Origines de l'enseignement médical en Lorraine : la Faculté de Médecine de Pont-à-Mousson*. Publication des mémoires de l'Académie Stanislas, CXXV^e année, 4^e série, Tome XII : Nancy, 1874.

Consulter aussi : *La Faculté de Médecine de l'Université de Pont-à-Mousson (1592-1768)*, par Fabrègues Hiviez.

Une brochure de 48 pages, Nancy, Crépin-Leblond, 1876. *L'ancienne Faculté de Médecine de Nancy (1768-1793)*, par le Dr PILLERET.

Une brochure de 69 pages, Nancy, Crépin-Leblond, 1916.

La CARNINE LEFRANCQ, Jus de Viande de Bœuf CRUE CONCENTRÉ
représente le moyen LE PLUS PRATIQUE de réaliser la ZOMOTHÉRAPIE
ELLE PLAÎT AUX MALADES, SE CONSERVE BIEN ET AGIT TRÈS RAPIDEMENT
— C'EST UNE MÉDICATION VIVIFIANTE AU PLUS HAUT DÉGRÉ —



NANCY — LA FONTAINE DE NEPTUNE — Place Stanislas.
Par Ch. WITTMANN (Collection J. B. Corbin).

Le 12 Octobre 1919, la Ville de Nancy a reçu, des mains du Président de la République, la Croix de la Légion d'Honneur et la Croix de Guerre, avec la Citation suivante :

« Ville dont l'ardent patriotisme s'est affirmé magnifiquement au cours des épreuves de la guerre.
- Directement menacée, a assisté avec le plus beau courage à la bataille du Grand Couronné, livrée pour la défendre ; bombardée par avions, puis par pièces à longue portée, n'a jamais, malgré toutes les souffrances, perdu son sang-froid. A bien mérité du pays. »

LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE NANCY



LE PROFESSEUR SPILLMANN
Doyen de la Faculté.

Facultés de Droit, des Sciences et des Lettres ; le transfert de l'Ecole supérieure de Pharmacie ayant suivi celui de la Faculté de Médecine,

La ville de Nancy possède une Faculté de Médecine depuis le 1^{er} Octobre 1872, date à laquelle le Président de la République confirma le transfert de la Faculté de Strasbourg, voté par l'Assemblée Nationale, le 21 Mars 1872.

La capitale lorraine possé-dait déjà les

légale) ; la *Faculté proprement dite*, installée en 1902 (services généraux, salles de thèses, salle du conseil, avec une importante collection de portraits et de bustes de professeurs de l'ancienne Faculté de Pont-à-Mousson, du Collège de Médecine et de Chirurgie de Nancy, de médecins réputés de Lorraine, de professeurs de l'ancienne Ecole de Médecine et de la Faculté de Médecine de Nancy ; services de physiologie, de chimie, de physique, de thérapeutique et d'hydrologie de pathologie générale) ; l'*Institut d'Hygiène et de Bactériologie* (l'*Institut sérothérapeutique de l'Est*, créé en 1894), et l'*Institut dentaire*, édifié en 1910.

Les locaux de la Faculté sont vastes et confortablement aménagés, les laboratoires sont pourvus de l'outillage le plus moderne et peuvent rivaliser avec les plus belles installations de France et de l'Etranger.



FAÇADE
DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE ACTUELLE

l'Université de Nancy se trouva, dès cette époque, définitivement constituée.

La Faculté de Médecine, installée rue Léonnois, à l'est de la ville, est à deux pas du groupement hospitalier.

Elle comprend l'*Institut anatomique*, inauguré en 1896 (Service d'anatomie, avec salle de dissection permettant de recevoir 180 étudiants ; musée anatomique services d'histologie d'anatomie pathologique, d'histoire naturelle et de médecine



L'INSTITUT ANATOMIQUE.

La Faculté est entourée par les hôpitaux, administrés par les commissions des Hospices. L'*Hôpital*

La CARNINE LEFRANCQ

LES MALADES EN ÉTAT DE CACHEXIE PULMONAIRE

RELEVE AVEC UNE RAPIDITÉ
ET UNE
ÉNERGIE INCONTESTABLES

général, inauguré en 1882, qui renferme les services de médecine et de chirurgie générales, de médecine et de chirurgie infantiles, d'ophtalmologie, d'oto-rhino-laryngologie, des maladies contagieuses, d'électro-radiologie; l'Hôpital Saint-Julien, avec le service des malades des vieillards; l'Hôpital Marin, avec le service d'urologie; l'Hôpital Villemain, avec les services de tuberculeux, et l'Hôpital Maringer, avec le service de dermatovénérologie.

A ces deux derniers hôpitaux sont annexés les dispensaires anti-tuberculeux et anti-syphilitique, qui assurent un important service de prophylaxie en liaison avec les dispensaires créés dans le département par l'Office d'hygiène. Le service d'obstétrique occupe la *Maison de*



LABORATOIRE D'HYGIÈNE
(Institut Sérothérapeutique)



La Commission des Hospices, la Ville et le Département ont commencé, après la guerre, de



PROF. SIMON, Président du 18^e Congrès de Médecine. — PROF. ETIENNE, Secrétaire général du Congrès.

secours, hospice départemental, en attendant l'installation de la nouvelle Maternité, créée par le département, dont les travaux sont actuellement poussés, et qui possèdera tous les derniers perfectionnements de la science moderne.



HÔPITAL SANATORIUM VILLEMIN

grands travaux qui vont doter la ville de Nancy d'une organisation hospitalière de premier ordre.

Le pavillon des consultations de médecine et de chirurgie a été ouvert en 1925, ainsi que l'*Hôpital Fournier* pour la dermatologie.

Dans quelques mois seront inaugurés les nouveaux services de médecine infantile, de laryngologie, d'urologie, de radiologie, les dispensaires de gynécologie et le centre anticancéreux.

**

Au point de vue du personnel enseignant, la Faculté comprend actuellement 20 chaires magistrales, dont les titulaires sont : le professeur L. GARNIER, pour la chimie médicale et la toxicologie; le professeur E. MACÉ, pour l'hygiène et la bactériologie; le professeur P. SIMON, pour la clinique médicale; le professeur P. VUILLEMEN, pour l'histoire naturelle



médicale; le professeur P. PARISOT, pour la médecine légale; le professeur P. HAUSHALTER, pour la clinique des maladies infantiles; le professeur L. HOCHÉ, pour l'anatomie pathologique; le professeur G. ETIENNE, pour la clinique médicale; le professeur A. VAUTRIN, pour la clinique chirurgicale; le professeur L. SPILLMANN, pour la clinique des maladies cutanées et syphilitiques; le professeur A. FRELICH, pour la clinique de chirurgie infantile et l'orthopédie; le professeur M. LAMBERT, pour la physiologie; le professeur A. FRÜHINSHOLZ, pour la clinique obstétricale et les accouchements; le professeur R. COLLIN, pour l'histologie; le professeur M. LUCIEN, pour l'anatomie normale; le professeur P. JACQUES, pour la clinique oto-rhino-laryngologique; le professeur L. ANDRÉ, pour la clinique des maladies des voies urinaires; le professeur G. MICHEL, pour la clinique chirurgicale; le professeur L. RICHON, pour la clinique médicale propédeutique; et le professeur DUFOUR, pour la physique médicale.

La Faculté comprend huit chaires de laboratoire (chimie, physique, physiologie, histoire naturelle, anatomie, histologie, hygiène, anatomie pathologique), une chaire de médecine légale et onze chaires de clinique (médecine, deux; chirurgie, deux; médecine infantile, une; chirurgie infantile, une; urologie, oto-rhino-laryngologie,

dermatologie et syphilitigraphie obstétrique, propédeutique médicale).

Elle comprend en outre des cliniques complémentaires, confiées à des agrégés ou à des chargés de cours.

C'est ainsi que M. PERRIN et M. J. PARISOT sont chargés de la clinique des maladies tuberculeuses; que M. M. PERRIN est chargé de la thérapeutique et de la matière médicale; M. L. CAUSSADE, de la clinique des maladies contagieuses; M. J. PARISOT, de la pathologie générale et expérimentale; M. L. RICHON, de la pathologie interne; M. A. BINET, de la clinique chirurgicale élémentaire et de la pathologie externe; M. LAMY, de la clinique d'électrothérapie et de la radiologie; M. P. JEANOELIZE, de la clinique ophtalmologique; M. JOB, des accouchements; M. BARTHÉLEMY, de la médecine opératoire; M. LALANNE, de la clinique des maladies mentales, et M. ROSENTHAL, des maladies des dents.

M. CORNIL a été chargé récemment

d'une conférence de neurologie et M. P. MATHIEU a créé, il y quelques mois, le cours d'éducation physique.

Les agrégés en exercices, au nombre de quinze, sont : MM. MUTEL, CORNIL, H. ROBERT, M. BARTHÉLEMY, HAMANT, WATRIN, DE LAVERGNE, M. PERRIN, J. PARISOT, L. CAUSSADE, Ch. JOE,



LE PROFESSEUR PAUL SPILLMANN

Tableau de Henri Roës. — (Collection du Docteur L. Spillmann).

La CARNINE
LEFRANCQ

enrichit le Sang
refait des Muscles
augmente le poids du Corps



P. JEANDELIZE, G. THIERY, P. MATHIEU et LAMY.

Le doyen actuel de la Faculté est le professeur L. SPILLMANN, qui a succédé, dans ces fonctions, au professeur MEYER.

MM. PRENANT, F. GROSS, A. HERRGOTT, Th. WEISS, ANCEL, BOUIN sont professeurs honoraires.

MM. REMY, G. GROSS, BINET et BUSQUET, sont agrégés libres.

Mais nous devons aussi, parmi les prédécesseurs des titulaires que nous venons de mentionner, rappeler deux Maîtres qui ont grandement illustré l'enseignement médical en Lorraine, et dont les noms sont universellement connus : le professeur BERNHEIM et le professeur Paul SPILLMANN. Le premier, le professeur *Bernheim*, dont les travaux sur la suggestion mentale dans l'état hypnotique et à l'état de veille, et sur ses applications thérapeutiques, sont devenues classiques. C'est à lui qu'on doit la création de l'Ecole de Nancy dont les recherches sont justement célèbres. Le second, le professeur Paul Spillmann connu par ses travaux en syphiligraphie et qui fut un des fondateurs du sanatorium de Lay-Saint-Christophe.



LE PROFESSEUR BERNHEIM

Tableau de Puovi, Directeur de l'Ecole des Beaux-Arts de Nancy.
(Salle du Conseil de la Faculté de Médecine).

La Faculté de Médecine de Nancy délivre le diplôme de docteur en médecine d'Etat et le

diplôme de l'Université de Nancy (mention médecine) réservé aux Etrangers. Elle délivre également le diplôme de chirurgien-dentiste et le diplôme de sage-femme ; les Etrangers peuvent obtenir un diplôme de chirurgien-dentiste ne donnant pas le droit d'exercer en France. La Faculté est aussi autorisée à délivrer des diplômes de médecine légale et de psychiatrie, des diplômes de bactériologie et d'hygiène, des attestations d'études supérieures de sciences biologiques, et des certificats de spécialisation qui peuvent être obtenus après un stage d'au moins un an dans un service de spécialités.

Tous les ans, la Faculté décerne des prix d'Anatomie et d'Histologie, de Physiologie, de Médecine, de Chirurgie et d'Accouchements, un prix de Thèses, un prix de l'Internat, un prix attribué à un travail original de Chimie, et un prix attribué à un travail original de Médecine ou de Chirurgie.

La Faculté de Nancy comprend sous sa dépendance les examens dans les Écoles et de Reims.

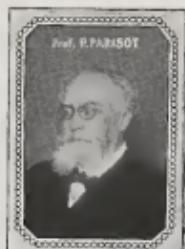
de Médecine de Besançon
Elle fait recevoir également chaque année des candidats aux Ecoles du Service de Santé de Lyon (troupes métropolitaines), et de Bordeaux (marine et troupes coloniales). Les enseignements



préparatoires peuvent être suivis à la Faculté.

Le nombre des étudiants inscrits à la Faculté de Médecine est en progression constante. Il est actuellement de 402; nombreux sont aussi les étudiants étrangers qui poursuivent l'obtention des diplômes d'Université (Luxembourgeois, Polonais, Tchécoslovaques, Serbes, Roumains, Bulgares, Turcs, Egyptiens, Grecs, Russes, Suédois).

L'organisation actuelle de la Faculté permet à tous les étudiants d'accomplir un stage complet dans les différents services cliniques; l'enseignement pratique



L'HOPITAL SAINT-JULIEN



L'HOPITAL CIVIL

de la médecine est donc réalisé d'une façon aussi complète que possible.

L'Association générale des étudiants a son siège social dans un cercle comportant des salles de lecture et de travail, une riche bibliothèque, une salle des fêtes. Des salles spéciales sont réservées aux étudiantes. Le restaurant universitaire offre aux étudiants, à des conditions très modérées, ses repas substantiels. Avec son jardin

et sa belle installation, le Cercle renforce l'attraction de Nancy comme centre universitaire. Un Comité de patronage s'occupe



L'HOPITAL MARINGER

à proximité des laboratoires et des hôpitaux. Les étudiants en médecine auront ainsi la bonne fortune d'avoir sous la main tous les moyens de recherches et d'instruction indispensables à notre époque.

La bibliothèque dont il s'agit renferme en effet plus de 50.000 volumes.

Les gros sacrifices consentis depuis 1872 par les Administrations publiques, par le Département, par la Ville, par les hospices, portent leurs fruits. Ils permettent à la Faculté lorraine de tenir brillamment la place d'avant-garde qu'elle partage désormais avec la Faculté alsacienne.



LES TRAVAUX DE LA NOUVELLE MATERNITÉ

MAURICE BARRÈS

LA COLLINE INSPIRÉE

« Il est des lieux où souffle l'esprit »

La Lorraine possède un de ces lieux inspirés. C'est la colline de Sion-Vaudémont, faible éminence sur une terre la plus usée de France, sorte d'autel dressé au milieu du plateau qui va des falaises champenoises jusqu'à la chaîne des Vosges. Elle porte sur l'une de ses pointes le clocher d'un pèlerinage à Marie, et sur l'autre la dernière tour du château d'où s'est envoié jusqu'à Vienne l'alerion des Lorraine-Habsbourg. Dans tous nos cantons, dès que le terrain s'élève, le regard découvre avec saisissement la belle forme immobile, soit toute nette, soit voilée de pluie, de cette colline, posée sur notre vaste plateau comme une table de nos lois non écrites, comme un appel à la fidélité lorraine. Et sa présence inattendue jette dans un paysage agricole, sur une terre toute livrée aux menus soins de la vie pratique, un soudain soulèvement de mystère et de solitaire fierté. C'est un promontoire qui s'élève au milieu d'un océan de prosaïsme. C'est comme un lambeau laissé sur notre sol par la plus vieille Lorraine.

De quel charme bizarre, aussiût que je l'aperçois, ne saisit-elle pas mon esprit et mon cœur, cette montagne en demi-lune, à la fois charmante et grave! Je songe à notre nation très positive, mais où éclatent le courage guerrier et la grandeur dans l'infortune; je songe à nos femmes lorraines qui deviennent en vieillissant si aisément des prophétesses, et je vois les cheveux au vent de Jeanne d'Arc, de Marie Stuart et de Marie-Antoinette, ces filles royales que notre race fournit à la poésie universelle; j'entends l'éclat de rire de Bassompierre, l'extravagance de Charles IV: c'est le point où l'imagination peut le mieux venir se poser pour comprendre le génie propre de la Lorraine. Quel symbole d'une nation où s'allient au bon sens le plus terre-à-terre l'audace de la grande aventure et l'esprit qui fait les sorciers!

Ici, jadis, du temps des Celtes, la déesse Rosmertha sur la pointe de Sion faisait face au dieu Wotan, honoré sur l'autre pointe à Vaudémont. C'étaient deux parades, deux divinités jumelles. Wotan était Rosmertha, et l'un et l'autre protégeaient la plaine. La déesse à la figure jeune, aux cheveux courts, au sein nu, s'est évanouie; elle fut chassée par la Vierge qui allaita l'Enfant-Dieu, cependant que les seigneurs de Vaudémont bâisaient leur maison forte sur l'ancien sanctuaire de

Wotan. Mais Notre-Dame de Sion et les comtes de Vaudémont restèrent, l'un envers l'autre, dans les mêmes rapports où avait vécu le couple primitif des deux pères celtiques. Ceux-ci s'étaient entraides pour protéger le vieux peuple des

Leuques, et les comtes de Vaudémont, proclamant Notre-Dame de Sion souveraine du comté, mirent leur couronne sur la tête de l'image vénérée. De telle sorte qu'à travers les siècles la pensée de la montagne s'est déroulée et s'est amplifiée sans que la tradition fut rompue.

Aujourd'hui, de Vaudémont rien ne subsiste qu'un haut mur sous d'antiques frênes, où l'on a vu, pèlerine inconnue, passer l'impératrice Elisabeth, et dans Sion, la Vierge noire, l'image antique associée au pouvoir politique du pays, a disparu sous le

marteau impie d'une bande venue de Vézelise en 1793. Les grands souvenirs de la colline sont voilés ou déchus. Pourtant la plus pauvre imagination ne laisse pas de percevoir qu'autour de ce haut lieu s'organise l'histoire de la Lorraine. Il nous dit avec quelle ivresse une destinée individuelle peut prendre place dans une destinée collective, et comment un esprit participe à l'immortalité d'une énergie qu'il a beaucoup aimée. Les gens du pays, qui montent encore aux dates séculaires de septembre sur la montagne, ne savent guère ses annales; ils s'ébahissent aux noms de Rosmertha et de Wotan; ils ignorent quel pacte unissait la Vierge de Sion à la maison de Lorraine; ils ne songent plus à demander au vieux sanctuaire qu'il prenne la défense de leurs intérêts nationaux, mais seulement celle de leurs intérêts domestiques. Et pourtant, par un sentiment profond du rôle tutélaire de la colline, c'est au milieu des décombres de Vaudémont qu'avec un instinct magnifique ils ont ramassé, pour remplacer à Sion la statue brisée, une vierge de pierre qui tient dans sa main l'alerion de Lorraine et en amuse l'enfant Jésus.

Cette image que les comtes de Vaudémont honoraient dans leur chapelle, demeure sur l'autel du pèlerinage comme un signe extrême de l'entente séculaire, et l'on croit voir, dans cette substitution



SION. — Vue de la Colline Inspirée.

ANÉMIES REBELLES

CARNINE LEFRANCQ
agit
très rapidement

de la Vierge de Vaudémont à l'ancienne Vierge de Sion, une fusion des deux forces dans la détresse. A défaut d'un savoir clair, nous gardons une vénération obscure de ce double passé qui ne peut pas mourir, et les Lorrains, quand ils font en procession le tour de l'étroite terrasse, obéissent à la vertu permanente, toujours active, de cette acropole.

En automne, la colline est bleue sous un grand ciel ardoisé, dans une atmosphère, pénétrée par une douce lumière d'un jaune mirabelle. J'aime y monter par les jours dorés de septembre et me réjouir là-haut du silence, des heures unies, d'un ciel immense où glissent les nuages, et d'un vent perpétuel qui nous frappe de sa masse.

Une église, un monastère, une auberge qui n'a de clients que les jours de pèlerinage, occupent l'une des cornes du croissant; à l'autre extrémité le pauvre village de Vaudémont, avec les deux aiguilles de son clocher et de sa tour, se meurt dans les débris romains et féodaux de son passé légendaire, petit point très net et prodigieusement isolé dans un grand paysage de ciel et de terre. Au creux, et pour ainsi dire au cœur de cette colline circulaire, un troisième village, Saxon, rassemble ses trente maisons aux toits brunâtres qui possèdent là tous leurs moyens de vivre : champs, vignes, vergers, chênevières et carrés de légumes. Sur la hauteur, c'est un plateau, une promenade de moins de deux heures à travers des chaumes et des petits bois, que la vue embrasse et dépasse pour jouter d'un immense horizon et l'air le plus pur. Mais ce qui vit sur la colline ne compte guère et ne fait rien qu'approfondir la solitude et le silence. Ce qui compte et ce qui existe, où que nous menions nos pas en suivant la ligne de faîte, c'est l'horizon et ce vaste paysage de terre et de ciel.

Si vous portez au loin votre regard, vous distinguez et dénombrez les ballons des Vosges et de l'Alsace; si vous le ramenez plus près sur la vaste plaine, elle vous étonne et, selon mon goût, vous charme par ses superbes plissements, par de longs mouvements de terrains pareils à des dunes. C'est un pays sans eau en apparence, mais où l'eau sourd et circule invisible. Des prairies qui s'égout-

tent, un ruisseau se forme et se débrouille vivement dans les rides enchevêtrées du terrain. Au fond de ravins sinuieux, le Madon, l'Uvry, le Brenon développent en secret les beautés les plus touchantes, cependant qu'ils rafraîchissent une multitude de champs bombés et diversement colorés, des pâturages, des vignobles clairs, des blés dorés, de petits bois, des labours bruns où les raies de la charrue font un grave décor, des villages ramassés, parfois un cimetière aux tombes blanches sous les verts peupliers élancés. Sur le tout, sur cet ensemble où il n'est rien que d'éternel, règne un grand ciel voilé. Les appels d'un enfant ou d'un coq apportés de la plaine par le vent, le vol plané d'un épervier, le tintement d'un marteau qui là-bas redresse une fauille, le bruissement de l'air, animent seuls cette immensité de silence et de douceur. Ce sont de paisibles journées faites pour endormir les plus dures blessures. Cet horizon, où les formes ont peu de diversité, nous ramène sur nous-mêmes en nous rattachant à la suite de nos ancêtres. Les souvenirs d'un illustre passé, les grandes couleurs fortes et simples du paysage, ses routes qui s'enfuient, composent une mélodie qui nous remplit d'une longue émotion mystique. Notre cœur périssable, notre imagination si mouvante s'attachent à ce coteau d'éternité. Nos sentiments y rejoignent ceux de nos prédecesseurs, s'en accroissent et croient y trouver une sorte de perpétuité. Il étaie sous nos yeux une puissante continuité des mœurs, des occupations d'une médiocrité éternelle; il nous remet dans la pensée notre asservissement à toutes les fatalités, cependant qu'il dresse au-dessus de nous le château et la chapelle, tous les deux faiseurs d'ordre, l'un dans le domaine de l'action, l'autre dans la pensée et dans la sensibilité. L'horizon qui cerne cette plaine, c'est celui qui cerne toute vie; il donne une place d'honneur à notre soif d'infini, en même temps qu'il nous rappelle nos limites. Voilà notre cercle fermé, le cercle d'où nous ne pouvons sortir, la vieille conception du travail manuel, du sacrifice militaire et de la méditation divine. Des siècles ont passé sur le paysage moral que nous présente cette plaine, et l'on ne peut dire qu'une autre conception de la vie,

tant soit peu intéressante, ait été entrevue. Voilà les plaines riches en blé, voilà la ruine dont le chef est parti, voilà le clocher menacé où la Vierge reçoit un culte que, sur le même lieu, nos ancêtres païens, adorateurs de Rosmertha, avaient déjà entrevu. Paysage plutôt grave, austère et d'une beauté intellectuelle, où Marie continue de poser le timbre ferme et pur d'une cloche d'argent. Tous ceux qui ne subissent pas, qui défendent leur sentiment et se rattachent aux choses éternelles, trouvent ici leur reposoir. C'est toujours ici le point spirituel de cette grave contrée; c'est ici que sa vie normale se relic à la vie surnaturelle.



LA PLACE STANISLAS, A NANCY
Par Ch. de Meixmoros (Collection J. B. Corbin).

CHANSON

Pourquoi pleurer les choses mortes ?
Et puis sourire à ce qui vient
Et qui, pourtant, n'est toujours rien
Qu'un cruel vent d'espérance vaurien

Déchainé sous nos portes ?
Pourquoi pleurer les choses mortes ?
Pourquoi sourire à ce qui vient ?

Pourquoi chanter les chansons tuées ?
Pourquoi s'attendre à d'autres voix

Qui chanteront comme autrefois :

« Porte ta croix, porte ta croix,

« Va droit, et t'évertue ! »

Pourquoi chanter les chansons tuées ?
Pourquoi s'attendre à d'autres voix ?

Quand l'herbe sèche et lorsque tombe
La fleur, que sert pour notre deuil
De croire à cet humain orgueil
Soufflant la mort à chaque seuil,

L'espérance à chaque tombe ?

Quand l'herbe sèche et la fleur tombe,
Que sert de croire à notre deuil ?

Ah ! Ah ! les vérités profondes
Qui grondent aux lointains narquois,
Qui brament d'incessants pourquoi
Quand dorment mes chagrins, tout cois,

Parmi tes boucles blondes !

Ah ! Ah ! les vérités profondes
Qui grondent aux lointains narquois.

HENRI AIMÉ (Nancy 1892).
Les Fragments de la Vie radieuse.



LA PORTE DE LA CRAFFE, A NANCY

par Ch. WITTEMAN (Collection J.-B. Cachin).

LA CARNINE LEFRANCQ

*Ne fatigue ni l'estomac ni l'intestin
comme le fait la viande crue, et
son action est plus Energique puisque
" DANS LA VIANDE CRUE,
L'ÉLÉMENT SPÉCIFIQUE,
ACTIF, THÉRAPEUTIQUE,
C'EST LE JUS "*

Docteur J. Hébrard.
" La Carnine "
" La Recette "
" La Recette "
" La Recette "

LA CARNINE LEFRANCQ

Quelque d'un peu élevé et
moins chère des préparations
Il vaut mieux faire une
petite quantité d'un repas dont la valeur
qu'une chose élève d'un produit quel que soit.

CITATION

de la FACULTÉ de MÉDECINE
a l'Ordre du Pays

*Le Gouvernement porte à la connaissance du Pays
la belle conduite de :*

*Le Personnel enseignant de la Faculté de
Médecine de Nancy (Meurthe-et-Moselle).*

La Faculté de Médecine de l'Université de Nancy (personnel enseignant personnel auxiliaire, personnel de service) a, pendant toute la durée des hostilités, à courte distance du front, assuré sa mission avec les éléments laissés par la mobilisation, unis dans un complet esprit de solidarité pour l'enseignement aussi bien qu'en faveur des victimes militaires ou civiles dans les hôpitaux, dont elle avait la charge. Malgré les dangers fréquents auxquels Nancy fut exposée, notamment en 1918, alors que, par ordre du gouvernement, tous les établissements universitaires avaient dû être fermés, la Faculté de Médecine, restée ouverte en raison de ses obligations hospitalières, a donné l'exemple de l'énergie constante, du courage tranquille, du devoir quotidien modestement accompli. »

Journal Officiel du 16 Avril 1920.

LA MORT DE CHARLES LE TÉMÉRAIRE A LA BATAILLE DE NANCY

Les Lorrains étaient près de l'ennemi, sur sa droite ; déjà deux capitaines français, Jean de Laudarral, dit Oriole, et le seigneur de Mauves, allaient foncer sur lui. Derrière eux étaient les Suisses. A ce moment, comme il était d'usage chez eux pour faire connaître qu'ils allaient livrer bataille, ils sonnèrent par trois fois de leur cor ; chaque son se prolongea aussi longtemps que pouvaient souffler les poumons du trompette. Ces trois sons avaient été entendus du Téméraire et de ses troupes à Grandson et à Morat ; cette fois-ci ils éclataient stri-dents à leur droite, de la façon la plus inattendue. La panique se mit dans l'armée bourguignonne avant que le combat fût engagé. Elle était déjà fort grande lorsque les Suisses, sur l'aile droite du Téméraire, commencèrent la bataille ; ils massacrèrent tout ce qu'ils trouvèrent, avec leurs piques et leurs hallebardes. La cavalerie de Josse de Lalaing céda et s'enfuit ; son chef ne put la rallier et tomba lui-même grièvement blessé. Cependant, le détachement suisse, qui avait suivi la route et les bords de la Meurthe, se précipita sur l'aile gauche des Bourguignons ; Jacques Galeotto et ses cavaliers rompirent la glace de la Meurthe, franchirent la rivière au gué de Tombelaine et se retirèrent à bride abattue vers Metz et le Luxembourg, et, dans cette fuite, Galeotto, devait tomber entre les mains des Lorrains.

Les deux ailes du Téméraire avaient fondu. Il restait seul avec son centre. Il cherchait alors à faire front à droite, à opposer son artillerie au flot toujours croissant des Suisses débouchant par la charrière. Mais ce mouvement de conversion fut lent, maladroitement exécuté. Les Lorrains, venus par la grande route, après avoir culbuté Galeotto, se retournèrent contre lui et enlevèrent l'artillerie avant qu'elle ait pu servir. Elle ne tua que deux chevaliers : un Lorrain et un Alsacien, ce dernier nommé André de Boulach. Le duc de Bourgogne, pris des deux côtés, se défendit avec énergie ; il voulut vendre cherement sa vie. Il reçut blessure sur blessure ; enfin, il dut fuir, et se dirigea vers son camp. Mais son cheval, extenué de fatigue, hésita à sauter le ruisseau de Saint-Jean ; le Téméraire, blessé à mort, tomba pour ne plus se relever. A côté de lui étaient étendus morts,

cinq cents braves, et parmi eux l'ancien défenseur de Nancy, le vaillant Jean de Rubempré...

Le duc avait reçu trois coups mortels ; un coup de hallebarde qui lui avait fendu la tête depuis l'oreille jusqu'aux dents, un coup de pique à travers les cuisses, un autre coup de pique par le fondement.

Quand Charles le Téméraire eut abandonné l'armée, la bataille était finie. Chacun se sauva comme il put. Les vaincus, en se jetant vers le camp, entraînèrent naturellement dans la fuite le détachement qui gardait Nancy. A ce moment, les assiégés se rendirent bien compte de ce qui s'était passé ; plus aucun doute n'était possible. C'était bien la délivrance, après un siège de deux mois et demi, après la famine, après tant de souffrances ! On sonna en signe d'allégresse les cloches des églises à toute volée ; et la garnison sortit, pour donner la chasse aux fugitifs ; Menaut et Gratien d'Agueure étaient à sa tête. On pilla aussi le camp des Bourguignons. « *Tout ce de bagues que trouver pouvoient, dedans Nancy les adportoient* ». Beaucoup de Nancéiens, dans leur empressement à se précipiter hors des murailles, négligèrent de se parer de la croix de Lorraine. On leur donna ordre de se retirer, pour qu'ils

ne fussent pas massacrés par les Suisses ; mais deux au moins ne voulurent pas écouter cet avis, Jehan Girard, le boucher, qui courrait après un troupeau de moutons, et un autre individu surnommé le Cardinal. Les Suisses survinrent et les firent impitoyablement à mort.

Les malheureux Bourguignons étaient ainsi pris entre l'armée victorieuse et la ville de Nancy ; ils se précipitèrent vers Maxéville et Champigneulles et se rendirent droit sur le pont de Bouxières, l'unique route qui leur permettait de gagner Metz. Là se trouvaient Campo-Basso et ses affidés. Il fit prisonniers tous les nobles qui se présentèrent et se hâta de les envoyer à Commercy, avant l'arrivée des Suisses, pour que la rançon ne lui pût échapper. Pour empêcher les fugitifs de se sauver, il avait barré le pont avec des chariots et toutes sortes d'obstacles. Tandis que les Bourguignons s'efforçaient de se frayer un passage, l'armée lorraine arrivait



RENE II, Duke of Lorraine.

ANÉMIES REBELLES



CARNINE LEFRANCQ

agit

très rapidement

derrière eux. Alors eut lieu un massacre épouvantable ; les Suisses ne faisaient aucun quartier ; en vain leur criait-on un fort chiffre de rançon ; ils ne voulaient rien entendre. Quelques malheureux essayèrent de passer la rivière sur la glace ; mais elle se rompit, et si par hasard elle portait, les Suisses la brisaient de la rive, à coup de piques. Près de 600 Bourguignons périrent en cet endroit et furent enterrés à côté du pont de Bouxières. N'est-il pas regrettable qu'aucune pierre, aucun monument commémoratif ne marque leur tombeau et ne garde le souvenir de ce fait d'armes ?

Quelques Bourguignons réussirent pourtant à passer ; on leur donna la chasse sur la rive droite de la Meurthe : on les poursuivit jusqu'à Clévant et Condé, jusque sur les hauteurs d'Amance. Les malheureux espéraient trouver refuge au château de Condé, qui appartenait à Campo-Basso. La plupart d'entre eux furent tués. Les autres continuèrent leur course affolée jusque sous les remparts de Metz. Entre deux et trois heures du matin, ils se présentèrent près de la porte Saint-Thiébaut et supplièrent, les mains jointes, le commandant du poste de leur ouvrir. Longtemps André de Rieneck ne voulut rien entendre, croyant avoir affaire à des aventuriers ; mais le doute ne fut plus possible. Ces misérables à moitié morts de froid et de peur, les membres transis, cela était l'armée du grand d'Occident ! On les laissa enfin pénétrer dans la ville ; on chercha à les réconforter ; mais environ cent soixante de ces malheureux succombèrent, au grand hôpital Saint-Nicolas, au Neubourg. Et pendant trois jours on voyait toujours arriver de nombreux fuyards. Beaucoup pourtant n'atteignirent pas Metz. Ils furent massacrés et dépouillés par les paysans du voisinage. « A cinq ou six lieues, en tirant sur Metz, on ne trouvait que gens tués par les chemins ! »...

La poursuite se prolongea féroce, implacable, jusqu'à la nuit. Vers cinq heures du soir, au moment où les ténèbres devenaient très épaisse, René II,

entouré de toutes les bannières suisses, était arrivé au pont de Bouxières. Il s'informa avec beaucoup de soin si personne n'avait appris ce qu'était devenu le duc de Bourgogne. L'auteur de la *Chronique de Lorraine* lui assura qu'un prisonnier, fait par lui au château de Clévant, lui avait affirmé que le Téméraire était tombé près de la Commanderie Saint-Jean, mais que ce prisonnier

lui avait été enlevé et massacré par les Alsaciens. Non encore persuadé, René envoya un exprès jusqu'à Metz, vers Jean Deschamps, clerc de la cité, pour s'enquérir si l'on n'avait pas vu passer le Téméraire : le lendemain seulement, il devait recevoir réponse que personne n'avait vu le duc de Bourgogne. Toujours anxieux, René quitta Bouxières et se dirigea vers Nancy ; il lui tardait d'entrer dans sa capitale délivrée, de féliciter ses sujets de leur belle résistance. Il pénétra dans Nancy par la porte de la Craffe, à la lueur des torches, et tandis que le peuple criait : Vive notre Seigneur ! il passa devant son palais dévasté, car on avait enlevé les poutres du toit pour se chauffer. Il se rendit à Saint-Georges et rendit

grâces à Dieu de la victoire. Quand il fut arrivé devant la place du Châtel, nommée aussi place des Dames, un spectacle curieux l'attendait : les Nancéiens y avaient amassé les têtes de chevaux, chiens, chats et rats qu'ils avaient été contraints de manger pendant le siège. René II remercia, les larmes aux yeux, ses sujets de leur dévouement. Il coucha cette nuit dans le logis de l'ancien prévôt Arnould de Montenoy ; mais il ne dormit guère. Il était préoccupé du sort du duc de Bourgogne. Puis, il était réveillé par les cris de joie du peuple. Les Nancéiens, ayant de nouveau des provisions, faisaient bombance, dansaient autour des feux allumés ; c'était précisément la veille des Rois, fête très populaire au moyen âge, et l'on vidait la coupe avec entrain : Le Roi boit ! La Reine boit ! CHRISTIAN PFISTER.

(*Histoire de Nancy*. — Berger-Levrault, éditeur).



CHARLES LE TÉMÉRAIRE

La Carnine Lefrancq

est préparée avec de la Viande de Bœuf choisie, dans une USINE MODÈLE où toutes les prescriptions de la Science actuelle sont rigoureusement observées







JOURNAL ILLUSTRÉ

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone: COMBAT 01-31
R. C. Seine 25-195

VINGTIÈME ANNÉE
N° 211
JUILLET 1925

ABONNEMENT :
FRANCE 18 Fr.
UN AN. |
ÉTRANGER. 20 Fr.

LE NUMÉRO UN FRANC



LE CHAPEAU DE NEIGE



Les premiers froids, raconta le peintre Ducorant, me remettent en mémoire certain séjour d'hiver au Lautaret... On m'avait vanté le pittoresque de l'excursion en traîneau, la tragique beauté des grandes neiges.

Ceux qui parcourent cette région du Dauphiné, pendant l'été, en cars automobiles, ne peuvent pas l'imaginer, en effet, sous son aspect hivernal. Les routes ont disparu sous la neige. Le traîneau suit une piste étroite, souvent effacée sous des avalanches ou des tombées fraîches. On est dans un autre monde, glacé, tout blanc, un monde mort. Plus on monte, plus la désolation grandit. Au col, rien ne perce plus cette morne blancheur que la pointe des poteaux télégraphiques et les bâtiments de l'hôtel, ensevelis jusqu'au premier étage.

On y accédait par un plan incliné creusé dans la

neige, une sorte d'entrée de cave qui aboutissait au rez-de-chaussée. Naturellement, la lumière ne pénétrait plus dans ces salles basses, où les lampes restaient allumées jour et nuit. Les patrons, le personnel, quelques guides habitaient cette crypte. Ils se tenaient volontiers dans la cuisine, chaude et vivante.

Le matin où j'arrivai, j'étais seul voyageur. Cependant, vers la fin du jour, un second traîneau débarqua devant l'hôtel. Un jeune couple en descendit. L'homme avait une trentaine d'années. Il était grand, mince, châtain, portait une moustache prestre et une pointe de barbe. La jeune femme était bien la petite personne la plus finement ciselée que j'aie jamais vue. Quand elle eut enlevé ses voiles et ses fourrures, quand elle apparut, la figure scintillante, malicieuse et éliné, animée de souplesse et parfaite de lignes, je fus tenté d'applaudir.

A deux mille mètres d'altitude et sous quinze pieds de neige, on se lie vite. Mes compagnons me conférèrent en riant leur escapade. Ils étaient en voyage de noces sur la côte d'Azur. La jeune

LE MÉDECIN NE RECHERCHE PAS UN REMÈDE BON MARCHÉ,
MAIS UN REMÈDE ACTIF, CONSCIENCEUSEMENT PRÉPARÉ
voilà pourquoi la CARNINE LEFRANCQ
PREND CHAQUE JOUR UNE IMPORTANCE PLUS GRANDE

femme avait eu le caprice de voir la montagne de neige. C'est un contraste amusant qu'on peut s'offrir en quelques heures d'auto. Donc, ils avaient gagné Gap, puis Briançon. Et, bien qu'ils fussent partis sans bagages, pour une courte fugue, ils s'étaient laissé tenter par les récits de l'hôtelier, qui leur vantait l'excursion en traineau jusqu'au Lautaret. Mais ils comptaient bien descendre dès le lendemain matin. Car ils touchaient à la fin de leur voyage. Et le mari, qui était ingénieur, devait rejoindre son poste dans deux jours.

Ils s'adoraient. Dans le coin où je dinais, je dus suivre leur manège d'amoureux à leur petite table, toutes ces menues privautés stupides et charmantes dont la vue irrite et touche à la fois le spectateur solitaire.

La nuit fut terrible. La tempête assaillait l'hôtel vide comme un vaisseau perdu. La bise ébranlait les cloisons, galopait dans les couloirs, hurlait dans les cheminées. Au matin, le site avait changé. Le vent avait sculpté la neige, creusant ici des abîmes, dressant là des pyramides.

Et, au petit déjeuner, qui me réunit à mes compagnons, une nouvelle imprévue nous accabla: nous étions prisonniers! A quelques centaines de mètres du col, la piste descendait dans une gorge étroite et qu'on ne pouvait pas éviter. Or, à ce point précis, une falaise s'était érigée pendant la nuit, un « chapeau » qui dominait le passage. Énorme et fragile, il menaçait de s'écrouler sur les voyageurs téméraires qui se risquaient à sa base. Les conducteurs de traineaux refusaient absolument de tenter l'aventure. Et la patronne de l'hôtel, une maîtresse femme qui prenait ses voyageurs sous sa garde,

s'opposait non moins fermement à notre départ.

Le jeune homme s'effara. Il devait rentrer le lendemain à Paris. Heureusement, le télégraphe lui permit de notifier le contre-temps. Quant à la petite femme, elle en prit galement son parti. Elle avait toutes les grâces: une heureuse nature sous un joli visage. A peine marqua-t-elle une légère contrariété: elle croyait ne s'absenter qu'un jour et son petit nécessaire de toilette se trouvait fort démunie.

Cependant, contre la mauvaise fortune, nous allâmes nos bonnes volontés. De courtes sorties au tour de l'hôtel, parmi le fantastique paysage de neige, irisé aux couleurs changeantes du jour, puis des parties de dominos à trois comblèrent le vide de l'attente. Et, que ce fut devant l'émuovante nature ou dans la distraction du jeu, mes amoureux continuaient de communier du regard et du sourire.

Les guides rentrèrent. On avait vainement essayé de provoquer la chute du chapeau de neige en tirant des coups de fusil dans son voisinage. Cette manœuvre, en ébranlant la falaise, n'avait fait qu'aggraver le danger.

Le deuxième jour parut plus lent. Le mari s'insurgeait contre cette réclusion stupide. Et son congé qui s'achevait le jour même! Il pressait l'hôtesse: voyons, n'existe-t-il pas des chemins détournés pour rejoindre la vallée? Hélas, il aurait fallu affronter des champs de neige en ski ou sur des raquettes. Et c'est un sport qui ne s'apprend pas en un jour.

La petite épouse goûta moins vivement que la veille la plaisante aventure. Elle regrettait ses malles, restées sur la Côte d'Azur. C'est terrible de n'avoir, pour tout bagage, qu'un petit sac à main.



LE COL DU LAUTARET (2.075 m.).

Le Glacier de l'Homme.

 ANOREXIE - ANÉMIE - DÉBILITÉ
TUBERCULOSE
NEURASTHÉNIE - CHLOROSE

 CONVALESCENCES - FAIBLESSE
MALADIES
DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN



CARNINE LEFRANCO

PUR SUC DE VIANDE DE BOEUF CRUÉ CONCENTRÉ
SOUS FORME DE SIROP DE SAVEUR AGRÉABLE

FUMOUZE - 78, Faub. St Denis - PARIS - P. 26.107



A. Chanteau

Le Professeur Henri Claude
de la Faculté de Médecine de Paris.

Bref, tout en admirant encore le site dont ils se savaient prisonniers, ils mettaient quelque réserve dans leur enthousiasme. Et nous essayâmes vainement d'animer les parties de dominos. On les écouta.

Deux jours passèrent. Le chapeau menaçait plus que jamais, mais il s'obstinait à rester debout. La détention continuait. Le front à la vitre, les jeunes mariés contemplaient la morne solitude. L'ingénieur ne sut pas retenir les mots amers. Eh bien, puisque sa femme avait voulu voir la montagne de neige, elle était servie ! Elle répliqua qu'il aurait dû prévoir les risques de l'excursion. Sinon, à quoi bon être savant ?

D'ailleurs, elle avait ses nerfs. Impossible de changer de robe, même de linge. Et puis, ses munitions s'épuisaient. Elle n'avait plus de poudre de riz.

Ils n'échangeaient plus d'œillades caressantes. Le dépit, l'ennui exerçaient peu à peu leur action dissolvante. Ils ne se rapprochaient plus que pour se réchauffer autour du petit poêle de faïence. Au repas du soir, ils se boudèrent. On supprima les dominos.

Et, dans la paix auguste et glacée de la nuit, j'entendis malgré moi, répercutee par les cloisons sonores de l'hôtel vide, une âpre discussion... Ah ! J'appris toute l'histoire de leur mariage. Ils sortaient toutes les petites déceptions, tous les petits griefs qui s'accumulaient même au fond d'un cœur plein d'amour. En quatre jours de réclusion, de tête-à-tête forcé, leur ménage avait vieilli de trente ans. Et ils apportaient dans leur dispute toute la fougue, tout l'empörtement démesuré de la jeunesse et de la passion.

Je crois bien que la petite épouse déclara, selon la formule classique, qu'elle allait retourner chez sa mère. Elle en parlait à son aise. Il aurait fallu d'abord pouvoir s'évader.

Et le lendemain, les portes de notre prison s'ouvrirent. Le chapeau s'était effondré. Hélas ! il avait accompli son œuvre. L'ivresse de la liberté ne réconciliait pas le jeune couple. On nous embarqua tous trois dans un même traîneau.

Je m'assis à côté du conducteur. Les deux adversaires s'installèrent derrière moi. Et je les devinai muets, hostiles, cuvant leur rancœur.

Nous naviguions sur la houle énorme de la montagne, parmi ses vagues suspendues, ses tourbillons figés. Mais l'effroyable beauté du paysage n'arrachait pas un cri à mes compagnons. Elle ne les touchait plus. La neige, ils l'avaient assez vue...

Cependant, quand

les sapins, tout poudrés à blanc, reparurent sur les pentes, il les saluèrent d'une exclamation ravie. Enfin, on voyait de la verdure, de la vie !

À poste de cantonniers où nous fîmes escale, ils caressèrent ensemble les enfants de la maison. Et leurs mains se touchèrent.

Au premier village, où l'on salua gairement les rescapés, ils se sourirent. A mesure que nous redescendions vers la terre, vers le séjour des hommes, leur humeur amère s'évaporaît. Ils jasaient, ils rattrapaient le temps sottement perdu.

Et quand apparurent au loin les toits de la ville, quand le traîneau, faute de neige, rabota le sol glacé, je les devinai si bien réconciliés dans mon dos que... je n'osai plus me retourner.



LE COL DU LAUTARET (2.075 m.).

Hôtel et Hospice du Lautaret.

LA CARNINE
LEFRANCQ

*enrichit le Sang
refait des Muscles
augmente le poids du Corps*



PAUL GAULOT

CHAGRINS DOMESTIQUES D'HENRI IV

Le roi populaire de « la poule au pot » eut sa large part de chagrins domestiques, qui lui furent une cruelle souffrance, encore que, dans la circonference, il eût été le principal artisan de ses ennuis.

De son premier mariage, il n'y a rien à dire : Marguerite de Valois ne l'aima pas plus qu'elle ne fut aimée de lui, et cette union, toute politique, aboutit assez vite à une séparation de fait, que la réputation prononcée en 1599 consacra définitivement.

Henri IV, de complexion fort amoureuse, avait donc en tout temps pourchassé les belles, et il n'en avait guère rencontré de cruelles. Pourtant son cœur volage s'était accroché longtemps à Gabrielle d'Estrées, et cette constance du roi vert-galant devenu libre, paraissait devoir le conduire jusqu'au mariage, quand une mort subite, et par cela même suspecte, supprima « la belle Gabrielle ».

Le roi en ressentit un vif chagrin, dont la durée toutefois fut loin d'égalier la profondeur, quelques semaines s'étaient à peine écoulées que la non moins belle Henriette d'Entragues lui faisait oublier la défunte. « La Favorite est morte ; vive la Favorite ! » Telle est la devise du roi. Et le voilà plus amoureux que jamais.

Amoureux certes, et prêt à toutes les folies, même aux pires. Ne va-t-il pas jusqu'à promettre, à sa nouvelle maîtresse, le mariage ? Ce fut vraiment une belle scène lorsque, à Fontainebleau, il montra le papier qui contenait sa promesse, à Sully. Celui-ci, plus soucieux que son maître de la dignité royale et de l'intérêt de l'Etat, n'hésita point et déchira le détestable écrit. Dans quelle colère ce geste mit Henri IV ! Il accusa le fidèle Sully de reproches et d'injures, puis refit aussitôt un autre écrit qu'il porta à Henriette d'Entragues. L'imprudent ! S'imaginait-il donc qu'un roi de France est libre d'épouser qui lui plait ? On le lui fit bien voir. Et il faut bien reconnaître que, rappelé à son devoir de souverain par Sully et son entourage, il comprit qu'il devait sacrifier son amour à sa couronne. Le 9 décembre 1600, il épousait Marie de Médicis.

Malheureusement, s'il avait imité Titus, il n'avait pas renvoyé Bérénice ; la grosse Italienne ne put chasser de son cœur la jolie Française, et le pauvre amoureux fut dès lors en butte aux reproches qui lui recevait alternativement de l'une et de l'autre. En vain essaya-t-il d'apaiser sa femme, en lui prodiguant les bonnes paroles et les raisonnements subtils ; et sa maîtresse, en la comblant de faveurs et en la faisant marquise de Verneuil ; il ne parvint point à ramener la paix dans son vrai ménage pas plus que dans le faux.

Les scènes succédaient aux scènes, ici et là. Naff comme on ne l'est plus, ou comme on le devient à cinquante ans, il prenait pour confident de ses chagrins, qui ? Sully, lui-même.

Certain jour de l'année 1604, Henri IV était de fort méchante humeur et comme Sully l'interrogeait à ce sujet, le roi lui dit d'abord qu'il était mécontent

des « brouilleries » qu'il voyait autour de lui, et auxquelles on cherchait à mêler jusqu'à son neveu, le prince de Condé. Commencé sur le ton sérieux, l'entretien ne tarda pas à dévier. Henri IV aborda le sujet qui lui tenait au cœur :

— Mon ami, je vous confesserai qu'outre ce que je vous ai dit des causes de la mauvaise humeur où j'étais, je vis, hier au soir, Mme de Verneuil, de laquelle je me séparai fort mal et en grande colère pour trois causes principalement : la première, parce qu'elle veut maintenant faire la fine, la rusée, et la renchérie avec moi, comme si c'était par dévotion et par scrupule de conscience, ce que je crois procéder plutôt de quelque nouvelle amourette ; la seconde, pour ce que je viellissais et devenais si déifiant et soupçonneux, qu'il n'y avait plus moyen de vivre avec moi, et que le plus grand bien et faveur que je lui pourrais faire, serait de ne la voir plus en particulier, pour ce que cela ne laissait pas de l'accabler de haines et d'envies, et surtout de celles de ma femme, qu'elle m'a nommée d'un tel nom, que je me suis pense échapper à lui donner sur la joue ; la troisième, touchant la prière que je lui ai faite de me rendre cette promesse de mariage, sur quoi, elle m'a insolument répondu que je la pouvais bien chercher ailleurs, pour ce que d'elle ne l'aurais jamais.

Mais des plaintes d'amants, autant en emporte le vent, et il n'avait point achevé de conter ses griefs que, déjà, il plaide la cause de la coupable :

— Il me fâche d'user de violence contre elle, pour ce qu'elle est d'agréable compagnie quand elle veut, de plaisantes rencontres, et toujours quelque bon mot pour me faire rire...

Souvenir agréable qui lui en rappelle un autre, moins gracieux, car il ajoute :

— Ce que je ne trouve pas chez moi, car lorsque, arrivant de dehors, je viens pour caresser ma femme et rire avec elle, que je suis contraint de la quitter là de dépit, et de m'en aller chercher quelque récréation ailleurs.

Il est sincère, il met généreusement tous les torts du côté de sa femme. Jaloux de sa maîtresse, il n'admet pas que la reine soit jalouse de son mari. Il demande à Sully de lui parler « sans qu'elle connût que cela vint de lui », et de l'assurer que tout irait mieux si elle suivait ses conseils, car, de la sorte, « elle divertirait facilement le roi de beaucoup de visites qui la fachent ».

L'étrange mission qu'il donnait là à Sully... Mais Sully n'eut pas même le temps de répliquer ; dans le moment, trois gentilhommes entrèrent qui rapportèrent à Henri IV qu'on l'attendait depuis plus d'une heure pour « les fortifications, bâtiments et autres affaires ». Cette diversion produisit un effet soudain : il n'y eut plus de mari mécontent, ni d'amant irrité, le roi reparut. Et, ayant recommandé à Sully la silence sur les confidences faites, il alla rejoindre ceux qui l'attendaient et ne pensa plus qu'aux affaires de l'Etat.



DUCHESSE HENRIETTE D'ENTRAGUES ET HENRI IV.

CONVALESCENCES
DIFFICILES



CARNINE LEFRANCQ
réussit
toujours et très vite

STANCES

— 1870 —

*Puisque l'oiseau des bois voltige et chante encore
Sur la branche où ses œufs sont brisés dans le nid
Puisque la fleur des champs entr'ouverte à l'aurore,
Voyant sur la pélouse une autre fleur éclore,
S'incline sans murmure et tombe avec la nuit ;*

*Puisque au fond des forêts, sous les toits de verdure,
On entend le bois mort craquer dans le sentier.
Et puisqu'en traversant l'immortelle nature,
L'homme n'a su trouver de science qui dure,
Que de marcher toujours et toujours oublier ;*

*Puisque, jusqu'aux rochers, tout se change en poussière
Puisque tout meurt ce soir pour revivre demain ;
Puisque c'est un engras que le meurtre et la guerre ;
Puisque sur une tombe on voit sortir de terre
Le brin d'herbe sacré qui nous donne le pain ;*

*O Muse que m'importe où la mort ou la vie
J'aime, et je veux pâlir ; j'aime et je veux souffrir ;
J'aime, et pour un baiser je donne mon génie ;
J'aime, et je veux sentir sur ma joue ameagrie
Ruisseler une source impossible à tarir ;*

*J'aime, et je veux chanter la joie et la paresse,
Ma folle expérience et mes soucis d'un jour,
Et je veux raconter et répéter sans cesse
Qu'après avoir juré de vivre sans maîtresse,
J'ai fait serment de vivre et de mourir d'amour.*

*Dépouille devant tous l'orgueil qui te devore,
Cœur gonflé d'amertume et qui t'es cru ferme.
Aime, et tu renaitras ; fais-toi fleur pour éclore.
Après avoir souffert il faut souffrir encore ;
Il faut aimer sans cesse, après avoir aimé.*

Alfred de MUSSET (*La Nuit d'Août*).

LA CARNINE LEFRANCQ N'A PAS DE SIMILAIRES, parce que
SEULE, elle emploie le Suc Musculaire de Bœuf Pur, CONCENTRÉ et
conservé en Solution Sucro-Glycérinée, SANS AUCUNE ADDITION

MUSÉE DU LOUVRE — PARIS



REMISE DE CHEVREUILS

Tableau de Gustave COURBET (1819-1877) — École française.



LE PROFESSEUR HENRI CLAUDE

Le docteur Henri-Charles-Jules CLAUDE a été nommé médecin des Hôpitaux en 1901, et est arrivé à l'agréation en 1904. Il fut alors attaché à la Clinique des Maladies nerveuses de la Salpêtrière.

En 1922, il était nommé professeur de Clinique des maladies mentales et de l'encéphale.

On lui doit des recherches sur le foie, le rein, le système nerveux ; sur les intoxications microbiennes ; sur la cryoscopie ; sur la toxicité urinaire ; sur les glandes endocrines. Il donna, avec Gougerot, la description des syndromes d'insuffisance pluriglandulaire ; celle des tests biologiques glandulaires ou pharmacodynamiques pour l'étude des troubles glandulaires ou sympathiques.

On lui doit encore une étude du réflexe solaire et de sa valeur sémiologique ; une étude de l'hypertension intra-crânienne et de la mesure de la tension du liquide céphalo-rachidien ; la description du syndrome du noyau rouge ; et de nombreux travaux sur l'hystérie et la neuro-psychiatrie de guerre. Il est l'auteur d'un *Traité des Maladies du système nerveux* ; et d'un livre sur les *Maladies du cervelet et de l'isthme de l'encéphale* (avec Lévi-Valensi).

Avec M.M. Desgréz et Balthazard, dans le laboratoire du professeur Bouchard, le docteur

Claude organisa les premiers cours de perfectionnement, en 1900 ; et il a continué ses cours à la Salpêtrière, favorisant ainsi la venue des étrangers en France. Il est également l'organisateur de l'enseignement psychiatrique élémentaire, destiné à donner, à tout médecin, des notions de psychiatrie applicables à la clientèle ordinaire et aux interventions médico-légales dans le domaine criminel et civil.

La caractéristique des méthodes de travail du professeur Claude est l'application à la psychiatrie des méthodes d'observation et des recherches usitées en médecine générale ; son but est de fonder sur les grandes notions biologiques une conception nouvelle des maladies mentales ; de donner aux services des maladies mentales le caractère d'institutions destinées à soigner et pas seulement à garder, à séquestrer ; de soigner le plus possible ces maladies dans des services ouverts bien organisés à cet effet ; d'interner seulement les individus dangereux ou incurables ; enfin de développer les notions d'hygiène mentale dans l'esprit des familles et des pouvoirs publics.

Directeur de l'*Encéphale*, journal de neurologie et de psychiatrie, le professeur Claude a fait des voyages d'études en Allemagne, en Autriche, en Russie, en Italie, en Belgique.

Il est Officier de la Légion d'Honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Le professeur Henri Claude interrogeant le plexus solaire et la pression céphalo-rachidienne.

CACHEXIE TUBERCULEUSE

Abandonner à leur malheureux sort les phthisiques au troisième degré, c'est à la fois faire acte d'inhumanité et d'ignorance. Car il est possible, par une thérapeutique appropriée, de prolonger, parfois très longtemps, et avec illusion du succès, les tuberculeux condamnés à mort. C'est ainsi que la méthode zomothérapeutique, mise au point par la Carnine Lefrancq, relève, avec une rapidité et une énergie incontestables, les malades en état de cachexie pulmonaire avancée. L'innocuité parfaite de la Carnine permet, d'ailleurs, de l'administrer à toute dose et de la prolonger longtemps.

On constate, d'abord, l'amélioration des symptômes dépressifs et adynamiques et le retour de la vitalité nerveuse. Ensuite, les symptômes infectieux et hectiques reculent, le poids et les forces augmentent, l'estomac se ranime et les signes stéthoscopiques, ainsi que l'expectoration, accusent l'amélioration la plus évidente. Dans ces conditions, les parties du poumon qui sont encore saines (et il en existe toujours, même dans la phthisie la plus avancée) ne tardent pas à entrer en suppléance et le malade est conservé, bien des mois encore à l'affection de sa famille et aux soins de son médecin.



N'AYEZ PAS PEUR MA BONNE AMIE!

Gravure par MOREAU LE JEUNE. — Bibl. nationale.



LE GARDE-CHASSE

Tableau de Constant TROYON (1810 + 1865) — Ecole française.

LES BIENFAISANTS EFFETS DE LA CARNINE LEFRANCQ SE MANIFESTENT

DÈS LES PREMIERS JOURS

C'EST UNE MÉDICATION VIVIFIANTE AU PREMIER DEGRÉ



JOURNAL ILLUSTRÉ

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone: COMBAT 01-34
R. C. Seine 25, 195

VINGTIÈME ANNÉE
N° 212
AOUT-SEPTEMBRE 1925

ABONNEMENT:
UN AN. } FRANCE... 18 Fr.
ÉTRANGER... 20 Fr.
1^{er} NUMÉRO.... UN FRANC

LOUIS HÉMON

LA BELLE QUE VOILÀ



Ils se regardaient par-dessus la petite table ronde du café avec des sourires de cordialité forcée, et malgré le tutolement qu'ils avaient repris, sans réfléchir, dans la première surprise de leur rencontre, ils ne trouvaient vraiment rien à se dire. Les mains sur ses genoux écartés, le ventre à l'aise, Thibault répétait distraitemment :

— Ce vieux Raquet! Voyez-vous ça! Come on se retrouve!

Raquet, recroquevillé sur sa chaise, les jambes croisées, le dos rond, répondait d'une voix fatiguée :

— Oui... Oui... Quinze ans qu'on ne s'était vu, hein? Quinze ans! Ça compte!

Et quand ils avaient dit cela, ils détournaient les yeux ensemble et regardaient les gens passer sur le trottoir.

Thibault songeait : « Voilà un bonhomme qui n'a pas l'air de manger à sa faim tous les jours! »

Raquet contemplait à la dérobée la mine prospère de son ancien camarade, et d'involontaires grimaces d'amertume plissaient sa figure maigre.

Le sol du boulevard était encore luisant de pluie; mais les nuages se dispersaient peu à peu, découvrant le ciel pâle du soir. Au-delà de l'ombre qui s'épaississait entre les maisons, l'on pouvait presque

suivre du regard la course de la lumière qui s'enfonçait dans ce ciel, fuyant, fuyant éperdument la surface triste de la terre.

Séparés par la petite table de marbre, les deux hommes continuaient à échanger des exclamations distraites :

— Ce vieux Raquet! — Ce vieux Thibault! Et ils détournaient les yeux.

Maintenant la nuit était venue, et dans la lumière chaude du café ils causaient sans gêne, presque avec animation. Ils repêchaient dans leur mémoire, l'un après l'autre, tous les gens qu'ils avaient connus autrefois, et chaque souvenir commun les rapprochait un peu, comme s'ils rajeunissaient ensemble.

— Un tel? Etabli quelque part... commerçant... fonctionnaire... Cet autre? A fait un beau mariage; grosse fortune; vit avec la famille de sa femme, en Touraine... La petite Chose? Mariée aussi; on ne savait pas trop à qui... Son frère? Disparu. Personne n'en avait entendu parler... »

— Et la petite Marchevel... dit Thibault. Tu te souviens bien de la petite Marchevel... Liette... que nous retrouvions aux vacances. Elle est morte; tu n'en avais entendu parler... »

— J'ai su... fit Raquet; et ils se turent.

Le heurt des soucoupes sur le marbre des tables, les voix, les bruits de pas, le fracas confus du boulevard : ils n'entendaient plus rien de tout cela; et, ils ne se voyaient plus l'un l'autre. Un souvenir avait tout balayé; un de ces souvenirs si réels, si poignants, que l'on s'étreint en sortant comme si l'on sortait

LA CARNINE LEFRANCQ

est d'un prix élevé, mais... c'est une Préparation qui GARANTIT n'être exclusivement fabriquée qu'avec du Suc Musculaire de Bœuf CONCENTRÉ. Ce Suc Musculaire est ensuite conservé en une Solution Sucro-Glycérinée, sans aucune addition.



d'un rêve. Le souvenir d'un grand jardin, d'une pelouse ceinturée d'arbres, baignée de soleil, où jouaient des enfants... Sur cette pelouse, ils étaient quelquefois beaucoup d'enfants, toute une foule d'enfants, garçons et filles, et d'autres fois, ils n'étaient que deux ou trois. Mais toujours Liette, la petite Liette était là. Les jours où Liette n'était pas là n'avaient jamais valu qu'on se souvint d'eux...

Thibault épousseta son genou d'un geste machinal :

— C'était une belle propriété, dit-il, qu'ils avaient là, les Marcheval. Ils arrivaient toujours de Paris le 13 juillet, et ils ne repartaient qu'en octobre. Tu les voyais à Paris, toi, c'est vrai ! Mais nous, les campagnards, nous ne les avions guère que trois mois par an.

« Tout est vendu maintenant, et c'est tellement changé que tu ne t'y reconnaîtras plus. Quand Liette est morte, n'est-ce pas, ça a tout bouleversé. Tu ne l'as peut-être pas vue après son mariage, toi, puisqu'elle était allée habiter dans le Midi. Elle avait changé très vite, toute jolie fille qu'elle était, et la dernière fois qu'elle est venue là-bas...

— Non ! fit Raquet avec un geste brusque. Je... J'aime mieux ne pas savoir.

Sous le regard étonné de son ancien camarade, sa figure hâve s'empourpra un peu.

— C'est toujours là même chose, dit-il. Les femmes qu'on a connues autrefois, petites filles ou jeunes filles, et qu'on retrouve plus tard, mariées, avec des enfants peut-être, elles sont toutes changées, naturellement. Une autre, cela me serait égal, mais Liette... je ne l'ai jamais revue, et j'aime mieux ne pas savoir.

Thibault continuait à le regarder, et voici que sur sa figure épaisse, l'air d'étonnement disparut peu à peu, faisant place à une autre expression presque pathétique.

— Oui ! fit-il à demi-voix. C'est vrai qu'elle n'était pas comme les autres, Liette ! Il y avait quelque chose...

Les deux hommes restaient silencieux, retournés à leur souvenir.

Ce jardin !... La maison de pierre grise; les grands arbres du fond, et entre les deux la pelouse à l'herbe longue, jamais tondue, où l'on pourchassait les sauterelles ! Et le soleil ! En ce temps-là, il y avait toujours du soleil. Des enfants arrivaient par l'allée qui longeait la maison, ou bien descendaient le perron marche par marche, avec prudence, mais en se dépeignant, et couraient vers la pelouse de toutes leurs forces. Une fois là, il n'y avait plus rien de défendu. L'on était dans un royaume de féerie, gardé, protégé de toutes parts par les murs, les arbres, toutes sortes de puissances bienveillantes qu'on sentait autour de soi, et c'étaient des cris et des rires, une sarabande ivre en l'honneur de la liberté et du soleil. Puis, Liette s'arrêtait et disait, sérieuse :

— Maintenant, on va jouer !

Liette... Elle portait un grand chapeau de paille qui lui jetait une ombre sur les yeux, et quand on lui parlait, pour dire de ces paroles d'enfant qui sont d'une si extraordinaire importance, on venait tout près d'elle et on se baissait un peu en tendant le cou, pour bien voir sa figure au fond de cette ombre. Quand elle se faisait sérieuse tout à coup, l'on s'arrêtait court et l'on venait lui prendre la main, pour être sûr qu'elle n'était pas fâchée, et quand elle riait, elle avait l'air un peu mystérieux et doux d'une fée qui prépare d'heureuses surprises.

L'on jouait à toutes sortes de jeux splendides, où il y avait des princesses et des reines, et cette princesse ou cette reine, c'était Liette, naturellement. Elle avait fini par accepter le titre toujours offert, sans plus se défendre, mais elle s'entourait d'un nombre prodigieux de dames d'honneur, qu'elle comblait de faveurs inouïes, de peur qu'elles ne fussent jalouses. D'autres fois, elle forçait doucement les garçons à jouer à des jeux « de filles », des jeux à rondes et à chansons, qu'ils méprisaient. Ils tournaient en se tenant par la main, prenant d'abord des airs mautassades et moqueurs. Mais, à force de regarder Liette qui se tenait debout au milieu de la ronde, sa petite figure toute blanche dans l'ombre du grand chapeau de paille, ses yeux qui brillent doucement, ses jeunes lèvres qui forment les vieilles paroles de la chanson comme autant de mous tendres, ils cessaient peu à peu de se moquer, et chantaient aussi sans la quitter des yeux :

*Nous n'irons plus au bois
Les lauriers sont coupés,
La Belle que voilà...*

Ils s'étaient séparés et ils avaient vieilli, beaucoup d'entre eux sans jamais se revoir. Mais ceux qui se rencontraient bien des années plus tard, n'avaient qu'à prononcer un nom pour se rappeler ensemble les années mortes et leur poignant parfum de jeunesse, pour revoir la petite fille aux yeux tendres qui tenait sa cour entre la maison et les grands arbres sombres, sur la pelouse marbrée de soleil.

Thibault soupira et dit à demi-voix comme se parlant à lui-même :

— Le cœur humain est tout de même une drôle de machine ! Me voilà, moi, marié, père de famille, et le reste ! Eh bien ! Quand je pense à cette petite-là et au temps où nous étions jeunes ensemble, ça ramène d'un coup toutes les choses bêtes auxquelles on songe à seize ans : les grands sentiments, les grands mots, ces histoires comme on en voit dans les livres. Ça ne veut rien dire tout ça; mais, rien que de penser à elle, c'est comme si on la voyait, et voilà que ces machines-là vous reviennent dans la tête, tout comme si c'étaient des choses qui comptent !

Il se tut un instant, et regarda son camarade, curieusement.

— Et t'as dit, qui devais la voir plus que moi, je parierais que tu as été un peu amoureux d'elle dans le temps ?

Raquet se tenait courbé vers la table, les coudes sur les genoux, et regardait le fond de son verre. Après quelques instants de silence, il répondit doucement :

— Je ne suis ni marié, ni père de famille, et toutes ces choses qui vous hantent à seize ans, et que les hommes de bon sens oublient ensuite, je ne les ai jamais oubliées.

— Oui, j'ai été amoureux de Liette, comme tu dis. Cela m'est égal qu'on le sache, maintenant. Ce qu'on ne saura jamais, c'est tout ce que cela voulait dire pour moi; et veut encore dire. Je l'ai aimée quand elle n'était qu'une petite fille et que je n'étais qu'un petit garçon, et nos parents devaient le deviner et en rire. Je l'ai aimée quand elle est devenue une jeune fille et que j'étais un jeune homme; mais personne n'en a rien su. Et comment je l'ai aimée encore après cela, à travers toutes ces années, jusqu'à sa mort et après sa mort; si

LA CARNINE
LEFRANCQ

*enrichit le Sang
refait des Muscles
augmente le poids du Corps*





Le Professeur NOBÉCOURT

de la Faculté de Médecine de Paris.

J'essayais de le dire, les gens n'y comprendraient rien.

« Un amour d'enfant, ce n'est qu'une plaisanterie, et un amour romanesque de jeune homme ne compte guère plus. Un homme comme les autres passe par là, souffre un peu et vieillit un peu, puis finit par en sourire et entre pour de bon dans la vie. Mais il se trouve des hommes qui ne sont pas tout à fait comme les autres, et qui ne vont pas plus loin. Pour ceux-là, les petites amourettes d'enfance et de jeunesse ne deviennent jamais de ces choses dont on rit; ce sont des images qui restent incrustées dans leurs vies comme des saints dans leurs niches, comme des statues de saints, peintes de couleurs tendres, vers lesquelles on se retourne plus tard, après avoir longé sans rien trouver tout le reste du grand mur triste.

« J'avais toujours aimé Liette de loin, en timide et en sauvage. Quand elle s'est mariée et qu'elle est partie, en somme il n'y a rien eu de changé pour moi. Ma vie ne faisait que commencer, une vie dure; il me fallait lutter et me débattre, et je n'avais guère de temps pour les souvenirs. Puis j'étais encore très jeune et j'attendais de l'avenir toutes sortes de choses merveilleuses... Des années ont passé... J'ai appris sa mort... Encore des années, et voilà que j'ai compris un jour que les choses que j'attendais autrefois ne viendraient jamais; que tout ce que je pouvais espérer, c'était une suite d'autres années toutes pareilles, tristes et dures; une longue bataille terne, sans gloire, sans joie, sans rien de noble ni de doux, tout juste du pain, et que j'avais laissé dans la bagarre tout ce qu'il y avait de jeune en moi, presque tout ce qu'il y avait de vivant.

« J'ai senti que je n'aimerais plus jamais. Il ne me restait qu'un pauvre cœur à la mesure de ma vie, qui se fermait encore un peu plus chaque jour. Les grands sentiments, les grands mots, comme tu dis, toutes ces choses que tant d'hommes laissent mourir sans un regret, j'ai senti qu'elles m'échappaient aussi, et c'est cela qui a été le plus terrible. Je me souvenais de ce que j'avais été, de ce que j'avais désiré, de ce que j'avais cru, et de songer que tout cela était fini et que bientôt je ne pourrais peut-être même plus m'en souvenir, c'était comme une première mort hideuse, longtemps avant la seconde mort. J'ai senti que je n'aimerais plus jamais... »

« C'est alors que le souvenir de Liette m'est revenu; de Liette toute petite avec son chapeau de paille qui lui mettait de l'ombre sur les yeux; avec ses manières de souveraine tendre, jouant avec nous sur cette pelouse; de Liette grande, femme, pleine de grâce douce, et conservant ce je ne sais quoi qui montrait qu'elle avait toujours son cœur d'enfant. Et je me suis dit que j'avais aimé au moins une

fois, et longtemps, et que tant que je pourrais me rappeler cela, il me resterait quelque chose.

« Elle m'appartenait autant qu'à n'importe quel autre, puisqu'elle était morte. Et je suis revenu sur mes pas, j'ai retracé le chemin de l'autrefois et ramassé tous les souvenirs qui fuyaient déjà, tous mes souvenirs d'elle — mille petites choses qui feraient rire les gens, si j'en parlais — et je les passe en revue tous les soirs, quand je suis seul, de peur de rien oublier. Je me souviens presque de chaque geste et de chaque mot d'elle, du contact de sa main, de ses cheveux qu'un coup de vent m'avait rabattus sur la figure, de cette fois où nous nous sommes regardés longtemps, de cet autre jour où nous étions seuls et où nous nous sommes raconté des histoires; de sa présence tout contre moi, et du son mystérieux de sa petite voix,

« Je rentre chez moi le soir; je m'assieds à ma table, la tête entre les mains; je répète son nom cinq ou six fois, et elle vient... Quelquefois, c'est la jeune fille que je vois, sa figure, ses yeux, cette façon qu'elle avait de dire: « Bonjour d'une voix très basse, lentement, avec un sourire, en tendant la main... D'autre fois, c'est la petite fille, celle qui jouait avec nous dans ce jardin; celle qui faisait que l'on pressentait la vie une chose ensoleillée, magnifique, le monde une féerie glorieuse et douce, parce qu'elle était de ce monde-là, et qu'on lui donnait la main dans les rondes... »

« Mais, petite fille ou jeune fille, dès qu'elle est là, tout est changé. Je retrouve devant son souvenir les frémissements d'autrefois, la brûlure auguste qu'on porte dans sa poitrine, cette grande faim de l'âme qui fait vivre ardemment, et toutes les petites faiblesses ridicules et touchantes qui deviennent précieuses aussi. Les années s'effacent, les écaillles tombent; c'est ma jeunesse palpitable qui revient, toute la vie chaude du cœur qui recommence.

« Parfois, elle tarde à venir, et une grande peur me prend. Je me dis: C'est fini! Je suis trop vieux; ma vie a été trop laide et trop dure, et il ne me reste plus rien. Je puis me souvenir encore d'elle, mais je ne la verrai plus...

« Alors je me prends la tête dans les mains, je ferme les yeux, et je me chante à moi-même les paroles de la vieille ronde:

*Nous n'irons plus au bois
Les lauriers sont coupés,
La Belle que voilà...*

« Comme ils riraient les autres, s'ils m'entendaient! Mais la Belle que voilà m'entend, et ne rit pas. Elle m'entend, et sort du passé magique, avec ma jeunesse dans ses petites mains... »



DANTE PLEURANT BÉATRICE — Tableau de M. Rieder.

UNE LETTRE DE COROT

Nous connaissons le peintre; voici Corot à la plume, dans une jolie lettre qu'il adresse à J. Graham (Stevens):

« Voyez-vous, c'est charmant la journée d'un paysagiste: on se lève de bonne heure, à trois heures du matin, avant le soleil, on va s'asseoir au pied d'un arbre, on regarde et on attend.

On ne voit pas grand' chose d'abord. La nature ressemble à une toile blanchâtre où s'esquissent à peine les profils de quelques masses: tout est embaumé, tout frissonne au souffle fraîche de l'aube.

Bing! le soleil s'éclaircit...; le soleil n'a pas

encore déchiré la gaze
derrière laquelle se
cachent la prairie, le
vallon, les collines de
l'horizon... Les vapeurs
nocturnes rampent en-
core comme des flocons
argentés sur les herbes
d'un vert transi.

Bing!... Bing!... un premier rayon de soleil... un second rayon de soleil... Les petites fleurettes semblent s'éveiller joyeuses... Elles ont toutes leur goutte de rosée qui tremble... Les feuilles fripées s'agitent au souffle du matin... Sous la feuillée, les oiseaux invisibles chantent... Il semble que ce sont les fleurs qui font leur prière... Les amours à ailes de papillons s'abattent sur la prairie et font onduler les hautes herbes... On

ne voit rien... tout y est... Le paysage est tout entier derrière la gaze transparente du brouillard qui monte... monte... monte... aspiré par le soleil... et laisse, en se levant, voir la rivière lamée d'argent, les prés, les arbres les maisonnettes, le lointain fuyant... On distingue enfin tout ce que l'on devinait d'abord.

Bam! le soleil est levé... Bam! le paysan passe au bout du champ avec sa charrette attelée de deux bœufs... Ding! ding! c'est la clochette du bûcher qui mène le troupeau... Bam! tout éclate, tout brille... tout est en pleine lumière... lumière blonde et carrossante encore. Les fonds, d'un contour simple et d'un ton harmonieux, se perdent dans l'infini du ciel, à travers un air brumeux et azuré... Les fleurs relèvent la tête... Les oiseaux volentent de ci de là... Un campagnard, monté sur un cheval blanc, s'enfonce dans le sentier enclosé... Les petits saules arrondis ont l'air de faire la roue au bord de la rivière.

C'est adorable!... et l'on peint... et l'on peint!...

...Oh! la belle vache azéane enfouie jusqu'au poitrail dans les herbes humides... Je vais la peindre... Crac! la voilà! Fameux! Fameux! Dieu, comme elle est frappante!... Voyons ce qu'en dira ce paysan qui me regarde peindre et n'ose pas approcher. - Ohé! Simon! »

Bon, voilà Simon qui s'avance et regarde.

— Eh bien, Simon, comment trouves-tu cela?

— Oh! dam! m'sieu... c'est bien beau, allez!...

— Et tu vois bien ce que j'ai voulu faire?

— J'crois bien que j'veus c'que c'est... C'est un gros rocher jaune que vous avez mis là. »

Boum! Boum! Midi! Le soleil embrasé brûle la terre... Boum! tout s'alourdit, tout devient grave... Les fleurs penchent la tête... Les oiseaux se taisent, les bruits du village viennent jusqu'à nous. Ce sont

les lourds travaux... Le forgeron dont le marteau retentit sur l'enclume. Boum! Rentrons... On voit tout, rien n'y est plus.

Allons déjeuner à la ferme. Une bonne tranche de la miche de ménage, avec du beurre frais battu... des œufs... de la crème... du jambon!... Boum! Travaille mes amis, je me repose, je fais la sieste... et je rêve un paysage du matin... je rêve mon tableau... plus tard, je peindrai mon rêve.

Bam! bam! le soleil descend vers l'horizon... Il est temps de retourner au travail... Bam! le soleil donne un coup de tam-tam... Bam! il se couche au milieu d'une explosion de jaune, d'orange, de rouge-feu, de cerise, de pourpre...

Ah! c'est prétentieux et vulgaire, je n'aime pas ça... Attendons... Assurons-nous là, au pied de ce peuplier... au près de cet étang uni comme un miroir... La nature a l'air fatiguée... les fleurettes semblent se ranimer un peu... Pauvres fleurettes... elles ne sont pas comme nous autres hommes, qui nous plaignons de tout. — Elles ont le soleil à gauche... elles prennent patience... Bon, se disent-elles, tantôt nous l'aurons à droite... Elles ont soif... elles attendent! Elles savent que les sylphes du soir vont les arroser de vapeur avec leurs arrosoirs invisibles... Elles prennent patience en bénissant Dieu!

Mais le soleil descend de plus en plus derrière l'horizon... Bam! il jette son dernier rayon, une fusée d'or et de pourpre qui frange le nuage fuyant... Bien! le voilà tout à fait disparu... Bien, bien, le crépuscule commence... Dieu! que c'est charmant! Le soleil a disparu... Il ne reste plus dans le ciel adouci qu'une teinte vaporeuse de citron pâle, dernier reflet de ce charlatan de soleil, qui se fond dans le bleu foncé de la nuit en passant par des tons verdâtres de turquoise malade, d'une finesse inouïe, d'une délicatesse fluide et insaisissable... Les terrains perdent leur couleur... les arbres ne forment plus que des masses brunes ou grises... les eaux assombries reflètent les tons suaves du ciel... On commence à ne plus voir... on sent que tout y est... Tout est vague, confus... La nature s'assoupit... Cependant, l'air frais du soir souffre dans les feuilles... les oiseaux, ces voix des fleurs, disent la prière du soir... la rosée emperie les velours des gazons... Les nymphes fuient, se cachent... et désirent être vues.

Bing! Une étoile du ciel qui pique une tête dans l'étang... Charmante étoile dont le frémissement de l'eau augmente le scintillement, tu me regardes... tu me souris, en clignant de l'œil... Bing! une seconde étoile apparaît dans l'eau, un second œil s'ouvre... Soyez les bienvenues, fraîches et souriantes étoiles... Bing! bing! bing! trois, six, vingt étoiles... Toutes les étoiles du ciel se sont donné rendez-vous dans cet heureux étang... Tout s'assombrit encore... L'étang seul scintille... C'est un fourmillement d'étoiles... L'illusion se produit... Le soleil s'étant couché, le soleil intérieur de l'âme, le soleil de l'art se lève... Bon! voilà mon tableau fait. »

COROT.

Manuscrit original à la Bibliothèque Sainte-Geneviève.
(Lettre communiquée par le Dr Glover)



LA CLAIRIÈRE AU LEVER DU JOUR, par COROT.

Photo: Braun.

ANÉMIES REBELLES



CARNINE LEFRANCQ
agit

très rapidement

La Carnine Lefrancq



DONT LA BASE EXCLUSIVE EST LE
SUC MUSCULAIRE CONCENTRÉ de BOEUF

possède tous les avantages eupéptiques de la
viande crue sans aucun de ses inconvénients

GEORGES RODENBACH

PROMENADE

Combien mélancolique était la promenade
Trois par trois, en automne, aux fins d'après-midi,
Lorsque nous traversions un chemin engourdi
Où sortait des maisons pauvres une odeur fade.

En longue file noire et morne, nous allions
Comme enrégimés et nous parlant à peine
A travers la banlieue isolée et malsaine
Ecoutant dans le soir mourir les carillons.

Nous subissions déjà le coudaïement hostile
Des compagnons méchants qui nous faisait souffrir,
Car ce sont les plus doux qu'on s'acharne à meurtrir,
Les plus inoffensifs des oiseaux qu'on mutilé.

Nous marchions vers les champs comme des orphelins,
Sans jouer, sans pouvoir cueillir des fleurs aux berges;
Quelques orgues pleuraient au loin dans les auberges,
Et le ciel s'endeuillait aux ailes des moulins.

Parfaits des paysans, au bord d'un pré qu'on fauche,
Tristes, en nous voyant l'allure dans le vent
Des troupeaux résignés qu'un chien pousse en avant,
Nous tirerait le bonnet avec un geste gauche.

Mais quand nous rentrions en ville, aux soirs tombants,
Si nous croisions, le long des murs percés de grilles,
Un long pensionnat de pâles jeunes filles
Portant des chapeaux ronds sans fleurs et sans rubans,

Et si l'une, aux yeux clairs, avec un fin corsage
Où des seins nouveau-nés suspendaient leurs fardeaux,
Avec des cheveux blonds long-tressés sur le dos,
Si l'une avait souri vaguement au passage.

Le rêve était exquis: et, rentrés au dortoir,
— La mémoire des yeux nous aidant la pensée,
C'était quelque lointaine et vague fiancée,
Et nous nous endormions, l'ayant aimée un soir



LA SÉRÉNADE

Tableau de J.-A. BARD (1812-1862). — École française.

LE PROFESSEUR NOBÉCOURT



Interne des Hôpitaux de Paris de 1895 à 1898, Nobécourt (Pierre-André-Alexandre) était reçu docteur en médecine en 1899.

Chef de clinique adjoint chez le professeur Potain (1899-1900), puis chef du

laboratoire de l'Hospice des Enfants-Assistés, chez le professeur Huitrel jusqu'en 1907, le docteur Nobécourt était nommé agrégé en 1907, et médecin des Hôpitaux en 1908.

En 1919, il devenait médecin de l'Hôpital de la Maternité, et en 1920, il obtenait la Chaire de Clinique Médicale des Enfants.

Le docteur Nobécourt s'est toujours occupé de l'hygiène et de la médecine des enfants, depuis sa dernière année d'internat. Élève de Potain, des professeurs Teissier et Vaquez, il s'occupe particulièrement des maladies du cœur chez les enfants. Élève de Bouchard, de Charrin, et du professeur Widal, il s'est toujours attaché à contrôler l'observation clinique par les recherches de laboratoire. Les leçons données le samedi à la Clinique Médicale des Enfants, et qui, presque toutes, sont recueillies et publiées, témoignent de cette tendance.

On doit au professeur Nobécourt, un *Précis de médecine des Enfants* (4^e Éd. 1922) ; une *Hygiène sociale de l'Enfance* (en collaboration avec le docteur Schreiber, 1921) ; des *Conférences pratiques sur l'Alimentation des Nourrissons* (3^e Éd. 1922) ; des *Conseils pratiques d'hygiène Infantile* (en collaboration avec les docteurs Babonneix, Merklen, Darré, L. Tixier, Paiseau, R. Voisin, 1914) ; une

Thérapeutique du Nourrisson, (en collaboration avec le docteur Marcel Maillet, 1923) ; des études sur les *Cardiopathies de l'Enfance*, 1914 ; et sur les *Syndromes endocrinien dans l'Enfance et la Jeunesse*, 1923.

Membre du Comité supérieur de la protection de l'Enfance, Membre du Comité National de l'Enfance, Président de l'Œuvre Nouvelle des Crèches parisiennes, le docteur Nobécourt, en Octobre 1921, invité par l'Association Néerlandaise de l'Hygiène sociale de l'Enfance, a donné des Conférences dans les principales villes des Pays-Bas.

Il entretient d'ailleurs des relations d'amitié avec les Pédiatres de tous les pays latins de l'Ancien et du Nouveau Monde.

Pendant la guerre, le docteur Nobécourt mena une existence très active. Débutant comme médecin-major de 2^e classe, et médecin-chef de l'Hôpital des Contagieux de Besançon, puis à la V^e et à la VI^e Armée, il devenait médecin-consultant de la VI^e Armée, de Février 1917 à Octobre 1918. Il a d'ailleurs exposé son rôle dans une Conférence faite récemment à l'Union fédérative des Médecins de Réserve sur le *Médecin-Consultant d'Armée*. Il termina la campagne avec le grade de médecin principal de 2^e classe, comme adjoint technique à la Direction du Service de Santé du gouvernement militaire de Paris.

Le professeur Nobécourt est Membre de l'Académie de Médecine, et Chevalier de la Légion d'Honneur, avec Croix de Guerre.

PORTRAIT-CHARGE. — Le bon Jardinier passe et donne à chaque plante les soins qui lui sont nécessaires.

LE MEILLEUR AGENT PROPHYLACTIQUE

Le suc musculaire n'est pas seulement l'un des plus utiles modificateurs des lésions tuberculeuses ; c'est un agent prophylactique de premier ordre contre les prédispositions aux rhumes et aux bronchites. La plus-value antitoxique qu'il sollicite dans notre milieu sanguin met en déroute tous les microcoques des voies respiratoires, ce qui, évidemment, coupe court à toute pneumopathie, même à frigore (puisque le froid n'agit qu'en exaltant les virulences bacillaires). De plus, toute récidive ou reviviscence de bronchite se trouve enravée, par suite de la suppression des tendances hyperrémiques et par suite aussi de la restauration complète de la contractilité musculaire dans les voies aériennes. Depuis les découvertes de MM. Richet et Héricourt, le corps médical a accordé ses préférences motivées à la CARNINE LEFRANCO, qui est la seule spécialité zomothérapeutique mettant le praticien à l'abri de tout mécompte.



AMOUR PROFOND. — Tableau d'Albert Guillaume.
Phot. Brass.



Fresque de Ferdinand Humbert, Membre de l'Institut.



L'ANNECLAIR

JOURNAL ILLUSTRÉ

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone: COMBAT 01-34
R. C. Seine 25.155

VINGTIÈME ANNÉE
N° 215
OCTOBRE 1925

ABONNEMENT :

UN AN.	FRANCE... 18 Fr.
	ÉTRANGER. 20 Fr.

LE NUMÉRO... UN FRANC	

FRANÇOIS DE NION

SACRIFICE D'AMOUR



Le tennis était animé sous l'ombre haute des herbes offrant aux joueurs un abri contre la chaleur, sans gêner l'échange des balles. Mme de Fondette, en arrivant, fut charmée du vivant et gai tableau qui lui venait aux yeux. C'étaient des jeunes filles et des jeunes femmes en costumes clairs, en souliers blancs, sautant légèrement en agitant leurs raquettes, ou bien des hommes presque vêtus de la même façon, luttant de vitesse et d'adresse pour défendre leur camp. Roger, son mari, à ce moment même, venait, en rasant le filet d'un coup vainqueur, de terminer la partie et des exclamations britanniques, — même chez ceux qui savaient le moins l'anglais, — saluaient sa victoire.

Juliette, en apercevant Roger, eut deux sensations presque immédiates, quoique contraires, et cette impression ne peut guère être comparée qu'au mélange subit de deux liquides dans un vase.

Elle venait de se sentir heureuse et triomphante parce que l'époux lui apparaissait le plus beau et le plus jeune de tous et en même temps son cœur se serrait à la pensée, — constante maintenant chez elle, — qu'elle était plus vieille que lui et que la disproportion des âges s'accusait plus violemment au grand air, dans cette gaieté joueuse et presque enfantine.

— Ah ! pensa-t-elle, j'ai eu tort de venir.

Juliette savait bien que dans le demi-jour de son salon ou sous l'éclat des lustres, le soir, elle pouvait ne rien craindre des plus jolies; mais, à cette heure, — la glace de sa boîte d'or furtivement consultée, — elle voyait bien que son teint avait perdu de sa fraîcheur, que ses yeux se ternissaient un peu; toujours alerte et svelte de taille, à cause des exercices et des abstinences qu'elle s'infligeait, son col s'épaississait un peu et la courbe du menton, d'un dessin si délicat jadis, s'empâtait légèrement. Elle se dit :

— J'aime mieux qu'il ne me voie pas ; et elle fut prête à s'esquiver; mais tous l'avaient reconnue déjà et lui faisaient des signes d'accueil; Roger en deçà bonds fut près d'elle. Il lui chuchotait tout bas avec une intonation d'amoureux :

CARNINE LEFRANCQ

Le MEILLEUR REMÈDE des DYSPEPSIES et ENTÉRITES REBELLES.

Le plus REMARQUABLE TONIQUE
de l'ESTOMAC et de l'INTESTIN.

— Comme tu es jolie ! Tu as bien fait de venir. — Tu sais, je me rasais avec toutes ces pintades.

Songeuse, elle sembla s'intéresser au jeu pendant que les *play* et les *ready* voltigeaient au-dessus du tennis ; certes, à cette heure, il était sincère et toute femme disparaissait à ses yeux devant elle ; mais en serait-il toujours ainsi ? Ne viendrait-il pas un jour où il la verrait vraiment telle qu'elle serait, ne pouvant offrir à sa jeunesse que les restes mélancoliques de la beauté finie ? *Dix ans de différence !* Elle se répétait cette phrase, comme elle se fut enfoncé à petits coups une aiguille dans le cœur !

Juliette tressaillit soudain ; prise par sa rêverie, elle n'avait pas entendu venir Roger qui lui disait :

— Veux-tu que nous rentrions ? Je suis un peu fatigué et le soleil me fait mal aux yeux !

* * *

Comme, pour regagner leur villa, ils suivaient la plage jaune le long de la mer étincelante, il murmura encore :

— Cette réverbération est insupportable ; si j'osais, je mettrais des lunettes bleues. Décidément cela ne va pas de ce côté-là. J'ai envie d'aller consulter Faiber, le fameux oculiste ; il est justement à Cabourg en ce moment.

Juliette se souvint alors que depuis longtemps son mari se plaignait de troubles dans la vue ; s'il allait devenir aveugle !... Elle fut surprise et consternée de l'espoir désespéré qui, un moment, avait envahi son cœur : il ne la verrait pas vieillir ; il pourrait toujours l'aimer !...

Cette pensée fut comme un de ces crimes involontaires que certains impulsifs commettent, sans le vouloir ; mais aussitôt le remords intervint. Juliette se jeta au cou de son mari en criant :

— Oui, oui, il faut que tu ailles chez Faiber ; tout de suite, aujourd'hui même.

Et aussitôt après le déjeuner, elle le poussait chez le spécialiste, l'obligeait à réaliser la vague velléité, que sans elle, il eût oubliée déjà. Quand Roger revint, une heure après, Juliette le vit si sombre que son cœur se serra : elle avait peur de savoir son mari menacé dans sa vue ; elle avait la crainte horrible de pouvoir en être heureuse.

Il posa sur la table deux fioles de pharmacie et s'abattit dans un fauteuil sans dire un mot.

— Eh bien ?

— Le nerf optique est attaqué.

— C'est grave ?

— C'est ce qu'il y a de plus grave dans les maladies des yeux. Il ne me l'a pas dit, mais j'avais lu, l'autre jour, une étude de lui sur ce sujet, dans la *Revue Scientifique*.

— Mon Dieu ! Alors ?

— Alors ? Faiber m'a fait des prescriptions très minutieuses pour commencer : porter un bandeau pendant trois semaines et vivre dans une pièce obscure ; imbiber constamment les linges du bandeau avec une de ces solutions, la fiole n° 1...

— Et l'autre ?

— Le numéro 2 ne doit servir que dans le cas où se produiraient de vives douleurs qu'il prévoit ; cela veut dire que j'en suis à la seconde période. Oh ! je connais mon cas, je l'ai étudié comme si je me doutais... Seulement il ne faudra pas qu'on se trompe, l'emploi de la fiole numéro 2 pourrait déterminer l'atrophie du nerf, si on abusait. Tu vois, du reste, que cette solution se trouve dans un flacon beaucoup plus petit ; il sera facile de les distinguer, puisque c'est toi, n'est-ce pas, qui voudras bien soigner le pauvre infirme que je vais être.

— Tu penses bien que je ne te quitterai pas, mon cheri.

— Trois semaines, peut-être un mois, sans voir la lumière, sans te voir, toi, ma Juliette !... Et peut-être pour finir par être aveugle tout à fait !

— Mais non, tu guériras, je te soignerais si bien, mon bien-aimé Roger. Oh ! si tu savais comme je suis malheureuse !

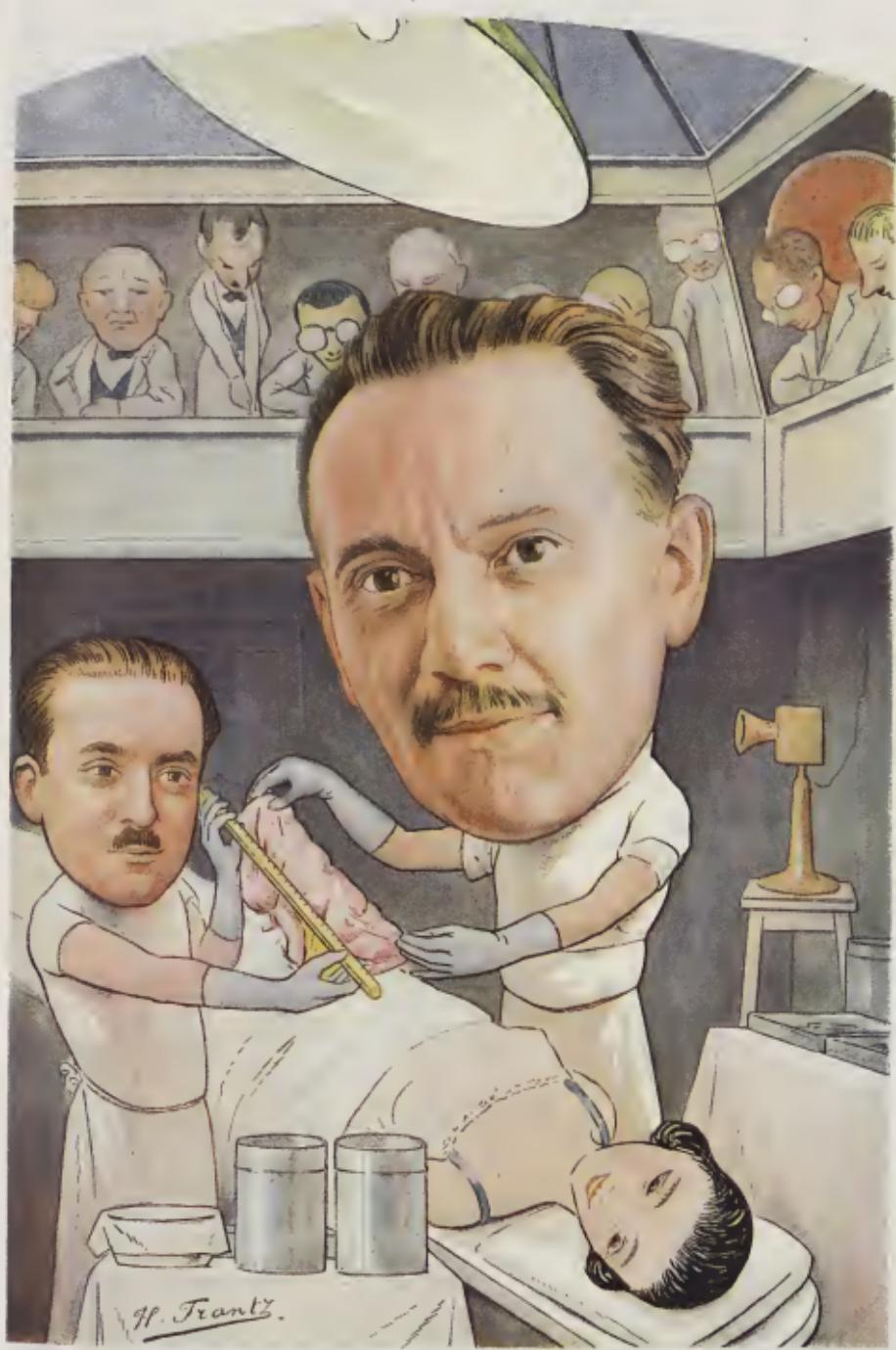
— Il ne faut pas non plus...

— Non, c'est de ma faute, c'est une affreuse pensée qui m'est venue...

— Quelle pensée ?

— Je me la reprocherais toute ma vie ! Croirais-tu ? Bien souvent en te voyant au milieu de ces jolies, de ces jeunes femmes, toi si beau, si jeune, bien souvent j'ai pensé que tu pourrais à la fin t'apercevoir que... j'étais... plus âgée que toi, que d'autres étaient... n'étaient pas... vieilles. Et un jour, oui, un jour, j'ai souhaité que tu fusse aveugle, que tu ne puisses plus me voir que dans ton souvenir. Oh ! ce ne fut qu'un éclair, qu'une pensée maudite, aussitôt repoussée, mais... hélas ! tu sais que mes désirs se réalisent, puisque dès que je l'ai si passionnément voulu, tu m'as aimée tout de suite, sans que je te le dise, sans songer à la différence de nos âges... Et maintenant si cette horreur qui m'est venue à la pensée allait être vraie ?... Oh ! je suis une créature méchante et maudite ! Tiens, je sens que tu vas me détester. Tu aurais bien raison...





Le Docteur PAUCHET
Chirurgien de l'Hôpital Saint-Michel, à Paris.

— Pose-moi mon bandeau, chérie, mais seulement quand je t'aurai regardée peut-être pour la dernière fois.

* *

L'ombre était épaisse dans la chambre où des yeux habitués pouvaient seuls distinguer la figure blanche de Roger, coupée par une bande noire ; à peine un de ces rai de jour, qui se glissent partout quand la grande clarté d'éteivre au dehors, se faufilet pour toucher le verre des fioles sur une table, à côté de son fauteuil ; il se mêlait à cette ombre du silence et les voix s'y balisaient comme étouffées par les ténèbres.

— Chéri, disait une de ces voix, n'aie pas de chagrin de ne pas me voir ; souviens-toi. Ne suis-je pas visible pour ton âme ? Rappelle-toi : Tiens, le jour où nous nous promenions dans le jardin au bord de la Loire ; vois-tu ma robe rose sous les arbres verts et mes cheveux blonds que tu bâtais parce que le soleil, trouvais-tu, les touchait trop souvent ; vois-tu ces soirs où je m'endormais dans tes bras, en Suisse, tu laissais la lune entrer ; elle traînait ses glaces pâles sur mon front, et tu disais que j'étais la neige d'un des glaciers voisins ; vois-tu ces matins du Pausilippe où je cueillais, pour toi, les raisins dorés par ces laves, — tu sais, j'avais mon petit costume bleu, — et où la lumière était si douce dans ce petit cabaret bâti avec les ruines d'un tombeau romain. Ne suis-je pas présente à toi toujours dans ton cœur comme tu es dans le mien... ?

Elle s'interrompit pour humecter les linges du contenu d'une des fioles.

— Mais tu vas me revoir, mon chéri, puisque demain Faiber lèvera ce bandeau et que tes yeux vont toucher les miens. Tu m'aimeras encore dans le présent comme dans le souvenir ; n'est-ce pas que je serai encore jeune à tes yeux, jeune comme au jour où tu m'avotas que tu m'aimais, ce jour

dans mon boudoir, où tu laissas échapper le secret que j'attendais.

L'égoïsme de sa passion l'emporta ; elle jeta ce cri :

— Mon Dieu ! si tu allais maintenant me trouver vieille !...

* * *

Faiber, d'une main délicate et rapide, dénouait les cordons qui depuis un mois fermaient les paupières blessées. Mme de Fondette se tenait près de lui, tremblante :

— Vois-tu ? demandait-elle dans un souffle oppressé.

Le praticien soulevait les cils clos, inspectant le malade de sa petite lampe au fil de platine incandescent. Il fit entendre cette petite toux rapide qui sert aux médecins à exprimer leur angoisse.

Il attira Mme de Fondette au bout de la pièce :

— Madame ! Vous seriez-vous trompée de fiole ?

— Non, docteur ; que voulez-vous dire ?

— Les prunelles sont paralysées. Qu'est-il arrivé ? Les linges sont saturés d'un liquide qu'à l'odorat je reconnais pour celui de la solution n° 2, celle dont il ne fallait user qu'à la dernière extrémité.

— Comment se peut-il ?

— C'est là une erreur ou une négligence fatale : votre mari est aveugle.

Une voix s'éleva dans l'ombre.

— Docteur, disait-elle, mes douleurs étaient intolérables ; alors pour y échapper, quand Mme de Fondette n'était pas là, je me suis servi du petit flacon ; sans doute j'ai forcé un peu la dose. Est-ce que c'est fini ? Est-ce qu'il n'y a plus de remède ?

Il entendit un sanglot que Juliette étouffait, l'appela, l'obligea de se baisser vers lui.

— Pardonne-moi, tu avais raison, vois-tu ; je te vois bien mieux avec mon cœur qu'avec mes yeux.



FRÈRE GALIPAUX.

Le roublard naïf, c'est moi.

Oyez plutôt.

Je revenais de passer quelques jours à Poitiers, chez des amis, avec ma mère, et rentrais à Paris.

Le train arrive et nous montons dans un compartiment qu'occupait seul un Monsieur décoré, type du vieux général en retraite. Un homme très bien.

A Châtellerault, arrêt; la portière s'ouvre, et un gros marcheur s'engouffre, salue et s'encogne, anhelant.

Comme la séance, le silence continue.

A Tours, le train stoppe, et un joyeux vivant, Gascon comme la Gascogne, sentant son marchand de vins à plusieurs lieues, irrite et s'affale sur une banquette.

Le mutisme persiste.

A Orléans, timide et blond, monte doucement un joli jeune homme, d'une élégance boulevard-extérieur.

Et voilà nos personnages au complet. Très variés.

Le train s'était à peine ébranlé, que le joli jeune homme, rompant le silence, s'exprime à peu près en ces termes :

— Mon Dieul comme nous avons encore deux heures avant d'arriver à Paris, si ces Messieurs le veulent bien, nous pourrions faire une petite partie, histoire de passer le temps.

Et sans attendre que « ces Messieurs » fussent revenus de leur étonnement, le joli jeune homme sortit un long portefeuille en cuir qu'il déposa sur ses genoux rapprochés — en guise de table — et se mit en devoir de mélanger les cartes.

— Tenez, dit-il, un petit jeu qui est assez amusant. Voici trois cartes, parmi lesquelles le roi de carreau... Eh bien, regardez attentivement, le voici, le roi de carreau... Vous le voyez bien, n'est-ce pas?... le voici... Il est là... Il est ici... Il revient... Il s'en va... Où est-il, le roi de carreau?

Jusqu'à ce moment aucun de ces Messieurs — moi compris — n'avait soufflé mot; mais, le jeune homme blond ayant posé une question à la compagnie, le vieux général fronga les sourcils et, sur un ton brusque rabroua :

— Nous ne sommes pas ici dans un cercle, Monsieur; nous ne vous connaissons pas; laissez nous tranquilles.

— L'homme des champs ajouta :

— Pour jouer ensemble, faut s'connaitre!

— Tiens donc l'opina le Méridional.

Sans se démonter, l'éphèbe poursuivit :

— Mais je ne fais aucun mal... Je ne gène pas... je ne force personne à jouer... je propose une petite partie... et voilà tout. Mon jeu est honnête. Je vous l'ai montré. Je tiens ce qu'on voudra. Vous pouvez nous mettre tous contre moi : je tiens les paris. D'ailleurs, j'ai de l'argent. Voici.

Et, montrant son portefeuille gonflé de billets bleus :

— A celui qui me dira où est le roi de carreau, je donne cinq louis.

EN WAGON

Cette phrase fit un effet profond.

Le paysan, moins généreux, se récria :

— Oh! non, c'est trop!... Moi, je parie cent sous. L'assistance sourit; l'assistance « marchait ».

— Non, pas moins de vingt francs.

— Tenez, il est là, le roi de carreau, hurla le « vins et spiritueux » je tiens les cinq louis.

— C'est vrai, fit le blondin ; vous avez gagné, voilà cent francs.

Le général et le paysan se rapprochèrent — et la partie s'engagea fermement entre les quatre individus.

Moi, pendant ce temps-là, je me penchais vers ma mère et lui dis à l'oreille :

— Surtout... sous au-cun pré-texte, n'ouvre la bouche... Quand même il tiendrait mille francs et que tu serais archisûre d'avoir vu la carte, ne dis rien, fais la morte. C'est tout bonnement un gentil cambrioleur qui se met en devoir de dévaliser les trois gogos que la Providence lui envoie. Je te recommande leur tête en arrivant à Paris.

Et la partie continuait, les trois hommes perdant quatre fois sur six... les deux autres étant réservées à l'éphèbe.

Cependant le vieux général, qui venait de trinquer fermé, allait remettre son « dernier billet » — car on payait d'avance — lorsque, n'y tenant plus, je... ouï, moi, moi, je criai à ce vaillant soldat :

— Mais, général, vous ne voyez donc pas que ce galopin vous vole comme dans un bois!

— Mais, Monsieur, me fit tout pâle, l'entrepreneur de jeux ambulants, de quoi vous mêlez-vous?

— D'empêcher le général d'être dépourvu par une fripouille.

— Monsieur!

— Monsieur!

— Mon jeu est honnête... Il n'y a pas la moindre supercherie là-dedans... et vous arrêtez Monsieur au moment précis où il allait se refaire. Allons, trois cent francs à celui qui trouve le roi de carreau.

Et, comme j'avais vu, de mes yeux vu, le royal cartonnier, comme j'étais archisûr de sa place, je bondis devant le jeu :

— Tonnerre ! je tiens, moi ; voici les quinze louis.

Et, écrasant d'un index victorieux une carte, je hurlai :

— Le voici, le roi de carreau !

Je retourna, c'était le sept de pique !

J'étais enfilé de mes trois cents francs.

Nous entrions en gare : PARIS !

Ma mère me fait, hochant la tête :

— Eh bien, tu m'as dit : « Regarde, en arrivant, la figure des gogos ». Je la vois !

A peine avais-je déposé mes bagages chez moi que je sortis faire des courses. Comme j'arrivais devant le « Printemps », une voiture me dépassa, contenant quatre Messieurs... Je regardai, ahuri, et que vis-je?

Mon « boulevard-extérieur » et ses trois excellents compagnes, qui dévalisaient galement.



Carmine
Lefrancq

RÉGÉNÈRE LE SANG
REFÂIT DES MUSCLES
ACCROÎT LE POIDS
DU CORPS

LE DOCTEUR PAUCHET

Victor Pauchet, né à Amiens le 22 Février 1869, a fait ses études de Médecine à Paris.

Reçu second à l'externat et premier à l'internat, il fut professeur à l'École de Médecine d'Amiens.

Actuellement, il est chirurgien de l'Hôpital St-Michel, où son service est très suivi. Les chirurgiens de passage à Paris ne manquent de l'y aller voir opérer. Sa salle d'opérations est d'ailleurs construite sur un plan tout-à-fait nouveau, en vue du meilleur enseignement possible : tribune vitrée circulaire, au-dessus du champ opératoire, pour les spectateurs ; phonographe haut-parleur, tenu au courant, par un assistant, de tous les détails opératoires.

On doit au docteur Pauchet une *Chirurgie des voies biliaires* ; un traité de *Thérapeutique chirurgicale* (Bailliére) ; un *Atlas sur la chirurgie de l'Estomac* ; un autre *Atlas sur la Prostatectomie*, des travaux sur *l'Exploration de l'appareil urinaire*, sur *l'Appendicite*, sur la *Chirurgie du cancer*, de la *prostate*, sur *l'Anesthésie régionale*, sur la *Transfusion du sang*, etc., et enfin une *Pratique chirurgicale illustrée*, dont six volumes ont été déjà publiés.

Le docteur Pauchet s'est, on le voit, spécialisé dans la chirurgie du tube digestif et de la prostate.

Il a fait filmer, par Pathé, les principales opérations de ses spécialités : gastrectomie pour cancer ; gastrectomie pour ulcère ; gastro-entérostomie pour ulcère duodénal ; énervation gastrique ; colectomies droite et gauche pour cancer ; colectomie totale pour stase intestinale chronique ; court-

circuit intestinal ; amputation abdomino-péritonéale du rectum ; extirpation péritonéale du cancer du rectum ; thyroïdectomie ; néphrectomie pour cancer ; prostatectomie péritonéale pour cancer, etc.

Il a d'ailleurs complété cet enseignement cinématographique par la projection de dessins animés qui montrent, schématiquement, aux spectateurs, avant la projection du film opératoire, les différents temps qui seront accomplis par le chirurgien.

Le docteur Pauchet est un des fondateurs du Journal *La Clinique*.

Rapporteur au Congrès français de chirurgie, en 1910, sur la question de l'ulcère duodénal, et au Congrès de 1923, sur la question de la transfusion sanguine ; Membre de la Société française d'Urologie, et de la Société internationale de Chirurgie, il est Officier de la Légion d'Honneur, avec Croix de Guerre.

PORTRAIT-CHARGE. — Le docteur Pauchet dans sa salle d'opérations de l'Hôpital St-Michel, assisté du docteur Gabriel Laquet, chirurgien adjoint de l'Hôpital.

Il fait une colectomie et montre aux médecins qui sont venus le voir opérer, l'étendue de la pièce qu'il va enlever.

GOËLANDS ET GOËLETTES

Allons voir les goëlettes
Dans le bassin de Paimpol:
Les goëlands, les mouettes,
Les caressent dans leur vol,
Puis, quand les vagues s'élancent
A l'assaut du quai noirci,
Les goëlands s'y balancent,
Les goëlettes aussi !

Les grands oiseaux d'aventures
Vont se perdre dans les cieux
Les bateaux et leurs matières
Tendent leurs longs bras vers eux
Les jours et les mois s'envolent,
L'hiver passe sans souci.
Les goëlands se désolent
Les goëlettes aussi !

Lorsque Février arrive,
Les goëlands sont joyeux,
Des voix pleurent sur la rive
La complainte des Adieux :
— « Vos Pampolaises sont belles
Islandais ! Restez ici !... »
Les goëlands ont des ailes,
Les goëlettes aussi !

Théodore BOTREL.



CEUILLETS, LYS ET ROSES

Tableau de John-S. SARGENT (1858-1925). — Musée de South Kensington (Londres).



GEORGE SAND.

LA VILLE DE MES RÊVES

Venise était bien la ville de mes rêves, et tout ce que je m'en étais figuré se trouva encore au-dessous de ce qu'elle m'apparut, et le matin et le soir, et par le calme des beaux jours et par le sombre reflet des orages. J'aimais cette ville pour elle-même, et c'est la seule au monde que je puisse aimer ainsi, car une ville n'a toujours fait l'effet d'une prison que je supporte à cause de mes compagnons de captivité. A Venise, on vivrait longtemps seul, et l'on comprend qu'au temps de sa splendeur et de sa liberté, ses enfants l'avaient presque personnifiée dans leur amour et l'avaient chérie non pas comme une chose, mais comme un être.

A ma fièvre succéda un grand malaise et d'atroces douleurs de tête que je ne connaissais pas, et qui se sont installées, depuis lors, dans mon cerveau en migraines fréquentes et souvent insupportables. Je ne comptais rester dans cette ville que peu de jours et en Italie que peu de semaines, mais des événements imprévus m'y retinrent davantage.

Alfred de Musset subit bien plus gravement que moi l'effet de l'air de Venise, qui foudroie beaucoup d'étrangers, on ne le sait pas assez. Il fit une maladie grave ; une fièvre typhoïde le mit à deux doigts de la mort. Ce ne fut pas seulement le respect dû à un beau génie qui m'inspira pour lui une si grande sollicitude, et qui me donna, à moi très malade aussi, des forces inattendues ; c'était aussi les côtés charmants de son caractère, et les souffrances morales que de certaines luttes entre son cœur et son imagination créaient sans cesse à cette organisation de poète. Je passai dix-sept jours à son chevet sans prendre plus d'une heure de repos sur vingt-quatre. Sa convalescence dura à peu près autant et, quand il fut parti, je me souviens que la fatigue produisit sur moi un phénomène singulier. Je l'avais accompagné de grand matin, en gondole, jusqu'à Mestre, et je revenais chez moi par les petits canaux de l'intérieur de la ville. Tous ces canaux étroits, qui servent de rues, sont traversés de petits ponts d'une seule arche pour le passage des piétons. Ma vue était si usée par les veilles, que je voyais tous les objets renversés, et particulièrement ces enfilades de ponts qui se présentaient devant moi comme des arcs renversés sur leur base.

Mais le printemps arrivait, le printemps du nord de l'Italie, le plus beau de l'univers peut-être. De grandes promenades dans les Alpes tyroliennes et ensuite dans l'archipel Vénitien, semé d'îlots charmants, me remirent bientôt en état d'écrire. Il le fallait, mes petites finances étaient épuisées, et je n'avais pas du tout de quoi retourner à Paris. Je pris un petit logement plus que modeste dans l'intérieur de la ville. Là, seule toute l'après-midi, ne sortant que le soir pour prendre l'air, travaillant encore la nuit au chant des rossignols apprivoisés qui peuplent tous les balcons de Venise, j'écrivis *André, Jacques*, et les premières *Lettres d'un Voyageur*.

Jefis à Buloz divers envois qui devaient promptement me mettre à même de payer ma dépense courante (car je vivais en partie à crédit) et de retourner vers mes enfants, dont l'absence me tirailait plus vivement le cœur de jour en jour. Mais un guignon particulier me poursuivait dans cette chère Venise ; l'argent n'arrivait pas. Les semaines se succédaient, et chaque jour mon existence devenait plus problématique. On vit à très bon marché, il est vrai, dans ce pays, si l'on veut se restreindre à manger des sardines et des coquillages, nourriture saine d'ailleurs, et que

l'extrême chaleur rend suffisante au peu d'appétit qu'elle vous permet d'avoir. Mais le café est indispensable, à Venise. Les étrangers y tombent malades principalement parce qu'ils s'effrayent du régime nécessaire,

qui consiste à prendre du café noir au moins six fois par jour. Cet excitant inoffensif pour les nerfs, indispensable comme tonique tant que l'on vit dans l'atmosphère débilitante des lagunes, reprend son danger dès qu'on remet le pied en terre ferme.

Le café était donc un objet coûteux dont il fallut commencer à restreindre la consommation. L'huile de la lampe pour les longues veillées s'usait terriblement vite. Je gardais encore la gondole de louage, de sept à dix heures du soir, moyennant quinze francs par mois ; mais c'était à la condition d'avoir un gondolier si vieux et si éclopé, que je n'aurais pas osé le renvoyer, dans la crainte qu'il ne mourût de faim. Pourtant, je faisais cette réflexion, que je dinais pour six sous afin d'avoir de quoi le payer, et qu'il trouvait, lui, le moyen d'être ivre tous les soirs.



VENISE, Rio S. Polo.

(Cl. Anderson)



LA
CARNINE LEFRANCO.
renferme tous les Ferments Vivants
du
Suc Museulaire





JEANNE D'ARC ASSISTANT AU SACRE DE CHARLES VII
DANS LA CATHÉDRALE DE REIMS

Tableau de Dominique INORES (1780-1867). — École française.

CARNINE LEFRANCQ

LE PLUS ÉNERGIQUE
RECONSTITUANT

L'ANTECLAIR

JOURNAL ILLUSTRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : COMBAT 01-34
R. L. Seine 15-195

VINGTIÈME ANNÉE
N° 214
NOVEMBRE 1925 (1)

ABONNEMENT :
FRANCE... 18 Fr.
UN AN. | ÉTRANGER. 20 Fr.
ALE NUMERO... UN FRANC

LA VRAIE PAULINE DE CORNEILLE



Des chefs-d'œuvre de Corneille, *Polyeucte* est assurément le plus grand; et rien n'égalé, dans tout son théâtre, l'extraordinaire beauté du rôle de Pauline.

Pauline est, pour moi du moins, la plus admirable des filles de Corneille. Elle me rappelle, par la dignité de son attitude, ces statues romaines de Livie ou d'Agrippine, étroitement drapées dans leur longue robe aux mille plis, et qui, d'un noble geste, pressent leur poitrine, comme pour y étouffer un secret. De même Pauline nous apparaît portant la main à son cœur, que déchire un nuage de sentiments contraires. Elle étouffe un amour qui couve en dedans, mais qui ne perce au dehors qu'en jetant de purs et rapides éclairs.

Madame la Dauphine — raconte Madame de Sévigné — disait l'autre jour, en admirant Pauline, de *Polyeucte*: « Eh bien! voilà la plus honnête

femme du monde qui n'aime pas son mari. » Elle avait raison, Madame la Dauphine: Pauline n'aime pas Polyeucte; elle l'estime, et c'est tout. Son cœur est à Sévère, à ce patricien de sa race, de son culte, de sa ville, la ville éternelle! Il est à cet amant dont elle porte le deuil, dans sa beauté assombrie et comme dédaignée, depuis qu'elle appartient à un autre:

*Dans Rome où je naquis, ce malheureux visage
D'un chevalier romain captive le courage.*

Elle se résigne, il est vrai, et sa résignation, prenant le tour héroïque de son caractère, va s'exalter jusqu'au sacrifice. Mais ce n'est pas l'amour, c'est la vertu, dans le sens le plus fier de ce mot romain, qui l'entraîne jusque sur les marches de l'échafaud conjugal.

*je donnai, par devoir, à son affection
Tout ce que l'autre avait par inclination*

Pauline est donc l'héroïne du devoir, de ce devoir palef qui se ressentait de la sujexion domestique et qui faisait passer la femme de la maison paternelle au gynécée de l'époux, sans

Pho 327

LES BIENFAISANTS EFFETS DE LA CARNINE LEFRANCO
SE MANIFESTENT DÈS LES PREMIERS JOURS
C'EST UNE MÉDICATION VIVIFIANTE AU PREMIER DEGRÉ.

lui permettre de détourner la tête vers le lit de son choix ou le foyer regretté. Mais avec quel énergique effort, avec quelle résolution haute et franche, Pauline embrasse cette destinée, subie plutôt qu'acceptée ! Elle n'aimait point Polyeucte ; c'est assez qu'elle l'honore, pour qu'elle se contraigne à l'aimer. Il est son maître et son seigneur ; elle baise le joug sous lequel a fléchi sa belle tête, noblement passive. *Ubi tu Caius, ibi ego Cala* : Là où tu seras Caius, je serai Caius, a-t-elle dû dire, suivant le rite romain, avant d'entrer dans la maison nuptiale. Et elle a pris au sérieux cette austère formule ; et sa passion, exilée dans le silence d'une grande âme, s'y consumera lentement, comme un holocauste au désert.

Cette passion jette, pourtant, une dernière lueur, dans son entrevue avec Sévère ; mais c'est la lueur suprême que va recouvrir pour jamais la cendre. Voyez-là, les traits empreints d'une ferme pâleur, droite et grave, enveloppée et comme ceinte pour un combat moral, dans les replis de ses voiles dont l'émotion de l'adieu fera, tout au plus, frissonner les plis solennels. Elle s'explique, elle elle se justifie, elle va s'attendrir ; mais son atténissement même a l'accent définitif des irrévocables ruptures. Elle met, en quelque sorte, la main de son amant sur son cœur, pour qu'il s'assure de quelle trempe l'a revêtu le devoir, et combien il lui serait impossible de l'entamer. On dirait qu'elle lui parle derrière les grilles du temple de Vesta, et qu'elle lui montre de loin, dans la profondeur du sanctuaire, ce feu sacré d'un amour stérile, qu'elle s'est juré de laisser éteindre, au risque de mourir en même temps que lui. Son héroïsme a la sublimité froide de la vertu antique ; vertu moins touchante, mais plus fière et plus désintéressée, peut-être, que la vertu chrétienne ; car la vertu païenne n'attend et n'espère aucune récompense : elle ne lutte point en vue de la palme, mais pour le précaire et stoïque plaisir d'exercer sa force et de prouver son empire. Une femme chrétienne immolan son amour au devoir, envisage de loin les hymens célestes, les réunions éternelles ; une païenne n'a

en perspective que ces pâles prairies d'aspérolées des Champs-Élysées, où glissent des ombres vagues séparées de leur forme et de leur mémoire.

Cependant le scandale du temple éclate : Polyeucte est chrétien, sa tête est menacée. Pauline, d'un élan, sort de la réserve profonde où se concentrait sa douleur ; l'héroïsme qui dormait en elle, fatigué du sacrifice accompli, se réveille en sursaut, au bruit des chaînes de Polyeucte, de l'échafaud qu'on dresse et de la hache qu'on aiguise. De passif qu'il était, cet héroïsme fournit à l'action ; il s'y jette résolument, sans regarder en arrière. Larmes, plaintes, exhortations, agenouillements et gestes de supplante, elle emploie toutes les armes de la femme pour vaincre l'obstination du martyr. Est-ce le désespoir de l'amour qui l'inspire ? Non, Pauline, au plus fort de sa douleur, indique d'un trait la stricte mesure de son affection :

Je l'atmais par devoir ; ce devoir dure encore.

Ce qui la pousse à sauver cet homme qui veut mourir, c'est le dévouement, la magnanimité, l'instinct pathétique, c'est surtout la hâle généreuse d'étouffer dans les autres, en elle-même peut-être, la pensée d'un veuvage qui la rendrait à Sévère. Il repousse aux grandes âmes de revenir sur

un renoncement et de contremander un sacrifice commencé. Elles ne se baissent point pour ramasser la coupe dont elle ont fait une libation volontaire. Le sang exprimé d'une blessure ne se remet plus dans la veine ; que la terre le boive, la cicatrice est fermée. Pauline est une de ces âmes ; plutôt que de revenir à l'amant de son choix, elle mourrait avec l'époux subi, presque étranger à son cœur.

Qu'y a-t-il de commun, en effet, jusqu'au dénouement, entre Polyeucte et Pauline ? Polyeucte n'est pas un mari ou un amant, c'est un martyr, et rien qu'un martyr. Il cesse d'être homme à force d'être surhumain. L'eau du baptême tombe, comme du feu, sur cette tête orientale, et l'altière de son propre sang. L'éclat du couteau sacré le fascine ; dès la première scène, il prend son élan et offre sa tête. Son abstraction de la terre est absolue :



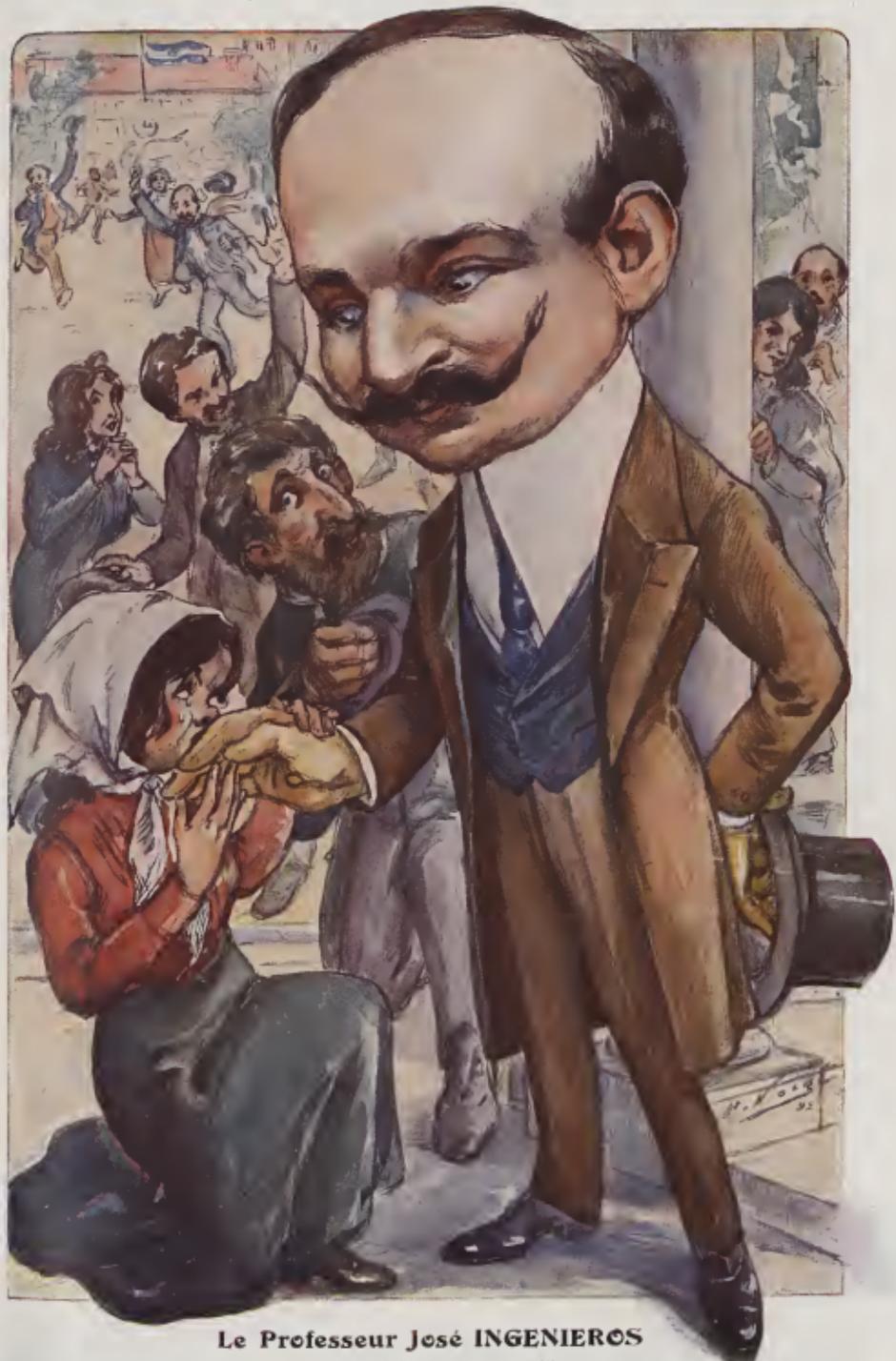
PIERRE CORNEILLE

Son portrait, par Charles Le Brun (Comédie-Française).
Photo Braun et C°

Dans les NÉVROSES,
INTOXICATIONS,
NÉVRALGIES TENACES,
VERTIGES,
CHORÉE,
NEURASTHÉNIE
et HYPOCONDRIE

LES RÉSULTATS OBTENUS
PAR L'EMPLOI MÉTHODIQUE DE
La CARNINE LEFRANCQ
SONT SUPÉRIEURS À CEUX DE TOUTES
LES PRÉPARATIONS SIMILAIRES





Le Professeur José INGENIEROS
de la Faculté de Buenos-Aires

femme, parents, amis, rentrent, pour lui, dans la généralité des êtres déchus, dans cette boue d'Adam dont il s'agit de sortir. Inintelligible à ceux qui l'entourent, il ne cherche pas à s'en faire comprendre. Sa sainte fureur n'a rien du prosélytisme. A peine essaye-t-il, par moments, de convertir Pauline ; et encore la prédication commencée expire-t-elle, chaque fois, sur ses lèvres, en découragements dédaigneux :

*Mais fait tort de parler à qui ne
[peut m'entendre,*

*Mais que sera de parler de ces
[trésors cachés
A des esprits que Dieu n'a pas
[encore touchés ?*

Fataliste chrétien, il ne croit qu'aux coups de foudre, aux coups de main de la Grâce, saisissant celui qu'elle veut prendre, et le dépouillant du vieil homme avec la rapidité d'une métamorphose. Ce qui le presse, c'est de mourir ; sa tête coupée sera plus éloquente que sa voix terrestre ; son Dieu n'apparaît à ceux qui l'ignorent qu'à travers la fumée du sang de ses saints ! Écoutez l'hymne qu'il chante dans sa prison, ce solo de harpe qui résonne, au milieu de la tragédie un instant silencieuse, non pour calmer, mais, au contraire, pour exciter la fureur de Saül. Quels méprisants adieux il y fait au monde ! Quelle répudiation hâtive et presque joyeuse de Pauline ! et comme il secoue d'avance, avec insouciance, ces larmes de femme qu'il lui faudra recevoir !

*Monde, pour moi tu n'as plus rien !
Je porte en un cœur tout chrétien
Une flamme toute divine,
Et je ne regarde Pauline
Que comme un obstacle à mon bien.*

Il fait plus, il la lègue à Sévère, avant de mourir ; il dépouille, au pied de l'échafaud, cette « chair de sa chair » pour en investir un rival. Quelque voile qu'il soit de bonne grâce ou de courtoisie, ce présent étrange fait violence au cœur. L'indifférence qu'il témoigne est par trop entière. Il ne sied pas à un martyr, même du haut de son échafaud, de mettre sa femme dans le lit d'un autre. Mais comme Pauline le repousse, le legs injurieux ! Ici la dignité humaine l'emporte sur l'abnégation mystique ; les rougeurs de sa pudeur indignée éclipsent le feu sanglant de l'auréole. Cette tête, profane et charmante,

qui se relève sous l'involontaire outrage, nous apparaît plus magnanime que la tête vouée au glaive de l'immolation. Cet époux qui lui préfère si ouvertement la mort, elle lui gardera la sombre fidélité de ce respect humain qu'il estime si peu et qu'elle met si haut, comme faisant partie des fiertés de l'âme. Martyre de la foi, martyre du devoir : quel est le plus grand ? A

Polyeucte, les roses rouges que les anges effeuillent à sur les gibets sanctifiés ; Pauline, les lauriers arrachés d'une terre généreuse, que les hommes décernent aux stoïques virtus. Corneille excelle dans ces émulations d'héroïsme, dans ces conflits d'âmes d'égale trempe et de même grandeur. On ne sait à laquelle décerner la palme !

Ainsi, tandis que Polyeucte, les yeux levés au ciel, s'élançait au martyre, cette grande Pauline, sans perdre la terre du regard, monte, d'un pas soutenu, au sommet de la vertu humaine. Ces degrés, contrastés de sublimité, finissent par se rejoindre et par aboutir au même échafaud : Pauline en redescend chrétienne. Ici, le miracle s'empare de la tragédie ; il y régne, il y triomphe, il y récidive ; il en écartera impérieusement l'examen et la vraisemblance. La scène s'illumine des éclairs et des fulgurations du chemin de Damas. La Grâce frappe

et précipite les conversions les unes sur les autres, avec la force renversante d'une vérité qui éclate. Le vil Félix lui-même — et on le regrette — est atteint et transformé par sa flamme.

Cette femme qui rentre, les yeux ardents, les cheveux épars, saintement égarée, et toute fumante des vapeurs du supplice, comme si elle sortait du nuage d'un triépid, n'a plus rien de commun avec la grande dame idolâtre dont nous admirions tout à l'heure les vertus terrestres. Le sang qui l'a baptisée absorbe, sous sa teinte violente, les nuances délicates qui componaient sa physionomie féminine. Ce n'est plus une femme, c'est une sainte. Elle a changé de sphère : toutes les têtes à auréole se ressemblent. La voilà maintenant unie à Polyenue, attirée et comme perdue dans sa gloire. Son corps est resté sur la terre, mais son âme l'a suivi dans l'éternité.

PAUL DE SAINT-VICTOR.

Les Deux Masques.



FRONTISPICE DU *POLYEUCTE* DE CORNEILLE

Gravure anonyme pour l'édition originale de 1643.
Année de la représentation.
(Bibliothèque Nationale).

La Carnine Lefrancq est le remède héroïque
des Crémésies, de la Chlorose, du Lymphatisme
et de toutes les déchéances physiques

L'ÉDUCATION DES FILLES AU BON VIEUX TEMPS

On peut dire que l'histoire de l'éducation des filles est l'histoire de l'émancipation des femmes : celles-ci ne cessèrent d'être des sortes d'esclaves, ne conquirent peu à peu le droit d'être considérées par les hommes comme des égales que dans la mesure où elles devinrent plus instruites.

C'est l'Église chrétienne qui, en proclamant l'égalité des sexes, fit jadis le plus pour l'éducation des femmes. Mais même alors que de préjugés s'opposaient à un progrès véritable ! Saint Jérôme, grand pédagogue, exigeait « que les jeunes filles vécussent cachées, fuyant les spectacles et les fêtes, ne sortant jamais seules, fût-ce pour aller à l'église » et il leur interdisait tout luxe et toute délicatesse du corps, « pas de viande, de vin ni de bains une fois sorties de l'enfance »...

Charlemagne, le père des écoles, ne se préoccupa guère que des garçons. Pour le reste, il se contenta de fonder une Académie du Palais, fréquentée par les princesses et les dames de la cour, qui y prenaient des notions de grammaire, de rhétorique, d'astronomie, et surtout de théologie. C'était peu, et Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, déplorait « l'ignorance générale du sexe ».

L'éducation était plus recherchée dans les monastères, d'où sortirent des latinites distingués, comme l'infortunée Héloïse. L'étude du français ne pouvait aller bien loin, pour la raison que la langue était à peine formée. C'est seulement à la fin du treizième siècle que l'on vit chez nous apparaître la grammaire française ; encore venait-elle d'Angleterre. L'instruction était, du reste, essentiellement religieuse, assez romanesque pour les jeunes filles de la noblesse, qui apprenaient par cœur les fabliaux, les chansons de geste ; plus pratique pour les petites bourgeois et très rare chez les filles d'artisan.

La Renaissance elle-même fit peu pour l'éducation des filles. Elle attachait la plus grande importance au rôle domestique de la femme, à ses devoirs d'épouse et de mère, — notamment en ce qui concerne l'allaitement maternel. Et Vivès et Erasme furent à peu près les seuls à réclamer pour elles des études classiques. Cette époque vit cependant toute une floraison de femmes d'une rare culture. Anne de Bretagne et ses filles, Marguerite d'Angoulême, Jeanne d'Albret, Marguerite de Navarre.

Le grand siècle fut celui des femmes de lettres, dont il suffit de citer les principales : la marquise de Sévigné, Mme de la Fayette, Mme de Grignan elle-même, Mme de Maintenon, Mme Dacier, la reine Christine de Suède, la princesse palatine Elisabeth, tant d'autres. Je ne nommerais point les précléesuses si ce n'était une occasion de rappeler que Mollière, qui ne leur ménagea pas les brocards, manifesta un esprit exagérément routinier sur le sujet qui nous occupe. Le bon sens du bonhomme Chrysale devient du préjugé quand ce personnage déclare

Qu'il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes, Qu'une femme étudie et sache tant de choses,

Ce sont les congrégations religieuses qui dès la fin du XVI^e siècle, avaient réellement organisé l'enseignement des filles. La fondation par Mme de Maintenon de la célèbre institution de Saint-Cyr marqua le début de l'enseignement laïque. C'est cette femme qui, avec Fénelon, travailla le plus efficacement à discréditer l'instruction très arrêtée donnée dans les couvents.

Quel étrange milieu que le couvent de l'ancien régime ! La règle monastique s'y relâchait assez pour donner asile dans les mêmes murs, bien que dans des bâtiments différents, à des veuves peu fortunées, à des femmes séparées de leur mari, à des jeunes filles qui avaient eu un « accident ». Ce fait, d'ailleurs, était très rare. Et les enlèvements, popularisés par l'opérette, ne passaient point si facilement. En 1737, un jeune seigneur, M. de la Roche-Courbon, ayant enlevé, pour l'épouser secrètement, M^{me} de Mora, fut condamné à avoir la tête tranchée. Il s'échappa et mourut misérablement à l'étranger. Le curé qui avait bénit leur union et la servante qui avait favorisé la fuite furent condamnés au bannissement. Cette dernière fut en outre fouettée publiquement et marquée de la fleur de lys... Il était très rare qu'une jeune fille fût contrainte aux voeux perpétuels. Cela arrivait parfois, cependant. On raconte qu'une novice, au moment de sa vêture, à la question rituelle : « Que demandez-vous ? » répondit hardiment : « Je demande les clés du monastère, monsieur, pour en sortir. »

En ce triste temps, le couvent servait fréquemment de refuge aux jeunes filles marquées de la petite vérole, qui faisaient d'affreux ravages : le quart des femmes, dit-on, en étaient atteintes.

Il y a deux cent mille *ladevons* dans les couvents, assurait le prince de Ligne. Inutiles dans la société, puisqu'elles étaient défigurées, le couvent en faisait, s'il faut en croire la Palatine, mère du Régent, « des ignorantes et des bigotes. »

Une telle négligence avait des causes profondes. C'est que la naissance d'une fille était une déception. On espérait un garçon pour soutenir l'honneur et le nom de la famille : on se résignait à n'avoir qu'une fille. Presque immédiatement on l'envoyait en nourrice. Puis une gouvernante, ignorante et flâneuse, était seule chargée de la première éducation. La petite fille voyait sa mère dans la chambre, quelques minutes, le matin, et on l'y conduisait en même temps que les chiens et que les familiers. A sept ans elle entrait au couvent, où on la mariait dès la douzième année, comme la fille ainée de Mme de Genlis, comme la marquise de Mirabeau, veuve à treize ans du marquis de Sauvésœuf.

Car c'est ainsi qu'on entendait l'éducation des filles, au bon vieux temps.

EDGARD LELONG.



MADAME DE MAINTENON
par MIGNARD.
Musée du Louvre. — BEAUS. Édit.

La CARNINE LEFRANCQ

LES MALADES EN ÉTAT DE

RELEVE AVEC UNE RAPIDITE

ET UNE ÉNERGIE INCONTESTABLES

CACHEXIE PULMONAIRE

PARACELSE

De son vrai nom Théophraste Bombast von Hohenheim, Paracelse est le père de la médecine hermétique. Il naquit à Einsiedeln (près Zurich) en 1493. D'abord élève de son père, grand liseur de chimistes-mystiques, étudiant ensuite sous maître Tritheim et sous « très noble Sigismond Fugger », il courut les principales contrées de l'Europe et de l'Orient et fut appelé à l'âge de trente-trois ans (1526) à l'Université de Bâle. Son entrée en chaire fut un vrai manifeste d'une nouvelle médecine.

Il s'exprima en allemand, se lança dans une diatribe violente contre Galien, Avicenne, Rhazès, et les brûla en plein amphithéâtre. Mal vu de ses confrères, il quitta Bâle en 1528 et reprit sa vie de médecin nomade, allant de cité en cité, enseignant, observant, souvent persécuté. Il finit ses jours à Salzbourg, traitreusement empoisonné « étant yvre et endormi » selon une tradition.

La thérapeutique de Paracelse a pour fondement une prétendue correspondance entre le monde extérieur (*macrocosme*) et les différentes parties de l'organisme humain (*microcosme*). Le cœur correspond au soleil, le cerveau à la lune, etc... Comme les alchimistes, Paracelse enseigne que les éléments primordiaux du genre humain sont au nombre de trois: le mercure, le sel et le soufre, et que la maladie est causée par le désaccord de ces trois éléments ou la prédominance de l'un d'eux. Le médecin doit donc restituer au malade celui des éléments qui lui manque. En vertu de la correspondance entre le monde extérieur et l'organisme, Paracelse prétend que le plus grand nombre des médicaments sont désignés à avance par leur nom, leur structure, leur ressemblance à quelque partie du corps: ainsi, la tête du pavot, par sa forme, est désignée pour avoir une action sur la tête de l'homme. Par là, Paracelse a ouvert la voie à la doctrine des spécifiques. Comme chirurgien, il est surtout célèbre par sa théorie de la « mumie ». C'était le baume naturel, lymphé organisable, qui devait réparer d'elle-même le



PORTRAIT DE PARACELSE
par P.-P. RUBENS (1577-1640). — MUSÉE ANCIEN DE BRUXELLES.

tissu. Comme magicien, il prétendait avoir possédé et expérimenté le fameux elixir qui donnait un immortel printemps et fabriqué l'homunculus. Les Doctrines médicales du philosophe formèrent nombre de disciples et une secte, les paracelsestes, qui se sont perpétués jusqu'à nos jours.



TÊTE DE JEUNE FILLE

par J.-B. GREUZE (1725-1805). — The National Gallery (Londres)

L'ÉTOILE

*Silencieux, rêveurs, perdus dans le bois sombre
Et ne désirant pas retrouver leur chemin,
Sous les pins frissonnents qui parlent avec l'ombre,
Ils marchaient lentement en se tenant la main.*

*Elle penchait sur lui sa douce tête brune,
C'étoit l'heure berceuse où s'endorment les fleurs,
Où les sylphes s'en vont danser ou clair de lune,
Où se tisent, soudain, les oiseaux querelleurs.*

*C'étoit l'heure où le ciel se constelle d'étoiles,
Or — chocun le soit bien — ces astres sont les yeux
Que la mort, ici-bas, a couvert de ses volles
Mais qui brillent, au ciel, d'un éclat radieux.*

*L'une d'elle surtout, belle étoile d'or pôle,
Pendant qu'ils souriaient les regardoit leurs yeux
Et loissoit tristement son clair rayon d'opale
Errer dans le chemin des jeunes amoureux.*

*Il avoit oublié la blonde flounce
Endormie à jamais depuis un seul printemps.
Une autre avoit, déjà ! son cœur et sa pensée
Cette brune enjouée aux superbes vingt ans.*

*Et tandis que, grisé, subjugué par son charme,
Il contemploit, ravi, son visage adoré,
Il sentit sur son front tomber comme une forme,
La morte le voyait... L'étoile avoit pleuré !*

Jean RARANCY.

LE PROFESSEUR JOSÉ INGENIEROS

de la Faculté de Buenos-Aires

José Ingenieros naît à Buenos-Aires, le 24 Avril 1877. A l'âge de 19 ans, il publiait déjà quelques essais de sociologie et d'anthropologie criminelle. Reçu en 1900 médecins à l'Université de la grande cité argentine, il dirigea ses études vers la pathologie nerveuse et mentale, et fut nommé à cette même époque, chef de Clinique des maladies nerveuses de la Faculté de Médecine, puis, un an après (1901), directeur du Service d'observation des aliénés. Faisant des cours libres de neuro-pathologie à la Faculté de Médecine (1902-1903), il obtint au concours la chaire de psychologie expérimentale à la Faculté de philosophie (1904).

José Ingenieros repréSENTA la République Argentine au Cinquième Congrès International de Psychologie tenu à Rome en 1905 qui l'élu président de la Section de psychologie pathologique. Pendant les deux années 1905 et 1906, il visita les Universités européennes, faisant en même temps des conférences scientifiques et collaborant dans les principales revues. A Buenos-Aires, il fonda en 1907, l'Institut de Criminologie. Il fut président de la Société médicale argentine (1909) et président de la Société de psychologie (1910). De 1911 à 1914, complétant dans les Universités de Paris, Lausanne et Heidelberg ses études scientifiques, il se consacra à la philosophie. Grâce à lui, le premier « Séminaire de philosophie », fut créé à l'Université de Buenos-Aires (1915). La Fondation Carnegie l'invita tout spécialement pour assister au Congrès scientifique qui eut lieu à Washington en 1916. Élu en 1918, à titre d'académicien, membre de la Faculté de philosophie de Buenos-Aires, il présenta à cette occasion, ses célèbres « *Propositions* », ouvrage extrêmement discuté, dont le but réel visait la transformation de la philosophie. Tout dernièrement, en 1925, le gouvernement français l'invitait à assister au Centenaire de la naissance de Charcot.

Ingenieros est professeur honoraire de plusieurs Universités d'Europe et d'Amérique, membre honoraire et correspondant de nombreuses Académies et Associations étrangères, ainsi que collaborateur des plus importantes Revues européennes de pathologie mentale, de psychologie

et de philosophie. Depuis 1911, il n'exerce plus, dans sa patrie, aucune fonction politique ni administrative.

La liste de ses publications scientifiques comprend un total de plus de trois cents titres, divisés en deux périodes. Dans la première (1897-1908), figurent les études sur la pathologie mentale et criminologie ; dans la deuxième (1908-1920), celles de philosophie, psychologie et sociologie. On trouve déjà, dans ses derniers ouvrages, son système de philosophie, basé sur les résultats de l'expérience.

Voici une nomenclature des principaux ouvrages d'Ingenieros, publiés, bien entendu, en langue espagnole : « *La Psycho-pathologie dans l'Art* » (Buenos-Aires, 1902) ; « *La Simulation dans la lutte pour la vie* » (Buenos-Aires, 1903) ; « *la Simulation de la folie* » (Buenos-Aires, 1903) ; « *Hystérie et Suggestion* » (Buenos-Aires, 1904) ; « *Pathologie du langage musical* » (Paris, 1906) ; « *Chroniques de voyages* » (Buenos-Aires, 1906) ; « *la folie dans l'Argentine* » (Buenos-Aires, 1907) ; « *Sociologie Argentine* » (Id., 1908) ; « *Principes de psychologie* » (Buenos-Aires, 1911) ; « *L'Homme médiocre* » (Madrid, 1913) ; « *Vers une morale sans dogmes* » (Buenos-Aires, 1917) ; « *Science et Philosophie* » (Madrid, 1917) ; « *Évolution des idées argentines* » (Buenos-Aires, 1918) ; « *Propositions concernant l'avenir de la philosophie* » (Buenos-Aires, 1918) ; « *Les doctrines d'Ameghino* » (Buenos-Aires, 1919) ; « *Les nouveaux temps* » (Buenos-Aires, 1921) ; « *Émile Boutroux et la philosophie française* » (Buenos-Aires, 1922) ; « *Les forces morales* » (Buenos-Aires, 1925) ; etc., etc...

Quelques-uns de ses livres et de ses travaux scientifiques ont été traduits en diverses langues : en français, italien, anglais, allemand, portugais, russe, roumain et hollandais. Plusieurs de ses ouvrages ont atteint plus de douze éditions.

De 1902 jusqu'à 1913 il dirigea, avec la collaboration des savants les plus distingués de l'Amérique latine, les « *Archives de Psychiatrie et de Criminologie* », lesquelles comprennent onze volumes de 800 pages chacun. Et depuis 1915, il dirige la « *Revue de Philosophie* » de Buenos-Aires, dont l'orientation très moderne lui donne une place tout à fait à part entre ses semblables.



PERSÉE DÉLIVRANT ANDROMÈDE

Tableau de Charles-Antoine Coypel (1688-1752), — École française.

Pho34



JOURNAL ILLUSTRE

DIRECTION

CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : COMBAT 01-34
R. C. Seine 26.507

VINGTIEME ANNEE
N° 215

NOVEMBRE 1925 (9)

ABONNEMENT :

UN AN. FRANCE... 18 fr.
ÉTRANGER. 20 fr.
LE NUMÉRO UN FRANC

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie Française.

FILLE DE LETTRES



Nous causions, au fu-
moir, chez le romancier
Armand G.... après un
déjeuner léger et délicat,
 combiné à souhait pour
des gens vivant tous de
leur cerveau et de leur
plume, faiseurs de livres,
de pièces et de chroni-
ques. On parlait de l'in-
vasion des femmes dans
la littérature contempo-
naire. Les « autoresses » sont légion en langue
anglaise; sur trois romans d'outre-Manche ou
d'outre-Océan, deux sont signés d'un nom fémi-
nin. Et voilà que l'usage s'accorde en France.

Les convives constataient sans bienveillance
cette marche en avant d'un nouveau bataillon de
confrères. V..., farouche « protectionniste » en
matière d'art, conspuait les gens de lettres
femelles :

— Elles ajoutent à la « rosserie » essentielle de
leur sexe les défauts constitutifs de l'écrivain,
disait-il. Cela fait un mélange horrible. Aucune
d'elles n'a montré jusqu'à présent un talent supé-
rieur à la moyenne des talents masculins; mais, du

premier coup, elles dépassent les plus envieux,
les plus vaniteux, les plus perfides d'entre nous.
Je me garde comme du feu des confrères
en jupon brodé...

— Ma foi, j'ai eu sans doute plus de chance
que vous dans mes rencontres, car j'entretiens des
rapports confraternels très cordiaux avec certains
jupons littéraires... Et tout récemment encore, j'ai
pu faire, entre l'un de ceux-ci et les chausses d'un
confrère masculin, une comparaison qui fut tout
à l'avantage du jupon.

Cette réplique de bonne humeur était débitée
par notre hôte. On lui demanda l'histoire de la
comparaison.

— Bien volontiers, répliqua-t-il. Elle est instruc-
tive; un pédant dirait même que c'est une bonne
contribution à la chronique du féminisme littéraire.
La voici :

* Comme vous, comme nous tous dont les
journaux impriment le nom, je reçois des lettres
d'inconnus. Beaucoup sont vaines, quelques-unes
injurieuses; le plus grand nombre demande un
service d'influence ou d'argent. Celles-ci, je ne les
lis jamais sans que mon cœur se serre un peu.
En face du papier daté d'un coin de province,

CONVALESCENCES DE LA GRIPPE
CARNINE LEFRANCQ
RECONSTITUANT RAPIDE ET ÉNERGIQUE

d'un quartier excentrique de Paris, j'imagine l'anxiété, la détresse de l'être humain pour lequel je fus un instant, moi, pauvre homme de lettres, sans génie et sans fortune, un rayon du divin espoir. Moi ! moi ! pourquoi moi entre tant d'autres ? Je sais bien que certains mendians professionnels consultent l'Annuaire et écrivent circulairement à tous les artistes. N'importe. Je prends autant que je le puis mon rôle de Providence au sérieux. Je réponds presque toujours, au moins pour notifier mon impuissance.

« Donc, vers la fin de l'an dernier, je reçus une lettre signée d'un nom que j'ignorais : Jean Séguin. On avait écrit un roman ; on voulait me le soumettre : s'il me plaisait, peut-être consentirais-je à chercher pour lui un journal ou un éditeur ?

« Je répondis : Envoyez votre manuscrit...

« Car si la lecture du manuscrit inconnu est un de nos plus ennuieus devoirs, l'estime que c'est un des plus impérieux.

« Le manuscrit ne se fit pas attendre : un gros cahier, écrit menu, par une main féminine, qui ne me parut pas celle d'un copiste professionnel. Je l'ouvris sans enthousiasme : la surprise est si rare en de pareils envois de découvrir autre chose qu'une sorte d'ardeur ignorante, — ou tout au plus certaine adresse d'imitation ! Je lis les premières pages avec ennui : elles étaient lourdes et embarrassées ; puis, une situation se dessina dans un milieu curieusement étudié ; ce fut, à l'évidence, une histoire personnelle de femme, avec de « vraies » lettres, des scènes « arrivées »... Je fus si bien pris que j'achevai d'une traite le gros cahier. C'était la nuit, je m'en souviens ; la pendule marquait deux heures dix. Dans la joie de ma découverte, j'écrivis aussitôt une lettre à l'auteur, afin qu'elle fût mise à la poste dès le lendemain matin. Je le félicitais ; je le priais de me venir voir ; je lui disais d'espérer.

« Deux jours plus tard, dans la matinée, mon fidèle Constant me remit une carte :

JEAN SEGUIN,
9, Rue Renouard.

« — Cette dame prétend qu'elle a un rendez-vous avec Monsieur.

« Ainsi, j'avais deviné juste : Jean Séguin était une femme.

« Elle fut introduite. Je vis une petite personne d'environ vingt-cinq ans, vêtue de noir, le visage irrégulier, mais d'une fraîcheur charmante, encadré de bandeaux châtais, légers, ondulés naturellement. La bouche, un peu grande, souriait ; le nez était dépourvu de caractère ; les yeux bruns, qui regardaient fixement, avaient de la profondeur et de l'intelligence.

« — C'est vous, Mademoiselle, l'auteur de *Mortelle Epreuve* ? demandai-je.

« — Oui, Monsieur.

« — Eh bien ! je n'aime pas le titre que vous avez choisi, mais le roman est plein de mérié. Je suis surpris qu'une femme aussi jeune ait écrit cela du premier coup...

« — Oh ! Monsieur, il y a longtemps que je travaille.

« — Vraiment ?...

« Sans timidité, même avec un assez amusant aplomb, elle me conta qu'elle était institutrice libre, mais qu'elle avait toujours aimé la littérature, et que, depuis son enfance, elle s'amusait à griffonner des récits. D'ailleurs, cela tenait de famille.

« — J'ai un oncle professeur de faculté en province, qui a signé des livres d'éducation. Et mon père a lui-même écrit, autrefois...

« — Ah ! Monsieur votre père ?...

« — Il y a longtemps... Maintenant, il n'écrit plus...

« Elle passa vivement à un autre sujet, et naturellement je n'insistai pas. Elle semblait de plus en plus à l'aise, me disait ses projets, tout l'avenir organisé d'avance dans son cerveau de vingt-cinq ans. On voyait qu'elle n'ignorait rien des difficultés de la vie littéraire ; elle les exagérait plutôt. Et, en même temps, elle appartenait dans les jugements, dans les prévisions, cette croyance féministe à la chance, ce respect des situations acquises, cet esprit d'ordre un peu minutieux et puéril qu'on retrouve au fond de toute activité féminine.

« En somme, elle ne me déplut pas : déjà très femme de lettres, mais capable d'enthousiasme, sans la moindre trace d'envie ni d'agressivité. Le léger excès d'aplomb se justifiait par le talent réel.

« Nous nous quittâmes bons amis. Elle voulut ramporter son manuscrit, car elle méditait quelques retouches. Dès le lendemain, je me mis en campagne pour caser *Mortelle Epreuve*.

« L'institutrice avait raison de croire à la chance. Dans la revue à laquelle je m'adressais, on avait besoin d'un récit de moyenne longueur et de prix modeste entre deux gros romans chers. Quant à mon éditeur, fort gai ce jour-là, parce qu'il venait d'apprendre sa prochaine promotion dans la Légion d'honneur, il m'interrompit dès les premiers mots :

« — De toi j'accepte tout sur parole... Envoie-moi ta George Sand.

« Je transmis aussitôt les bonnes nouvelles à Jean Séguin, la priant de m'expédier au plus vite le manuscrit, que réclamait la Revue. A ma vive surprise, la jeune fille ne se montra pas, et je ne reçus point de réponse. Le temps passait. J'écrivis de nouveau. Cette fois, un télégramme bleu me renseigna :

La Carnine Lefrancq

est le remède héroïque
des Anémies, de la Chlorose, du Lymphatisme
et de toutes les Déchéances physiques





Le Professeur SICARD

de la Faculté de Médecine de Paris

« Monsieur, excusez-moi, et ne vous préoccuez pas de mon livre. Mon père est en ce moment très malade, et je ne saurais le quitter un seul instant... »

« Que faire ?... je me tins tranquille. La Revue commença un autre roman; mon éditeur après quelques — Eh bien ! ta George Sand ?... » n'y pensa plus. Et moi-même, la vie m'imposa d'autres soucis.

« Plus d'un mois se passa. L'année avait recommencé, et j'avoue que je ne songeais guère à Jean Seguin lorsqu'un matin, Constant, de nouveau, me remit sa carte. La jeune fille entra, me serrà la main, s'assit. C'était toujours le même visage d'intelligence pratique et de bonté, mais triste, presque vieilli, par la fatigue et le chagrin. Elle dit, souriant tristement de sa grande bouche aux dents saines :

« — Vous me trouvez changée ?...
« — Je vous trouve l'air un peu las... Êtes-vous enfin rassurée ?

« — Pas absolument... Mon père a une maladie de cœur, les contrariétés lui donnent des crises d'étouffement. C'est horrible... Enfin, pour le moment, il est hors de danger.

« — Et *Mortelle Epreuve* ? Vous ne me rapportez rien ?

« Elle me regarda dans les yeux, se mordit les lèvres avec une hésitation amusante, puis, comme j'insistais, tout à coup elle fondit en larmes... Elle pleura, pleura, avec de gros sanglots d'enfant, ne laissant échapper que ces mots :

« — C'est fini... fini... Je ne puis plus le publier... C'est fini... »

« Quand cette explosion de chagrin fut apaisée, elle tamponna ses yeux d'un geste d'énergie...

« — Pardonnez-moi... Monsieur... Je suis ridicule... de céder ainsi à mes nerfs... Mais vous avez été si bon... Je vous dois une explication. Je ne veux pas que vous me preniez pour une toquée... Seulement, je vous demande une discréction absolue... Mon vrai nom est Georgette L...

« Elle me dit un nom que vous connaissez tous, que je connaissais moi-même. Je le tairai, comme elle me l'a demandé. C'est le nom d'un vieil homme de lettres avec lequel notre génération eut peu de rapports, mais que nos aînés regardaient comme le type accompli du Raté envieux.

Sans talent, sans gloire, la gloire et le talent des autres lui gorgaient le fiel. Son caractère finit par le brouiller même avec les autres fieux dont il faisait sa société; une vilaine histoire de duel le discrédita tout à fait, le mit au ban des rédactions. Depuis lors, il vivait solitaire et exaspéré, avec sa fille, ou plutôt sa fille le faisait vivre.

« Le maigre et bilieux visage, la voix énervée de ce mauvais compagnon s'évoquaient dans mon souvenir, à mesure que parlait Georgette L... Elle m'expliquait pourquoi je n'avais reçu *Mortelle Epreuve* et pourquoi *Mortelle Epreuve* ne verrait pas le jour. L..., aussi hargneux dans son intérieur qu'avec les confrères, avait toujours raillé la littérature de sa fille.

« — En voilà une idée de vouloir faire ce sale métier ! Heureusement, ce que tu pondes est trop enfant et trop stupide pour qu'on l'imprime jamais... Contente-toi donc d'enseigner l'a, b, c, à tes élèves d'élèves !... »

« Or, dans l'élan de joie que lui valut la lettre où j'annonçais le succès de mes démarches auprès de la Revue et de l'éditeur, Georgette commit l'imprudence de tout raconter à son père.

« — J'ai cru qu'il allait étouffer sur le coup... Il est tombé sur un fauteuil, déchirant le col de sa chemise... Pendant quelques minutes, il n'a pas pu parler. Quand il a repris un peu de force, il m'a accablée d'injures !... Puis, l'étouffement l'a repris, et, pendant une semaine, il a vraiment couru les plus grands dangers... Alors, avec le médecin, qui est de nos amis et qui le connaît bien, nous avons arrangé une histoire pour le calmer : que toute mon affaire manquait, que l'éditeur et la Revue ne voulaient plus du Roman... Papa m'a vue désolée; ça lui a fait du bien... Il s'est rétabli peu à peu. Maintenant, il est tout à fait d'aplomb; seulement il se méfie. Il a mis sous clef le manuscrit de *Mortelle Epreuve*, et il me guette pour m'empêcher de travailler dès qu'il me voit une plume en main... »

« — Alors, demandai-je, qu'allez-vous faire ?...
« — Alors, que voulez-vous ? Je resterai institutrice.

« De grosses larmes lui roulaient des yeux sur les joues, gagnaient les coins de la grande bouche, qui, malgré tout, souriait, témoignait que le sens de l'ironie persistait dans le désespoir de la pauvre fille de lettres, assez malchanceuse pour tomber à ses débuts sur le plus méchant confrère masculin de Paris, — son père... »



LA BÉNÉDICATION DES BLÉS EN ARTOIS. — Tableau de Jules BRETON (Salon de 1853).

MUSÉE DU LUXEMBOURG — PARIS.

Bonna et C^{ie}, Éd.

Le premier article d'Alfred Capus



ALFRED CAPUS

« Considérez, dit-il, les petits insectes qui vivent sur les feuilles des arbres. Ils sont tous verts. Pourquoi? C'est qu'étant verts, c'est-à-dire de la couleur du milieu où ils vivent, ils avaient, sur les insectes d'une autre couleur, vivant dans le même milieu, une supériorité incontestable dans la lutte quotidienne. Ils étaient moins visibles et résistaient mieux, par conséquent, aux ennemis du dehors et du dedans. C'est pourquoi les insectes verts se sont seuls perpétués sur les arbres, aux dépens des autres espèces disparues.

« La sélection naturelle est donc le choix fait naturellement par les conditions mêmes de l'existence parmi les êtres les mieux doués au détriment des autres. C'est une perpétuelle modification. La formule en est célèbre : *Struggle for life*, la lutte pour la vie. »

DARWIN

Le système de Darwin, il serait puéril et parfaitement ridicule d'en tenter l'explication dans une chronique de journal. Il suffit de dire qu'il est basé sur ceci : que les diverses modifications que subissent les espèces ont lieu en vertu du principe dit de sélection naturelle. Un exemple en fera comprendre l'importance et l'application. C'est une des infinités de petites observations sur lesquelles Darwin édifiait son système.

Le livre de *L'Origine des Espèces* est plein de ces subtils observations qui lui donnent un pittoresque prodigieux. Mais de là à bâtrir des sociétés idéales sur ce principe que les insectes dans les arbres sont généralement verts, il y a une bonne distance.

Darwin n'y a jamais pensé, non plus qu'à en déduire avec une précision mathématique que l'homme avait avec le singe un ancêtre commun, et que le singe était simplement « un cousin de l'homme, qui n'a pas réussi », — suivant un mot célèbre.

On a fait fonder ainsi à Darwin, bien malgré lui, une religion spéciale. Avant tout, il était préoccupé de ses observations, — bien plus que de sa philosophie ; seules, elles auraient suffi à en faire l'homme illustre et le grand savant qu'il était. Le peuple anglais l'appelait « le philosophe » et avait pour lui une espèce de vénération mystérieuse.

Darwin était un beau et grand vieillard solide et campé. Francisque Sarcey, qui lui fut présenté, lors du voyage de la Comédie-Française à Londres, a décrit son intérieur simple, ses goûts de famille et sa laborieuse existence. Darwin, depuis longtemps, ne sortait plus que dans son jardin et recevait peu. Il travaillait beaucoup, sans se soucier de l'âge et tranquillement se retirait dans sa gloire.

Il n'en est pas de plus retentissante en Angleterre. Ses ouvrages y ont acquis une notoriété inouïe pour des livres de science pure. *L'Origine des Espèces* s'est vendue à plus de soixante-dix mille exemplaires, — presque autant que *L'Assommoir*.

MÉDECINE INFANTILE

Les enfants chétifs, disposés au rachitisme et à la scrofule, les petits descendants d'arthritiques, de tuberculeux et de syphilitiques, peuvent modifier notablement leurs prédispositions morbides, par le moyen du suc musculaire. La croissance irrégulière, la convalescence difficile, la langueur cardio-respiratoire, mènent peu à peu à la chloro-anémie et à la banqueroute vitale. Faites intervenir dans le traitement la *Carnine Lefrancq* (ce qui n'exclut nullement, d'ailleurs, les autres médications) et vous verrez la nutrition organique subir un véritable coup de fouet : sans réaction congestive secondaire, les épuisés du sang et du système nerveux voient leur constitution se régénérer et leur fonctionnement passer, peu à peu, sous des lois vraiment physiologiques. Or, comme l'a dit le Père de la Médecine, « c'est au berceau surtout qu'il faut prendre l'homme. »

*N'infligez pas à vos
petits enfants, malades,
le supplice*

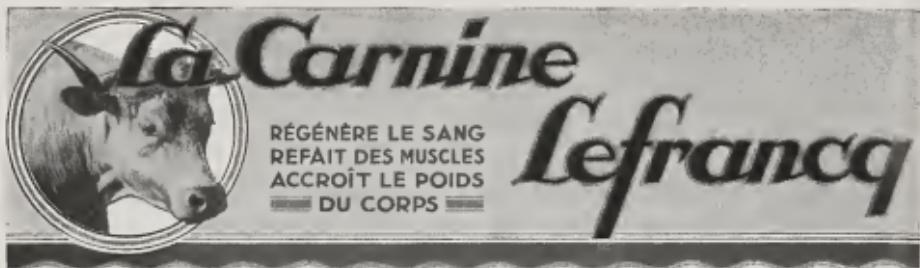
du Sirop de l'Huile de
antiscorbutique, Foie de Morue
des Emulsions et autres drogues

Donnez leur la **CARNINE
LEFRANCQ,**

DONT LE GOÛT EST DÉLICIEUX,
ET L'ACTIVITÉ EST DIX
FOIS SUPÉRIEURE

ILS VOUS EN SERONT
RECONNAISSANTS





NEVER MORE

*Souvenir, souvenir, que me veux-tu ? L'automne
Faisait voter la grise à travers l'air atone,
Et le soleil dardait un rayon monotone
Sur le bois faunissant où la brise détonne.*

*Nous étions seul à seuls et marchions en rêvant.
Elle et moi, les cheveux et la pensée au vent.
Soudain, tournant vers moi son regard émuivant :
« Quel fut ton plus beau jour ? » fit-à-voix d'or vivant.
Sa voix douce et sonore, un frais timbre angélique.
Un sourire discret lui donna la réponse,
Et je bâsai sa main blanche, dévotement.*

*Ah ! les premières fleurs, qu'elles sont parfumées !
Et qu'il bruit avec un murmure charmant
Le premier « oui » qui sort de lèvres bien-aimées !*

PAUL VERLAINE.

APRÈS LE GRAND SOIR

*Quand rien ne sera plus des sociétés pourries
Où nous agonisons ; quand on aura brûlé,
Depuis les parlements jusqu'aux gendarmeries,
Tout l'édifice ancien chaque jour ébranlé ;*

*Quand des « Princes » iront parmi les railleries,
Tendant la main, couchant sous un pont écroulé,
Quand on verra « Crésus » employé des voitures,
Parmi les balayeurs être immatriculé ;*

*Quand, du lointain Oural aux flots de l'Atlantique,
Il ne restera rien, rien de l'Europe antique,
Rien de trônes, et des pouvoirs, et des autels.*

*Les hommes n'auront pas rapproché de leurs lèvres
La coupe du bonheur, où se calment les flèvres,
Et souffriront toujours de leurs maux immortels.*

PIMODAN.

MUSÉE DU LOUVRE — PARIS



LES BERGERS D'ARCADIE

Tableau de Nicolas Poussin (1594-1665). — École française.

LE PROFESSEUR SICARD



Photo Simonet, Paris.

J.-A. Sicard, né à Marseille le 24 Juin 1873, a fait ses études classiques au lycée de sa ville natale, et fut d'abord étudiant de son Ecole de Médecine.

Mais il venait bientôt, en 1894, se faire recevoir externe à Paris, puis interne, en 1895.

En 1903, il était nommé médecin des hôpitaux, et arrivait à l'agrégation en 1906. En 1923, il obtenait la chaire de Pathologie médicale à la Faculté ; et il est, en outre, actuellement médecin de l'Hôpital Necker.

Elève des professeurs Brissaud, Raymond et Widal, le docteur Sicard, depuis son internat, s'est voué à certaines études de prédilection, qui ont orienté sa vie scientifique.

Après avoir collaboré, pendant son externat, avec son maître, le professeur Widal, à des recherches sur le séro-diagnostic de la fièvre typhoïde, il s'est surtout consacré à la neuro-pathologie et, dans ce dernier domaine, c'est au liquide céphalo-rachidien, aux méningites, à l'espace épidual, aux algies, principalement aux névralgies faciales et sciatiques qu'il a consacré la plupart de ses travaux.

C'est M. Sicard qui a contribué à faire connaître en France la ponction lombaire, et qui, en collaboration avec M.M. Widal et Ravaut, nous a donné le cyto-diagnostic du liquide céphalo-rachidien, si fécond en résultats pratiques.

Il a été le premier en France à utiliser les injections sous-arachnoïdiennes, dans le tabès, le tétanos, la paralysie générale, etc., et il a introduit dans la thérapeutique la voie épидurale que certains urologistes ont appliquée après lui. Tout récemment, il nous enseignait, avec son interne Forestier, le procédé des localisations rachidiennes, sous-arachnoïdiennes et épидurales à l'aide du lipiodol, procédé qui a été adopté par le plus grand nombre des neurologistes, en France et à l'étranger.

M. Sicard s'est attaché à découvrir la cause des algies, et à établir leur classification nosologique. Il a fait voir toute l'importance du trou de conjugaison vertébral dans la pathogénie des douleurs. Il a surtout essayé de vaincre la douleur par des injections locales portées à la source même du mal, *loco dolente*. Les injections directes à l'alcool, à l'adrénaline, aux huiles iodées n'ont pas d'autre but, et les succès ainsi obtenus dans la névralgie faciale, les algies brachiales, la sciatique, sont des plus nombreux.

Citons encore son traitement de la syphilis cérébro-spinale par le procédé des petites doses sous-cutanées longtemps prolongées, qui est devenu très en faveur chez la plupart des neurologistes.

Enfin, dans ces dernières années, M. Sicard a fait connaître un type spécial d'encéphalite épidémique qui n'avait pas encore été individualisé jusqu'ici : le type myoconlique, modalité clinique qui, depuis, a fait l'objet de nombreux travaux.

En transfuge de la neuro-pathologie, et surtout pour démontrer l'importance pratique du procédé, M. Sicard a rénové l'emploi des injections intravariques dans la cure des varices. Malgré l'opposition rencontrée au début de ses publications sur ce sujet, le procédé a bien vite acquis droit de cité, et les nombreux cas d'amélioration ou de guérison ainsi obtenus ne sont plus aujourd'hui contestés.

La chirurgie nerveuse a également retenu l'attention de M. Sicard. Avec son collègue Robineau, de l'Hôpital Necker, et ses collaborateurs Haguenaud et Paraf, il a montré toutes les ressources de l'art chirurgical en neuro-pathologie, et ce que l'on est en droit d'attendre des laminectomies, des craniectomies, des sections radiculaires, des cordotomies, pour le soulagement ou la guérison des malades algiques de la face, du rachis ou des membres et de ceux atteints de compression médullaire.

Plusieurs fois lauréat de l'Académie de Médecine, de la Faculté et de l'Institut, rapporteur à plusieurs Congrès de Neurologie, ancien président de la Société de Neurologie, le professeur Sicard est Officier de la Légion d'Honneur.

PORTRAIT CHARGE. — Le Professeur Sicard pratiquant une ponction lombaire !



LA CARNINE LEFRANCQ ENRICHIT LE SANG

EN HÉMATIES :

Avant son emploi. 41 globules rouges
Un mois après. 54 globules rouges
par carré d'hématimètre.

EN HÉMOGLOBINE :

Avant son emploi. 8% d'hémoglobine
Un mois après. 9,7% d'hémoglobine

EN TUNISIE. — FEMMES DU HAREM

Lenhert et Landrock, Phot.



MADAME VICTOIRE DE FRANCE
Fille de Louis XV.

Tableau de J.-M. NATTIER (1685 + 1766). — École française.

La CARNINE LEFRANCQ, Jus de Viande de Bœuf CRUE, **CONCENTRÉ**,
représente le moyen **LE PLUS PRATIQUE** de réaliser la **ZOMOTHÉRAPIE**
ELLE PLAÎT AUX MALADES, SE CONSERVE BIEN, ET AGIT TRÈS RAPIDEMENT



CHANTECLAIR

JOURNAL ILLUSTRE

DIRECTION

CARNINE LEFRANCQ

ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone : COMBAT 01-34

R. C. Seine 25.105

ABONNEMENT

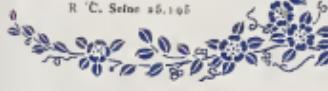
UN AN.	FRANCE 18 fr.
	ÉTRANGER. 20 fr.

LE NUMÉRO. . . . UN FRANC

VINGTIÈME ANNÉE

N° 216

DÉCEMBRE 1925



J.-H. ROSNY JEUNE,
de l'Académie Goncourt.

MACHIAVEL

J'ai été élevé dans les principes de Machiavel. Non pas que j'ait reçu une éducation de prince ; je suis le fils d'un marchand de marrons en gros qui nous poussa, mon frère et moi, vers les carrières libérales et vers le monde avec l'énergie qu'il puisait dans son origine populaire.

pauvre prudence, vous faites traîner l'affaire en donnant à chacun quelques mauvais sacs parmi beaucoup de bons, vous perdez votre temps, mécontenterez tout le monde et n'obtiendrez plus de confiance. Tandis que si vous vous débarrassez tout d'un coup, vous n'entendrez qu'une seule réclamation, bientôt éteinte par le contentement que donnera votre livraison suivante.

Les admirateurs de Machiavel reconnaîtront dans ce langage l'esprit du maître. Nous fûmes nourris de cette pure moelle de lion, et aussi de châtaignes bouillies. Nous apprîmes du latin, mais le soir, nous déchargeions des sacs pesant leur quintal.

— Il est aussi important de former les épaules que l'intelligence, affirmait notre excellent père.

Nous acquîmes ainsi tous les grades universitaires et une belle carrure. Bientôt nous courûmes le monde. J'étais le plus jeune. Au contact de l'aristocratie dorée, j'avais pris quelque délicatesse. Je me rasais toute la figure pour ressembler à Napoléon, dont j'avais déjà la taille. Une incli-

Cet homme simple voyait aussi clairement que le philosophe italien les mobiles qui font agir la masse des peuples. Il ne s'encombrat point d'une honnêteté inutile et il lui arrivait d'écouler, sur le marché parisien, un formidable stock de vieilles châtaignes avariées, qu'il donnait pour des marrons du Lyonnais.

— Le grand point, disait-il, est de jeter tout votre stock à la fois. Si, sur les conseils d'une

CARNINE LEFRANCQ
RÉGÉNÉRATEUR PUISSANT ET RAPIDE
DU SANG ET DE L'ORGANISME

nation vers la musique ajoutait une nuance d'art à mes qualités. Aussi, lorsque mon frère épousa la fille d'un avoué, le regardai-je avec dédain.

Il me semblait que nous valions mieux que cela.

— Prends garde, disait mon père. Tu ne manques pas d'esprit, mais tu veux raffiner sur toutes choses : dans la vie, il faut avoir un but très simple et lui donner l'apparence de la complication après qu'on l'a atteint.

Je haussais les épaules, sentant ma force et ma jeunesse au fond de moi comme une réponse victorieuse. Cette attitude, d'ailleurs, me réussissait. La fille aînée de Nogallar, le richissime banquier, s'éprit de mon visage glabre, de mes airs penchés, de ma musique et de ma juvénile audace. Il s'agissait de cinquante millions. J'avais beau bluffer, j'éprouvais une sensation désagréable dans l'attente du contrat. Tout pouvait rater encore. Les Nogallar me détestaient. Mes parents, mes amis, mon frère même, jalouisaient mon bonheur ! Par quelles crises n'ai-je pas passé ! Je voyais, avec une angoisse infinie, se pincer la la bouche de Mme Nogallar, tomber la lèvre de M. Nogallar, se froncer le sourcil de Mme Nogallar, la sœur de ma fiancée.

A chaque instant, on recevait des lettres anonymes. Elles me servaient, car je sortais victorieux des plus basses insinuations, et cela me donnait beau jeu pour hauser les épaules devant les autres. Cornélie ne se montrait évidemment qu'à celles où l'on parlait de mes folles maîtresses. La pauvre enfant était jalouse. Bien qu'elle eût d'assez jolies dents, le reste de sa personne inspirait des désirs modérés. Elle l'ignorait sans l'ignorer, comme disent nos bons Normands, se laissant gagner par l'espérance devant les belles paroles de ceux qui prétendaient, à ses cinquante millions, et prise de doute quand elle jetait un regard à son miroir. Ce sont les petits revers de la fortune. Un Auvergnat comme moi couvre tout sous de larges épaules. Habituel à la châtaigne bouillie, mes dégoûts étaient disciplinés.

Cependant, ma petite future belle-sœur me donnait des inquiétudes. Elle était jolie, la mâtine, et son influence sur l'esprit de sa sœur ne laissait

pas d'être considérable. Plus d'une fois, elle faillit tout emporter et faire rompre le mariage. Dès que j'apercevais son charmant visage, je me sentais mal à l'aise. Elle me criblait de mots piquants dont je ne trouvais pas la repartie. Je la craignais comme la peste... et, cependant, je ne la détestais pas. Elle me reposait de sa sœur, bonne fille, toute simple.

A la longue, il me vint une idée. Je me mis à faire à la petite une cour silencieuse, en soupirs, en mots couverts. Je me disais, avec mon machiavélisme, que je l'adouciraïs ainsi, qu'elle m'en voudrait moins quand elle s'apercevrait que je l'aurais préférée à sa sœur si les circonstances s'y étaient prétées. Mais, par exemple, je ne m'attendais pas du tout à ce qui arriva : c'est que la jolie fille parut sensible à mes soupirs et, finalement, accepta une facon de flirt dont nous nous cachâmes à Cornélie.

Je n'avancais, d'ailleurs, qu'avec les plus grandes précautions, passant des sourires complices aux morceaux de piano pendant lesquels je me penchais sur son épaule. Je touchais des lèvres ses cheveux fleurant la violette. Il fallut plus d'un mois avant que je pris l'habitude de lui baisser le bout des doigts.

Elle se prêtait à ce jeu d'amour avec une bonne grâce innocente. Elle fit trois pas quand j'en faisais un. Elle m'assolait un peu ; mais, d'avoir mangé le brochet noir, je gardais quelque chose de lâché-démonien aux minutes les plus difficiles. J'étais surtout heureux d'avoir vaincu ma terrible petite adversaire.

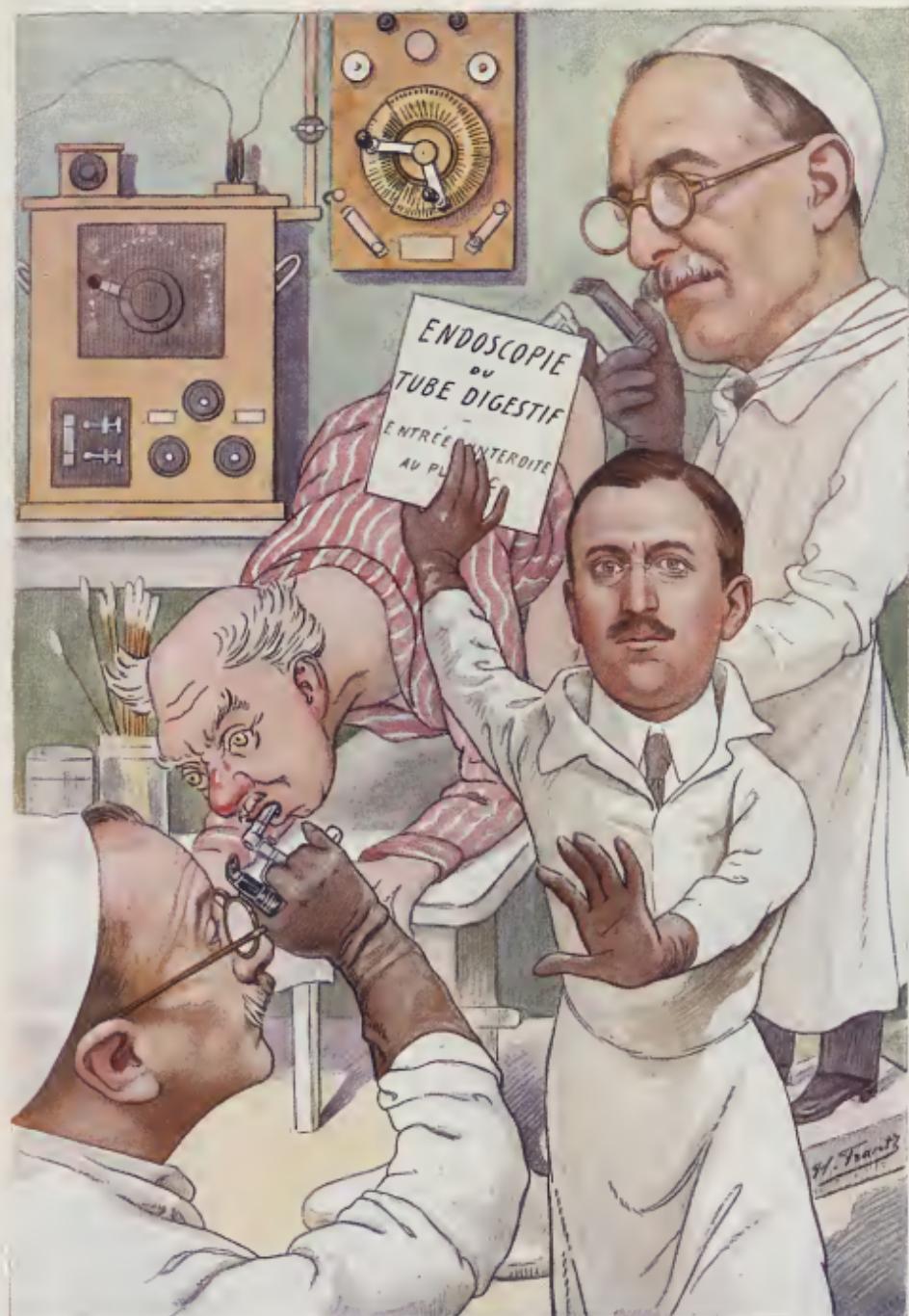
En effet, depuis le commencement du flirt, mes affaires avaient bien marché. J'avais obtenu de Nogallar la fixation d'une date. Mme Nogallar ne pinçait plus la bouche. Tous semblaient gagnés à ma cause par la chère enfant. Je ne tremblais plus. J'étais tranquille et fier. Le triomphe s'avancait à grand pas. Je ne le devais qu'à mes propres moyens. Cornélie m'adorait. L'autre devenait de jour en jour plus tendre. Je me comparais à don Juan, à Lovelace, à tous les séducteurs célèbres, et, le sourire aux lèvres, la boutonnière fleurie, j'eus alors cette minute où le succès épandait un être jusqu'à lui donner la beauté et l'esprit qu'il n'a pas.

Une chose me chiffonnait, cependant : c'était le degré même de ce succès ; car, du flirt, la petite sœur de Cornélie passait décidément à l'aniour.

La Carnine Lefrançaise
RECONSTITUANT ÉNERGIQUE

ANÉMIES REBELLES BACILOUSES
CONVALESCENCES LONGUES
TOUTES DÉCHÉANCES PHYSIQUES

Jamais d'Insuccès
UNIVERSELLEMENT PRESCRITE



Le Docteur BENSAUDE

Médecin de l'Hôpital Saint-Antoine, à Paris.

Je commençais à me sentir très embarrassé. Je l'aurais préférée cent fois à sa sœur, mais tout rendait impossible mon mariage avec elle. Un enlèvement seul forcerait la main à Nogallar et je perdrais la dot.

Il n'y avait qu'un moyen d'arranger les affaires, c'était de calmer ma nouvelle amoureuse, d'empêcher qu'aucun aveu ne fût échangé entre nous avant mon mariage avec Cornélie. Ce moyen se trouva impraticable parce que les femmes ont une habileté suprême pour nous faire dire ce que nous ne voulons pas. Quand la petite, pleurante, penchait sa tête sur ma poitrine, puis me boudait, me gardait rigueur, les sentiments les plus divers se partageaient mon cœur. Une sorte d'ivresse me portait à la serrer contre moi, une crainte me suggérait de ne pas laisser durer la boudoirie. Dangereuses compromissions, car, le lendemain ne pouvant être semblable à la veille, le diapason de notre flirt montait toujours. Nous avions ainsi passé des pressions de nos mains au long entrelacement de nos doigts, des contacts rapides de nos épaules à de doux abandons où l'enfant se pelotonnait entre mes bras, des balsers furtifs sur les cheveux à d'audacieux balsers de nos lèvres.

J'essayais bien de donner le change en l'appelant ma petite sœur, mais elle se fâchait, et j'étais obligé de céder sur ce point comme sur tous les autres.

Je tremblais à l'idée d'être surpris par la jalouse Cornélie. Je voyais se rapprocher, avec une impatience ravie, la date fixée pour le mariage. Un jeudi, comme j'arrivais, Nogallar, pour la première fois, m'appela son gendre. Ainsi qu'il advenait souvent, je trouvai la petite sœur au salon. Cor-

nélie achevait sa toilette, toujours un peu longue. J'étais si content, que je gardai mon flirt embrassé plus longtemps que d'habitude. Elle se serra contre moi, câlinement, et, dans un geste gracieux, m'offrit ses lèvres. Je perdis la tête : notre étreinte se resserra.

— M'aimez-vous ? demanda la charmeuse.

— Je vous aime bien, répondis-je.

— Non, non, murmura-t-elle, ce n'est pas cela ; m'aimez-vous, m'aimez-vous tout court ?

Je la tenais toute. Son sein palpait. Sa bouche entr'ouverte attendait le baiser. Je ne résistai pas. Je me penchai sur cette fontaine merveilleuse et je bus longuement, avec frénésie.

— Oui, oui, disais-je, je vous aime, je vous aime !

Tout aussitôt, la petite me lâcha et s'éloigna de moi. En me retournant, j'aperçus Cornélie, qui avait tout vu. Une grande désolation paraissait sur sa face. Elle quitta le salon en faisant claquer la porte. Alors, je résolus de jouer mon va-tout sur la scurette.

— Je préfère cela, m'écriai-je. La situation n'était plus tenable : depuis longtemps, je n'aimais que vous, et je souffrirai...

Un petit rire clair retentit dans le salon. Je demeurai béant tandis que l'enfant disait :

— Vous avez compté là-dessus, cher monsieur ? Vous avez eu bien tort. Il ne s'agissait que d'un flirt sans conséquence. Même, je craips d'être allée trop loin. Il faudra finir tout cela. Pauvre Cornélie ! Je ne voudrais pas ajouter à son chagrin. Adieu, n'est-ce pas, et sans rancune !

C'était bien la peine d'avoir été élevé dans les principes de Machiavel pour être battu à plate couture par une petite fille.



RAPHAËL ET LA JOCONDE

Lorsque l'histoire a consacré la mémoire d'un maître désormais immortel, il n'est point d'œuvres que la renommée surfaite ne prête à ce génie ; comme si la légende pouvait apporter à l'histoire un autre tribut que celui de ses louables et regrettables erreurs. C'est ainsi que les amis de Raphaël, sur la foi d'une légende bien digne de ce nom incertain qu'Eugène Müntz a inscrite dans son beau livre sur Léonard de Vinci, veulent que Raphaël ait pris de la *Joconde* un dessin que nous reproduisons ici, d'après celui que le savant historiographe de Vinci a cru pouvoir faire figurer dans ce livre.

La vérité nous oblige à reconnaître, devant cette idéale création de l'adorable Sanzio, qu'elle n'a de commun avec celle de Vinci que la pose générale dont le tableau de l'un inspira certainement le dessin de l'autre pour servir à un tout autre tableau que Raphaël peignit à Florence pour Maddalena Doni, femme d'Angelo Doni, son grand ami et premier protecteur au Corso dei Tintori, où ce riche Florentin avait son palais et sa banque.

Ce fut, d'ailleurs, très exactement au mois d'octobre 1504, quand Léonard, désespéré de perfection, laissait cette *Joconde* à sa dernière pose, que le jeune Raphaël arriva à Florence pour la première fois, porteur de la lettre suivante que la duchesse d'Urbino, Jeanne de la Rovère, écrivait au gonfalonier Pierre Soderini, qui, sur une recommandation si instantane, présentait le jeune homme à ce même Léonard que ce même Soderini semblait préférer à Michel-Ange lui-même, pour lui avoir voulu faire adjuger par la Signoria la commande du *David* qui échut finalement au Buonarroti, le 16 août 1501, à l'expiration de son mandat municipal. Trois ans après, quand Soderini, réélu gonfalonier de Florence eut à commander des peintures dans la nouvelle salle du Conseil de la Seigneurie, on sait comment, pour y convier Léonard, il eut à y introduire aussi Michel-Ange pour cette lutte historique des deux géants dont l'avenir, en perdant les deux ouvrages incomparables, allait n'en conserver que l'impérissable souvenir. Cette lettre de Jeanne de la Rovère à Pierre Soderini est curieuse à connaître, parce qu'elle marque les premiers pas de Raphaël dans la carrière des arts, dont il allait atteindre le faîte en de si rapides années. Je l'extrais d'un volume sur *Raphaël et sa correspondance* que je prépare pour faire suite à *l'Œuvre littéraire de Michel-Ange*, et où le divin Sanzio se révélera par ses propres écrits, puisés aux archives de Rome, de Florence, d'Urbino, de Mantoue, de Ferrare, etc.

« Urbino, le 1^{er} octobre 1504.

« Très magnifique et puissant seigneur que je dois honorer à l'égal d'un père :

« Celui qui vous présentera cette lettre est Raphaël,

peintre d'Urbino, doué d'un beau talent pour son art. Il s'est décidé à demeurer quelque temps à Florence, afin de se perfectionner dans ses études. De même que son père, qui me fut cher, était rempli de bonnes qualités, de même le fils est un jeune homme modeste et de manières distinguées ; et pour cela je l'affectionne, sous tous les rapports, et je désire qu'il arrive à la perfection. C'est pourquoi je le recommande le plus instantanément et autant que je le puis à Votre Seigneurie, avec prière qu'il vous plaise, par amour pour moi, de lui assurer en toute occasion aide et protection.

Je regarderai comme rendus à moi-même et comme une agréable preuve d'amitié pour moi, tous les services et bontés qu'il recevra de Votre Seigneurie.

« Celui qui se recommande à vous et qui s'offre pour tous bons offices en retour.

JEANNE DE FELTRE DE LA ROVÈRE,
duchesse de Sora, préphète
de Rome.

On se plait à envisager l'accueuil du maître vieillissant de cette grâce humaine qu'allait si noblement diviniser le jeune Sanzio, entrant ainsi dans l'atelier de Léonard. Raphaël dut y voir par faveur ce portrait de *Monna Lisa* dont le Vinci, depuis quatre ans de recherches, avait fait la formule de toute sa technique et de tout son idéal.

Nul doute aussi que le jeune artiste n'eût demandé au peintre mûr la permission de prendre, à sa manière, un dessin sommaire de l'œuvre de ce maître et que, selon les préceptes mêmes de celui-ci, qui voulait que le peintre ne peignît que

l'image de son âme dans celle de tous les autres sujets où il se chercherait comme en autant de miroirs, celui-là aussi ne dessinât ce croquis de *Monna Lisa* que conformément à sa personnelle et réveuse nature. Et c'est pourquoi ce croquis, si loin de la précision d'art que résument en maîtresse femme cette *Joconde*, était déjà si près de l'incorporelle beauté que se disposait à révéler à Raphaël l'angélique candeur d'une autre dame florentine.

Dejà fidèle à une manière qui ne laisse pas de surprendre les admirateurs de son génie divin, Raphaël inaugure, avec ce premier feuillet d'album pris à son maître Léonard, un système de notes et — disons le mot — de copies qui surprend jusqu'à l'étonnement, de la part d'un génie si fécond. Craindra-t-il de ne trouver ni assez d'inspirations pour son art, ni assez de lauriers pour sa gloire ? Quand ses admirateurs sans réserve constatent sans hésitation que Raphaël se plut à prendre à Léonard l'idée de sa *Joconde*, comme au Pinturicchio le mérite de ses cartons pour la Libreria de Sienne, les hommes étonnés se regardent devant ces vides que l'ange du génie laisse, en bâtons abîmes, parmi eux, quand ses ailes ouvertes l'ont emporté dans l'Infini.

BOYER D'AGEN.



PORTRAIT DE MADDALENA DONI
Dessin de RAPHAËL (Musée du Louvre).

CONVALESCENCES
DIFFICILES



CARNINE LEFRANCQ
réussit
toujours et très vite

CONVALESCENCE DE LA GRIPPE

La grippe laisse souvent après elle un état de faiblesse générale, avec dépression nerveuse, débilité musculaire et tendances névralgiques prononcées. Dans ces séquelles grippales, la *Carnine Lefrancq* joue un rôle curatif des plus précieux. Son pouvoir reconstituant, aussi doux qu'énergique, s'exerce sur l'ensemble de la nutrition, accélère les échanges hématopoïétiques, ce qui favorise l'élimination des toxines humorales.

De plus, le suc musculaire rehausse le tube digestif et stimule son travail languide. C'est pourquoi la bonne foi des observateurs les plus consciencieux a placé la *Carnine Lefrancq* au premier rang des rénovateurs moléculaires de l'organisme. Les anémies rebelles au fer, les affections thoraciques désespérantes, les névroses réfractaires à tous les traitements bénéficient toujours de cette forme intensive et si commode, de la médication zoothérapeutique.



LA LAITIÈRE

par J. VAN DER MEER, dit VERMEER DE DELFT (1632-1675). — AMSTERDAM (Collection Six).

LE DOCTEUR BENSAUDE



Bensaude, Raoul, est né aux îles Açores le 27 janvier 1866, fils d'un industriel de São-Miguel (Açores).

Après avoir fait la plus grande partie de ses études classiques à Paris, il y poursuivait

aussi ses études médicales, était reçu externe des Hôpitaux en 1891, interne en 1893, devenait chef de laboratoire en 1898, chef de clinique de la Faculté en 1900, et médecin des Hôpitaux en 1909.

Depuis 1919, le docteur Bensaude est médecin de l'Hôpital Saint-Antoine.

Spécialisé dans les maladies du tube digestif, et en particulier dans celles de l'intestin, il s'est surtout occupé, dans ces dernières années, de l'endoscopie des voies digestives : œsophagoscopie, gastroscopie, rectoscopie.

Le docteur Bensaude fait régulièrement des cours de perfectionnement destinés aux médecins français et étrangers qui fréquentent son service de Saint-Antoine. Il fait partie de la direction scientifique des *Archives des Maladies de l'appareil digestif*.

Parlant couramment le portugais, l'espagnol, l'anglais, l'allemand, il s'est ainsi créé de nombreuses relations médicales à l'étranger, en parti-

cule en Amérique du Sud, où il a été chargé, par le Ministère des Affaires étrangères, d'une mission scientifique en 1912.

On doit au docteur Bensaude la découverte des infections paratyphiques et du bacille paratyphique A, en collaboration avec le professeur Achard; des travaux sur le purpura hémorragique avec le professeur Hayem et le docteur Rivet; l'introduction, dans la technique radiologique, du sulfate de baryum crèmeux, qui est actuellement la substance opaque la plus employée en France, et même dans certains pays étrangers; enfin le perfectionnement et la vulgarisation des méthodes endoscopiques du tube digestif.

Dans son *Traité d'endoscopie recto-colique* (Masson, 1919), dont une seconde édition est sur le point de paraître, l'auteur a réuni toutes ses études sur la rectoscopie, qui sont les plus connues.

Il a été aussi chargé de rédiger, dans le *Traité de médecine* de Widal, Roger et Tessier, et dans celui de Sergeant, les articles sur les maladies du rectum et du côlon terminal.

Lauréat de la Faculté de médecine (1897) et de l'Académie de médecine (1898 et 1920), le docteur Bensaude est titulaire de la médaille d'or des Épidémies et chevalier de la Légion d'Honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Le docteur Bensaude pratique l'endoscopie de l'origine et du terminus du tube digestif : œsophagoscopie et rectoscopie.

Nuit de Neige

La grande plaine est blanche, immobile et sans voix.
Pas un bruit, pas un son ; toute vie est éteinte.
Mais on entend parfois, comme une morne plainte,
Quelque chien sans abri qui hurle au coin d'un bois.
Plus de chansons dans l'air, sous nos pieds plus de chamaux.
L'hiver s'est abattu sur toute floraison.
Des arbres dépouillés dressent à l'horizon
Leurs squelettes blanchis ainsi que des fantômes.

La lune est large et pâle et semble se hâter
On dirait qu'elle a froid dans le grand ciel austère.
De son morne regard elle parcourt la terre,
Et, vogant tout désert, s'emprise à nous quitter.

Et froids, tombent sur nous les rayons qu'elle darde,
Fantastiques lueurs qu'elle s'en sa mante
Et la neige s'éclate au loin, sinistrement,
Aux étranges reflets de la clarté blasphème.

Oh ! la terrible nuit pour les petits oiseaux !
Un vent glacé frissonne et court par les allées.
Eux, n'ayant plus l'asile ombragé des berceaux,
Ne peuvent pas dormir sur leurs pattes gelées.

Dans les grands arbres nus que couvre le verglas
Ils sont là, tout tremblants, sans rien qui les protège.
De leur œil inquiet ils regardent la neige,
Attendant jusqu'au jour la nuit qui ne vient pas.

GUY DE MAUPASSANT.

LA CARNINE
LEFRANCQ

*Ne fatigue ni l'estomac ni l'intestin,
comme le fait la viande crue, et
son action est plus énergique puisque
" DANS LA VIANDE CRUE.
L'ÉLÉMENT SPÉCIFIQUE,
ACTIF, THÉRAPEUTIQUE,
C'EST LE JUS "*

Docteur J. Héronni.
"La Carnine"
1 Rue de l'Étoile

LA CARNINE
LEFRANCQ

Quelque chose d'un peu élevé et
moins cher des préparations

Il vaut mieux faire avec une
petite quantité d'un remède dont la valeur
d'une dose élevée d'un produit quelconque.





VIERGE GLORIEUSE

par LE MAÎTRE DE MÉRODE, appelé souvent "Le Maître de Flémalle".
Présumé identique à Robert Campin, cité à Tournai, depuis 1406. — Mort en 1444.

CARNINE LEFRANCQ - RECONSTITUANT ÉNERGIQUE
UN SEUL FLACON SUFFIT POUR DONNER DES RÉSULTATS
APPRÉCIABLES. CE QUI ENCOURAGE LE MALADE.